

A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

Abraham: ou La cinquième Alliance

Boualem Sansal

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BOUALEM SANSAL

ABRAHAM

ou

La cinquième Alliance

roman

BOUALEM
SANSAL

Gallimard

BOUALEM SANSAL

ABRAHAM

ou

LA CINQUIÈME ALLIANCE

roman



Yahvé appelle Abram et lui dit : Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père et va au pays que je te montrerai. Je ferai de toi un grand peuple. Je te bénirai. En toi seront bénies toutes les familles de la terre.

Genèse 12, 1-3

Dieu dit : Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous, par la connaissance du bien et du mal.

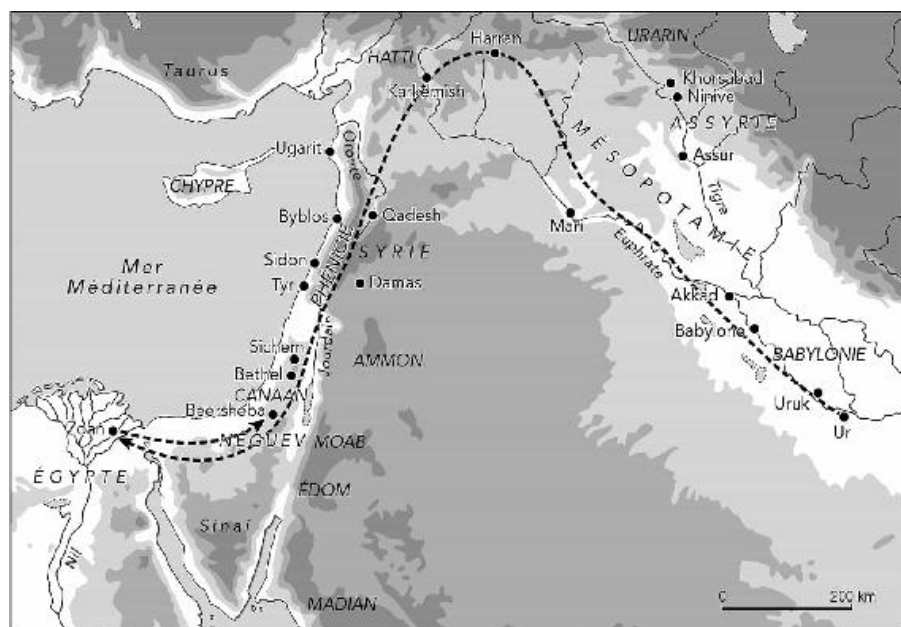
MOÏSE

Je suis le chemin, la vérité et la vie.

JÉSUS-CHRIST

La foi est de croire en Allah, en Ses anges, Ses livres, Ses messagers, au jour dernier et au destin.

MOHAMMED



Le chemin d'Abraham selon le livre de la Genèse

AVERTISSEMENT

J'ai écrit ce livre à partir d'un texte rédigé en araméen ancien, probablement dans les années 2000 si j'en crois certaines références, par un certain Brahim, dit Abram, fils de Tahar ben Aïssa al-Sumeyri, dit Terah, et de Khadidja bent al-Akkadi, dite Ammatlaah, qui est arrivé entre mes mains d'une manière étonnante que je conterai un jour. Je l'ai traduit en notre langue du mieux que j'ai pu, avec l'aide d'un grand connaisseur de l'araméen qui courait la Mésopotamie au temps de Sumer. J'y ai ajouté quelques réflexions de mon cru et des précisions qu'il me paraissait nécessaire de fournir pour que le lecteur comprenne bien le contexte historique dans lequel les faits rapportés dans l'étrange récit se déroulent. Que le lecteur n'y voie pas un récit d'histoire, mais le récit d'une histoire, d'un commencement. Je reste perplexe, je ne sais si le mystérieux document annonce vraiment la naissance d'une nouvelle religion comme il le prétend ou s'il est l'œuvre d'un esprit tourmenté. Le lecteur jugera.

BOUALEM SANSAL

LIVRE I

Dans lequel Abram raconte la geste de son père, Terah, et de leur clan, depuis leur sortie de Tell al-Muqayyar, en Mésopotamie (Ur en Chaldée), jusqu'à Harran, en Anatolie, au cœur de l'Empire ottoman, alors que la Première Guerre mondiale, la guerre des grands Empires centraux et des États de la Triple-Entente, submerge le monde et redessine la carte du Moyen-Orient. Terah réalise là son rêve : faire revivre le prophète Abraham.

J'ai emboîté le pas à Nahor et à Haran, et tous trois nous sommes montés à la saqifa des Banu Sâ'ida, la place centrale de la ville. Il y avait foule ; des hommes, des vieux et des moins vieux, de pauvres diables abîmés de partout, debout sur un pied ou sur les deux, à croupetons ou assis en tailleur à même la terre, ou adossés à ce que les lieux offraient de murs encore valides, ils cuisaient au soleil en ruminant de sombres pensées. Massés aux points névralgiques, des gamins tout en nerfs sous leurs gandouras aériennes les observaient avec des regards aigus. Sur les terrasses des maisons environnantes et derrière les moucharabiehs de leurs fenêtres, les femmes n'en perdaient pas une miette ; elles sentaient des choses, qui arriveraient bien un jour, les temps étant au malheur imminent. Et leur ville, Tell al-Muqayyar, coincée entre Dijla et al-Furat, le Tigre et l'Euphrate, au fin fond de la Mésopotamie méridionale, n'avait jamais été trop loin de la route des cyclones.

Au milieu de la place se dressait une tribune coiffée d'un auvent bricolé avec des madriers de récup, des roseaux, des rames de palmier. Que se passait-il ? Pfff, la routine, un meeting politique, mais celui-ci serait crucial, les crieurs l'avaient annoncé plusieurs jours d'affilée avec de la hâte dans le ton. On attendait les émissaires d'al-Houria, le parti de la Liberté et du Renouveau, lui-même fort vieux mais à la pointe du combat contre l'Accord.

La chorta, la police municipale, surveillait de loin, sans autre dégât, ses forces se réduisant à peu : son chef, un être poussif notoirement pulmonique qui n'avait que son tarbouche écarlate et son nerf de bœuf pour impressionner les foules, et deux, trois nervis d'occasion, appointés à l'heure, à peine capables de trucidar des grands-mères dans le dédale de la nuit. Aucun risque de débordement, le soleil maintenait ce petit monde au point mort haut de la torpeur.

Tous attendaient, patients et graves, indifférents aux mouches qui faisaient la course au-dessus de leur tête.

*

Les voilà, les émissaires arrivaient. Une demi-douzaine, en formation triangulaire. Martiale la marche, elle soulevait un nuage de poussière qui ajoutait au suspense. La foule retenait son souffle. À leur tête, Terah, mon père et chef suprême de l'instance régionale d'al-Houria, suivi de ses lieutenants, Naïm et Sekkal, et d'un quarteron de scribes. Il se hissa sur l'estrade et entama son discours. Il brossa un tableau apocalyptique de ce qui adviendrait de l'Empire ottoman, de ses vilayets du Levant et d'Asie Mineure jusqu'à notre petit monde de Tell al-Muqayyar, si le plan ourdi par les colonialistes français et anglais venait à se réaliser, et en appela à la vigilance. Quoi d'autre ? S'armer de patience et de courage, la haute direction du parti était en réunion ouverte à Bagdad, elle donnerait des directives en temps et en heure, Dieu saurait l'inspirer. La foule respira.

Rien de nouveau jusque-là. Ces paroles remplissent le ciel et la terre depuis des lustres. Pour les lettrés, rares en ces terres reculées, la fin aurait commencé avec la bataille maritime de Lépante en 1571, immense opération montée par la Sainte Ligue, qui stoppa net l'expansionnisme ottoman, et se serait accélérée avec le lamentable traité russo-turc de Kutchuk-Kaïnardji en 1774. C'était vieux que tout cela, nous étions en 1916, et là c'était clair, le compte à rebours final était bel et bien enclenché. Les peuples d'Orient étaient d'ores et déjà prêts à mourir dans l'indifférence du monde.

Des meetings pareils, il s'en tenait treize à la douzaine, partout où il était possible de rassembler deux paysans trois nomades. À dix ans, je connaissais par cœur ces harangues de rue, elles comptaient un chapelet de phrases bien senties, égrenées suivant une liturgie immuable : l'Europe complotait contre Allah et contre l'humanité, elle voulait abattre le califat, renvoyer ses peuples à leurs ténèbres

ancestrales d'où jamais ils ne sauraient retrouver le chemin de la révolte et de la liberté. Une pause et ça repartait pour un tour : le Complot, la Fin du califat, les Ténèbres, le Génocide. Avec en final un rôle déchirant : *Rabi, Rabi, lamma sabachtana* ? De l'araméen ancien : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi nous as-tu abandonnés ? »

Dans ce coin oublié du monde, la leçon était faite : point de peuples sans malheurs et point de malheurs sans les dieux.

Et vint la nouvelle, la grande. Une chose attendue depuis longtemps, encore secrète mais confirmée par mille bonnes sources. Il revenait à mon pauvre vieux père, le seigneur Terah, le déshonneur et l'humiliation de l'annoncer au peuple de Tell al-Muqayyar : l'Accord franco-anglais qui projetait le dépeçage de l'Empire ottoman venait d'être signé à Londres, le foyer mondial de la perfidie, par les représentants des deux grandes puissances, Paul Cambon pour la France et Edward Grey pour le Royaume-Uni. « Retenez cette date, le 16 mai 1916, et ces noms, qu'ils restent gravés dans vos mémoires et celles de vos enfants jusqu'à la fin des temps », dit-il en se tapotant le front. Promesse trahie, le monde ne saurait jamais rien de ces malfaiteurs en haut-de-forme, l'Accord porterait les noms de comparses, Mark Sykes et François-Georges Picot – on dirait simplement Sykes-Picot – qui étaient les discrets négociateurs dudit arrangement. Et d'ajouter : « Nos peuples meurtris sont en attente de la réaction de leurs dirigeants du Levant, de la Mésopotamie, d'Égypte, et spécialement d'Hussein, le chérif de La Mecque, sa voix s'entend dans le ciel, elle peut appeler à la colère divine et briser net la marche inexorable de la fatalité. La preuve est faite que l'ambition de la Triple-Entente, formée de la France, du Royaume-Uni et moindrement de la Russie, est la destruction de Konstantiniyye, que les Européens ont baptisée Constantinople comme s'ils y étaient déjà. Non contents de lui avoir arraché l'Égypte, *Oum el dounia*, la “mère du monde”, et le Maghreb, terres combien mirifiques, et quelques autres possessions au nord, l'Albanie, la Macédoine, la Thrace, la Roumélie, la Moldavie et la Valachie, voilà que les colonisateurs viennent lui enlever Bilad el-Cham et la Mésopotamie, et demain sans doute se jeteront-ils sur la Perse, notre sœur égarée dans une fausse religion mais chère à notre cœur, que le califat couvre sur son flanc occidental. »

Le public, qui ne connaissait de tout l'univers que Tell al-Muqayyar, l'écoutait avec de grands yeux pleins de magie et de frayeur. Ces pauvres gens ne savaient que penser, ils étaient des sujets sans volonté

ni défense, ils passeraient d'un joug à l'autre, voilà tout, de l'ottoman à l'anglais ou au français, et au terme de leur espérance de vie sur terre disparaîtraient dans la poussière comme de vieux souvenirs. Qui parmi eux savait que leur cité, une vague agglomération parmi quelques-unes éparpillées dans le vaste désert mésopotamien, fut jadis un phare dans le monde, il y a longtemps, trop longtemps pour que ces petites gens dévitalisés par l'ignorance et l'ennui se souvinssent de quoi que ce soit qui dépasse leur âge ? Le passé est un gouffre pour qui vit au jour le jour et l'avenir, une malédiction assurée. Le croiraient-ils, l'entendraient-ils seulement, qu'ils furent un jour de grands et fiers conquérants et que leur désert de sable et de mirages a porté le nom d'Ur, joyau légendaire de la Chaldée et de Sumer, la mère miraculeuse des lettres et des nombres qui sont l'âme et l'esprit de l'univers. Père gardait ses secrets pour lui, pour nous, c'est heureux, les gens de Tell al-Muqayyar pouvaient continuer de souffrir et de mourir sans se douter de rien.

Bien qu'ignare de la chose politique, moi, Abram, je savais cela. À la maison, père parlait sans fin de ce temps à venir et de ce monde appelé à disparaître sous les yeux éteints de ses populations. C'était un savant et comme tel il voyait la fin inéluctable des choses. L'ambiance était éprouvante pour ces pauvres diables, et moi, qui étais encore volage et puérilement cruel, je m'amusais de les voir tant craindre pour leur vie alors que les jours, les mois et les années de leur courte et confuse existence se suivaient à l'identique dans la plus accablante des routines. Cernés de la sorte, ils étaient des proies faciles. Rien ne freinerait les Français et les Anglais qui s'apprêtaient à les abattre et ne s'embarrasseraient d'aucune formalité, personne n'en doutait. On parle ici de civilisations et d'empires, des entités apocalyptiques, c'est leur manière de se succéder, il n'y a pas de milieu, les uns doivent s'éteindre avec leurs souvenirs et leurs rêves et les autres tout envahir, l'espace et le temps, jusqu'à l'histoire qu'ils récriront de fond en comble.

Combien épuisantes sont ces fins de vie des peuples, tout se traîne, même la mort qui se fait attendre et même les derniers désirs qui ne sont plus que pénibles lamentations lancées dans le brouhaha assourdissant du monde. La fringante Europe venait s'installer dans notre Orient vermoulu et le refaire à neuf, et ce n'étaient pas les habitants de Tell al-Muqayyar qui pouvaient imaginer ce qu'il en sortirait.

Le meeting achevé, ils se dispersèrent et rentrèrent chez eux dans un nuage de cendres brûlantes, plus vieux que tantôt et on ne peut plus résignés.

*

La maison Terah ne désemplassait pas. Ambiance de siège avant l'assaut final. Des personnalités en vue, des émissaires, des édiles et des politiciens en jaquette anglaise et chéchia stamboule, hagards, essoufflés, des chefs de tribu graves et sentencieux, harnachés à l'ancienne, entourés de leurs équipages, déboulaient chez notre vénérable père à toute heure du jour et de la nuit. On venait de loin lui apporter des nouvelles, des journaux tant ottomans qu'arabes, perses, russes, anglais, français, des livres, des tracts, des présents aussi, et obtenir en retour des explications, des conseils, des assurances. Ensemble, ils passaient des heures à broyer du noir, à rédiger des mémorandums, des communiqués, des articles, des discours, des lettres, à tracer des plans, à interroger des cartes d'état-major, à déchiffrer des énigmes dans des grimoires d'avant le déluge. Le cafouillage était total, le malheur ne venait pas que de l'extérieur, il sourdait aussi de l'intérieur. Il se précisait de jour en jour que l'armée ottomane complotait pour renverser le calife et instaurer une république dont elle serait la fidèle gardienne. On la disait gagnée par le mal européen du siècle, le progressisme, forme virulente de la peste noire, qui rejetait en bloc les enseignements de la religion et de la tradition. Aux frontières, les choufs n'avaient pas manqué de remarquer des mouvements de troupes des vilayets vers la Turquie, ce qui révélait une stratégie de repli dans le but de renforcer les défenses de la mère patrie et contrer toute tentative d'invasion des Français et des Anglais. En arrière-plan, il y avait sans doute l'idée d'abandonner à ces derniers les territoires arabes pour calmer leur appétit de conquête et les piéger dans ce Moyen-Orient si dangereusement fascinant, si diaboliquement retors. De leur côté, les tribus arabes et kurdes se mobilisaient et s'armaient comme elles pouvaient pour chasser les derniers Ottomans et faire des vilayets une confédération d'États arabes et un État kurde, soutenus en cela par les amis et par les ennemis, les Allemands et les Italiens de la Triplice, les Français et les Anglais de la Triple-Entente, et les Russes qui ourdissaient en solo. En vérité, tous avaient le regard tourné vers les sous-sols gorgés de pétrole et vers le canal de Suez, porte ouverte sur la mythique route des Indes, et, l'esprit échauffé, nourrissaient l'ambition démiurgique

de contrôler les lieux saints des trois religions monothéistes, qui étaient et sont le cœur battant de plus de trois milliards d'hommes et de femmes sur terre : Jérusalem, Hébron, La Mecque, Médine, Damas, Bagdad, Karbala, Nadjaf, Koufa, Qom, qu'ils ajouteraient à ceux qui étaient sous leur influence en Europe et dans leurs colonies africaines. Le contrôle des richesses est d'abord celui des religions, qui sont le cœur vivant et le joyau des hommes, ainsi que les lourdes chaînes dorées qu'ils ne se fatigueront jamais de porter.

Dans le tohu-bohu, il se racontait incidemment un roman sur un archéologue anglais nommé Lawrence, une sorte de mystique moderne qui se battait avec une fougue toute médiévale pour la cause arabe auprès du chérif de La Mecque, Hussein ben Ali, cheikh de la noble tribu des Hachémites. Plus que les Français qui se vivaient au présent et dans la mondanité, les Anglais se plaisaient merveilleusement dans le médiéval, d'autant plus quand il était shakespearien.

Comment le comprendre, le monde entier s'était donné rendez-vous dans ce coin de l'univers pour le piller et s'entretuer, alors que la guerre entre Triple-Entente et Triplice battait son plein en Europe, atteignant en horreur ce qu'aucun siècle avant et après Armageddon n'avait connu. Pour mes précepteurs, instruits par Terah et ses mages, il s'agissait de bien autre chose, c'était la grande histoire du monde qui répétait ce qu'elle avait joué au temps de notre ancêtre Abraham. Pour m'en convaincre, ils me racontèrent encore une fois, la cent dixième ou la mille et unième, la Genèse et son contexte infiniment agité : les invasions amorites en Mésopotamie et en Canaan, le pillage de Babylone par les sanguinaires Hittites venus d'Anatolie, le cœur de ce qui deviendrait la Turquie, les grandes migrations vers l'ouest et vers l'Égypte, la mort du royaume de Mari sous les coups du Babylonien Hammourabi, et celle du non moins fabuleux royaume de Mitanni sous les coups des Hittites – encore eux –, la déportation des Juifs à Babylone par Nabuchodonosor, l'*Épopée de Gilgamesh* qui avait tant enflammé les esprits des peuples mésopotamiens et au-delà. C'était passionnant mais ça ne me disait pas pourquoi la grande histoire sainte devrait se répéter pour être vraie. Ce qui est vrai est vrai et ce qui est faux est faux, il n'y a pas de milieu. Mais on m'expliqua qu'en religion rien n'est jamais révélé en une seule fois ; contrairement au mensonge, qui se suffit à lui-même, qu'on rejette d'un haussement d'épaules ou qu'on avale d'un coup de langue, la vérité est un grand mystère, elle ouvre sur des mondes nouveaux, elle a besoin d'être confirmée, étudiée, expliquée, complétée au besoin. Jouée une fois, la grande histoire serait un avant-goût, une annonce,

voire une forgerie conçue par quelque esprit malin, un prince, le roi, le diable. La geste abrahamique devait se rejouer pour que la légende qui anime l'humanité depuis quatre millénaires soit reconnue comme vraie et prenne tout son sens par-delà l'éternité et la pluralité des mondes. La parole de Dieu est une, elle tourne inlassablement dans l'univers, d'un infini à l'autre, créant vie et mouvement, mais l'homme, cette glaise imparfaite, entend mal, il faut tout lui répéter, encore et encore. C'est la mission des prophètes, et leur liste ne sera jamais close. C'est ce que je comprenais de mes précepteurs.

Mes frères, Haran et Nahor, et leur complice de toujours, le cousin Seroug, un rusé de première, en savaient beaucoup, ils assistaient Terah depuis qu'ils avaient formé leur propre famille et commencé à savoir ce que responsabilité clanique signifiait. Ils tenaient son courrier, le traduisaient ou le faisaient traduire, accueillaient ses hôtes conformément à l'étiquette, réglaient le fonctionnement de la maison, animaient les réseaux de militants, arbitraient les chicanes tribales. Le thé coulait à flots, galettes de riz et gâteaux au miel arrivaient tout chauds du fournil par plateaux entiers. Les serviteurs n'avaient jamais tant couru, et les esclaves tant fait tourner norias et meules.

La fratrie accompagnait de même mon père dans ses voyages, à Bagdad, où il se rendait régulièrement pour conférer avec les hauts dignitaires du parti, à Damas et à Beyrouth, où il visitait les grandes familles ottomanes installées au Levant, assistait aux jamborees des féodaux qui font trêves, les mariages qui signent des alliances et les enterrements qui les remettent en jeu. Ils l'avaient suivi au Caire, à Istanbul, Genève, Paris, Londres, Berlin, Rome, comme membres de délégations du parti al-Houria invitées à participer à ce que dans le jargon européen on appelait les « pourparlers de paix » entre l'Europe conquérante et le califat ottoman assiégé et promis au démembrement.

Les seules villes où il me fut permis de l'accompagner furent Jérusalem et La Mecque. Des villes aux forts relents de passés lointains, violents et irréductibles. Étranges lieux, ma foi, voués à la religion et à une certaine forme de perdition. Leurs habitants n'avaient à la bouche que ces mots, *péché, vertu, argent, femme, Jugement dernier*, ils n'en connaissaient pas d'autres. À l'ardeur du soleil et à l'étroitesse des venelles s'ajoutait la promiscuité. Il y soufflait des airs qui obligeaient, on marchait comme des pèlerins, chacun selon son pas et ses coutumes, on marmonnait dans sa barbe, qui se portait à l'état sauvage, on récitait plus qu'on ne parlait, on psalmodiait aussi, on se méfiait de son ombre, il y avait parfois de la brusquerie dans le regard

et quelquefois d'étranges élans d'aménité dans le sourire. Ici, on distinguait mal le vrai du faux, après des siècles d'incubation la foi humble et douce, la bigoterie, le marchandage oblique, l'avarice et la folie avaient fait jonction. On comprenait vite qu'avec ces gens on ne pouvait être quitte simplement parce qu'on le voulait, ce qui se disait était aussitôt écrit dans le ciel, aucun témoin ne manquerait jamais à l'appel pour soutenir les accusateurs et les menteurs. Père m'observait minutieusement pendant que nous visitions les monuments religieux, investis par des foules fiévreuses, comme s'il attendait une réaction spécifique de ma part. Il disait que je le connaissais, ce monde disparu, que dans une vie antérieure je l'avais bouleversé par ma prophétie autour de laquelle s'était polarisée la vie de milliards d'êtres humains à travers la planète, selon trois lignes divergentes ; et ainsi, en ce bas monde qui se reconnaissait en Abraham et croyait en son Dieu unique, on était juif, chrétien ou musulman, jamais l'un et l'autre, encore moins les trois à la fois, mais toujours unanimement injustes envers la veuve et l'orphelin et pareillement fermés à la nouveauté révolutionnaire. Il en était ainsi, l'amour de Dieu voulait la haine de l'homme et la division du monde.

À Hébron, non loin de Jérusalem, il s'était montré particulièrement déçu de me voir promener un regard de touriste blasé sur les murs chargés d'histoire et de mystère du fameux tombeau des Patriarches. Moi, je ne voyais que des murs rongés par le salpêtre et la rouille du temps, des ronces, des mouches d'une agressivité folle, des pèlerins en transe et des fidèles barbotant dans la vasque des ablutions. Et des chaouchs en sueur qui à coups de bâton et de jurons les canalisait vers ce qui leur était permis de voir et de toucher : d'un côté, les musulmans, autorisés à entrer dans le temple pour faire leurs prières, et de l'autre les juifs et les chrétiens, qui devaient se contenter, au bout d'une attente longue comme un jour sans pain, de jeter un coup d'œil à travers un minuscule soupirail au pied du bâtiment sur une immense caverne sombre et vide donnant accès à d'autres grottes, en contrebas, reliées à elle par des galeries étroites, basses, fermées par des barres de fer épaisses comme le bras, où se trouvaient les cénotaphes des patriarches et des matriarches. Lieux infiniment sacrés où personne ne pouvait entrer sans l'autorisation des plus hautes autorités musulmanes, sous la présidence du grand mufti de Jérusalem en personne, et cela après des mois, voire des années de délibération, privilège qui en huit siècles ne fut accordé qu'à une petite dizaine de personnes. Même le général Moshé Dayan, un ancien de la Haganah,

un dur de dur mordu d'archéologie, qui prendrait Hébron lors de la guerre du Kippour en octobre 1973 et entrerait en conquérant dans le tombeau, n'oserait pas franchir la frontière symbolique et pénétrer dans la caverne et les caveaux. Voilà une chose au moins qui fait l'unanimité entre juifs, chrétiens et musulmans : la sacralité des patriarches.

Pauvre père, j'aurais voulu lui complaire et annoncer de belles découvertes mais j'avais beau me presser, rien ne sortait. Il s'était effondré lorsque, durant notre recueillement devant l'entrée barreaudée de la grande caverne, il m'avait vu bâiller d'ennui alors qu'il m'apprenait un autre grand miracle en articulant ses mots comme s'il tentait une hypnose sur moi : « Dans ces grottes sous la caverne reposent nos pères bien-aimés, Abraham, Isaac, Jacob... Ibrahim, Is'haq, Ya'qub, comme nous les appelons, et leurs épouses, les respectables Sarah, Rebecca, Léa. » Je comprenais bien cela, qui s'apprenait par cœur à l'école, chez les juifs comme chez les chrétiens et chez les musulmans. « A... bram... Avra... ham, Abraham... Ibrahim... », avait-il repris avec une pointe d'agacement. Je crois avoir répondu : « J'entends bien, père vénéré, mais voilà je ne vois rien. » Je ne savais ce qui, à cet instant, le désespérait le plus, le gigantesque drame qui se jouait au Moyen-Orient ou mon incapacité à entendre la voix des ancêtres, ma propre voix puisque, selon nos devins attitrés, j'étais la réincarnation d'Abraham, ou le récepteur de sa parole posthume. À part le fait que j'étais de Tell al-Muqayyar, anciennement Ur, foyer natal du patriarche, et que dans le clan du seigneur Terah, et sur son ordre, nous tous, hommes, femmes et enfants, serviteurs et esclaves, portions en plus de nos vrais noms des alias tirés de la Genèse – Terah, Nahor, Haran, Seroug, Loth, Sarah, Abram, Isaac, Jacob... –, il n'y avait sensément pas de raison que le roi des prophètes, Abraham, Ibrahim el-Khalil, l'Ami intime d'Allah, se réincarnât dans ma petite personne pour délivrer je ne sais quel nouveau message à une humanité pour le moins indifférente et qui de plus était en voie de savoir fabriquer sans l'aide de quiconque les miracles qu'elle voulait. Je me demandais pourquoi mes honorables géniteurs, père et grand-père, depuis le bisaïeul ou quelque autre trisaïeul, avaient écouté ces mages d'occasion qui, suivant leurs malins penchants, allaient de contrée en contrée vendre des religions, des prophéties, des poudres de projection, des fables pour veillées funèbres, et voilà que nous étions par leur fait pris dans une histoire qui nous dépassait et qui, en ces heures d'intolérance épidermique, pouvait me mener à la potence pour usurpation de sainteté,

blasphème contre X ou quelque autre horrible infidélité. Je paniquais évidemment mais me rassurais aussitôt en me rappelant que notre seigneur Abraham, dont j'étais le fantôme vivant, était mort de vieillesse, dans son lit, entouré des siens, sous le regard amical du nouveau Dieu, que les premiers sectateurs avaient affublé, lui l'Unique, de trente-six noms : Yahvé, Jéhovah, Elohim, Elohé, Eli, El-Shaddaï, Adonaï et tutti quanti. Mais toujours, cédant de nouveau à la peur, je m'interrogeais : le Dieu d'aujourd'hui est-il bien celui d'hier et d'avant-hier et nous-mêmes étions-nous si sûrs de ce que nous croyions savoir ? Après tout, l'histoire documentée n'avait à ce jour aucune connaissance des patriarches ni des légendes qui couraient sur leur compte. C'était alors l'âge du bronze ancien et du bronze moyen, la protohistoire, une époque où les populations nomadisait en tous sens derrière leurs troupeaux et n'avaient en vérité que des histoires de puits, de brigandages et de mirages à se raconter pour meubler les soirées autour du feu. Des siècles avaient passé avant que des scribes malins inventent des récits de commencement antédiluviens de quelques bons siècles pour les vendre aux puissants comme preuve de leur prédestination et de leur sacralité et aux foules comme une soupe anesthésiante. C'était de la haute alchimie, les scribes avaient inventé ce truc qui transforme le plomb en or, la naïveté en foi, qui d'un assassin fait un roi, d'un fou un prophète et d'un savant un hors-la-loi. Dieu était l'alibi parfait. On l'avait trouvé pour ça.

*

Mais quand même, je devais me l'avouer, en deux endroits j'avais eu un pincement au cœur, quelque chose dans mon cerveau avait vu passer des images, entendu des voix, envoyé des stimuli bizarres dans mon corps : au mont Moriah, le Haram al-Charif, à Jérusalem où, il était une fois, jadis, il y a quatre mille ans, Abraham avait dressé un autel pour « monter en holocauste » son fils, son « préféré », son « unique », Isaac, ou Ismaïl on ne sait, la chose n'étant claire que pour les rabbins qui disent Isaac et les imams qui disent Ismaïl, obéissant en cela à un nouveau dieu, inconnu des hommes, ayant pour nom Yahvé, que lui seul connaissait et qui inaugurerait sa venue parmi les hommes par l'immolation par le fer et par le feu d'un enfant, le fils unique de son premier prophète ; l'autre endroit était Khirbet es-Sibte près d'Hébron, un endroit abandonné, livré aux cactus et aux lézards, où un vieux chêne solitaire tout tire-bouchonné défiait le temps ; il aurait cinq mille ans d'âge, il était mort depuis longtemps, minéralisé déjà,

mais voilà qu'il commençait à donner des rejets comme si quelque chose dans l'air de notre temps appelait à sa résurrection. Si résurrection il y avait, c'est que de nouvelles annonces étaient à venir. Ce lieu s'appelait le chêne de Mamré. C'était ici, au pied de cet arbre, au milieu d'une chênaie magique dont il était le joyau, qu'Abraham installa sa tente et que trois messagers de Yahvé vinrent lui annoncer qu'il aurait un fils de Sarah, duquel naîtrait un grand peuple à qui Dieu donnerait en héritage perpétuel le mythique pays de Canaan. Puis Dieu lui apparut dans Son infinie majesté et lui parla.

À Dieu rien n'est impossible, mais la loi de la nature est inflexible : Abraham était centenaire et la pauvre Sarah, dont la vie avait été gâchée par une stérilité inguérissable, était nonagénaire. Sarah avait éclaté de rire lorsque Abraham lui avait annoncé la bonne nouvelle, et quand un an plus tard elle accoucherait d'un garçon, ils l'appelleraient Is'haq, qui en araméen et en hébreu ancien signifie « il a ri ».

Mais peut-être ces sensations étaient-elles simplement le résultat de la puissante suggestion à laquelle père me soumettait depuis ma prime enfance. À force de me vouloir prophète, je l'étais devenu à mon insu. Il ne me restait plus qu'à m'en convaincre moi-même.

*

Père avait tôt compris que je n'étais pas de la même trempe que mes frères, politiciens rompus à la chose et organisateurs hors pair. Il ne faisait pas que me tenir à l'écart de la politique et des affaires, il m'incitait à l'innocence, à la science, aux bonnes incantations, ce à quoi ma nature m'inclinait. Il s'était persuadé, s'appuyant sur les dires des devins, confirmés par plus d'un signe du ciel à en croire les témoins, plus nombreux à mesure que l'avenir du Moyen-Orient s'obscurcissait, que j'étais promis à un destin grandiose. L'histoire serait-elle ignare, pourquoi se répéterait-elle quand d'évidence les temps présents étaient stériles et tiraient à leur fin ? Mais il était mon père et je voulais l'honorer en toutes circonstances. J'écoutais ses discours et les applaudissais sans réserve, je lui préparais ses bains de pieds, lui apportais son thé, gardais la porte de son bureau comme un vrai chaouch, vidaits son pot de chambre, alimentais sa cheminée et la fourgonnais d'heure en heure et, à la saison chaude, je n'oubliais jamais de changer régulièrement l'attrape-mouche et de remplir sa gargoulette en bonne eau fraîche, je prêtais la main à ses domestiques et les surveillais dans la foulée, et pour mon plaisir, j'astiquais sa

vieille torpédo 129, avec pare-brise et triple phaéton, qui ajoutait tant à sa majesté naturelle et à notre réputation de grands seigneurs. Je faisais cela et plus, puisque aussi bien je ne voyais pas ce que, à Tell al-Muqayyar, à mon âge, astreint au devoir des fils de seigneurs et de plus appelé à de hautes fonctions prophétiques, je pourrais être d'autre que le fils de mon père, et comme tel, un serviteur obéissant et attentionné.

*

Telle était ma vie, une vie en suspens dans une pauvre ville appartenant à un monde caduc qui s'apprêtait à mourir comme meurent les vieilles choses. Doublement pénalisant pour un jeune homme qui n'avait pas commencé à vivre, mais dans notre Orient enkysté dans le passé, la jeunesse ne durait pas plus que le printemps dans le désert. Ici, c'étaient les vieux qui vivaient le plus longtemps. Tiens, pensais-je, allais-je, moi Abram, fils de Terah, rejeton de Tell al-Muqayyar, vivre autant que mon illustre ancêtre, Abraham, fils de Terah, rejeton d'Ur, mort en sainteté après une longue et trépidante vie de cent soixante-quinze années ? Mourrais-je comme lui à Hébron et finirais-je dans un cénotaphe dans le sanctuaire des Patriarches ? Ma tête était pleine d'innombrables questions mais le moment de me les poser n'était pas venu. L'ordre du monde voulait que chaque chose vienne en son temps, à la seconde près, et là seulement où les circonstances viendraient miraculeusement se rassembler pour lui donner corps et âme.

*

Et le jour J arriva. J'entrais dans ma dix-huitième année. Ce matin-là, un peu après le réveil du soleil, père m'avait fait convoquer par Eliezer. Ça signifiait quelque chose, Eliezer n'était pas n'importe qui, c'était un phénomène intemporel insoluble, sans lui la maison Terah n'aurait pas existé. En le voyant se présenter avec son visage inexpressif et son sourire abstrait de chambellan pharaonique, je compris l'importance de l'affaire. Qui lui avait donné ce nom d'Eliezer, le même que celui du serviteur du patriarche Abraham ? Mystère. Encore les mages. À ma naissance, il était là, une ombre attachée à la demeure. Je crois avoir un jour entendu une de nos

esclaves, une vieille Nubienne experte en contes pour enfants difficiles, jurer que mon père et son père avant lui l'avaient trouvé dans la place à leur naissance. Eliezer était peut-être le génie tutélaire de la maison, il se serait, en raison de quelque dysfonctionnement de l'autre monde, matérialisé sur terre dans le corps d'un homme à tout faire, factotum, majordome, ange gardien, conscience vivante, conseiller, vicaire attrité, muni en plus des dons d'ubiquité, de transparence et de transcendance. On ne savait comment ces choses se passaient jadis et jusqu'où elles pouvaient aller. Dans notre impénétrable Orient, la césure ne s'était pas opérée, les demeures avaient toujours leurs djinns qui présidaient aux secrets des familles et des lieux. Eliezer existait, et c'était une explication suffisante.

*

De sa voix grave et autoritaire, père me signifia que le temps était venu pour moi de prendre femme et de fonder un clan. Avant que j'eusse pris le temps de m'étonner, il ajouta que tout était réglé, la date et le reste. C'était bien dans ses manières de patriarche de droit divin.

— Avec qui ? osai-je demander.

— Saraï, dit-il sèchement comme si j'avais bêtement refusé de voir l'évidence.

Saraï était ma cousine et ma demi-sœur, la fille que père avait eue en premières noces avec Yona, sa jeune demi-sœur. Ah pour ça c'est vrai, nous ne vivions pas comme les autres, chez nous la vie était circulaire, l'aventure se poursuivait à l'intérieur de la famille, du père au fils et du fils au père. Saraï avait huit ans, mais les vieilles gouvernantes étaient catégoriques, elle était prête pour le mariage et bientôt pour l'enfantement. Je l'aimais bien, aucune fille du clan n'était plus gentiment obéissante. Son nom Saraï venait de la Genèse, comme celui de sa mère, Yona. Le phénomène avait gagné toutes les branches du clan Terah et même au-delà, c'était plus qu'étrange. Un jour prochain, sur ordre de Dieu, Saraï, née Safia, s'appellerait Sarah, et moi, Abraham, alors que je suis né sous le nom de Brahim et que mon alias biblique était Abram ; tout comme mon père, Tahar ben Aïssa al-Sumeyri, avait emprunté le nom de Terah et ma mère, Khadidja bent al-Akkadi, celui d'Ammatlaah, l'épouse du véritable Terah. Cela s'était fait naturellement, selon des lois mystérieuses, inclusives et imparables. Et ainsi, parce que héritiers présomptifs d'une longue lignée de prophètes, depuis Abraham jusqu'à

Mohammed, nous nous mouvions à l'intérieur de la Genèse, pas seulement pour la vivre en accomplissant en actes ses récits mais pour la récrire. La révélation est un phénomène itératif, c'était notre tour de l'actualiser, comme à notre suite il appartiendrait à nos descendants de la récrire, encore et encore, afin que le plan divin énoncé à l'origine du monde reste éternellement actif. Cela paraissait inutile, cafouilleux et bien pompeux, mais si Dieu le voulait, l'homme devait s'exécuter.

Après un moment de silence, il dit :

— Écoute et souviens-t'en... Tu vas former ton clan et commencer une nouvelle vie, tu dois savoir certaines choses, un jour il te reviendra de jouer un rôle immense.

— Euh... et mes aînés, Haran et Nahor ?

— Suffit ! Tes frères sont des hommes politiques, ils vivront ce que vivent les hommes politiques, ils poursuivront notre combat contre les Anglais et les Français, dont l'intention n'est pas de nous libérer du joug ottoman, comme ils le jurent la main sur le cœur, mais de détruire le califat, de s'emparer de nos terres et d'abolir nos lois. Ils ont profité du chaos que les Empires centraux de la Triplice ont installé en Europe et dans le monde pour faire avaliser leur projet par la communauté internationale. Personne ne nous viendra en aide, notre temps sur terre en tant que peuple et histoire vivante semble révolu, nous passerons du joug ottoman au joug européen sans pouvoir rien faire, comme on passe de vie à trépas. L'activisme politique que nous déployons est stérile, il nous épuise et nous mène infailliblement à la soumission et à la mort. Il nous faut un grand dessein, un défi qui dépasse nos pauvres existences... C'est urgent, la fin est proche...

— Nous pourrions disparaître, père ? Comment cela serait-il possible ?

— C'est une loi immuable, mon fils, les peuples n'existent unis et forts que pour autant qu'ils ont un grand chef à leur tête et que ce chef a l'oreille de Dieu. Ce n'est pas le cas, notre calife est faible et mal conseillé, il rejette et brime ceux qui ne sont pas de sa race, de sa foi, de sa langue, c'est indigne, un chef doit unir et rassurer ; or il nous entraîne dans la division et la surenchère maladive. Il te revient, cher Abram, de nous sauver, tu changeras le cours du monde et de l'histoire...

— Père, je ne suis rien d'autre que votre fils et pas le plus...

— Il suffit ! Tu n'as ni à savoir, ni à croire, ni à interpréter. Tu n'es qu'un instrument. Lorsque le Très-Haut prendra les rênes de ta vie

pour réaliser une nouvelle alliance avec notre peuple, tu lui obéiras et tu le remercieras au nom du peuple reconnaissant.

— Oui, oui... je... je ferai de mon mieux.

— Dès que le mariage sera consommé, tu seras un homme, le chef d'un clan. Tu choisiras parmi mes employés et mes esclaves ceux qui formeront ta maison, tu auras ta part sur mes biens, auxquels s'ajouteront les dons que les communautés et les seigneurs te feront en signe d'allégeance. Un jour tu devras partir pour accomplir ton destin. Eliezer te suivra pour te rappeler que le fil du temps ne peut se rompre et que la vie ne change jamais que d'habit. Si des membres de la famille veulent t'accompagner, ils auront ma bénédiction. Je sais que ton cousin et neveu Loth et toi êtes très amis, il voudra te suivre, si c'est le cas qu'il en soit ainsi. Va maintenant et apprend vite que parler pour un prophète n'est pas discuter, encore moins réfléchir et ergoter. Entends le Seigneur, fais ce qu'Il ordonne et prosterne-toi.

— Tout, père ? Égorger un fils aussi ?

— Il suffit ! C'est dans ce tout que résident le mystère et le miracle. Sans lui, il n'y a pas de religion, et sans religion, il n'y a pas de dieu et pas d'humanité. Imagines-tu l'éternité sans l'infinitude, la vie sans la croyance qu'elle existe, le pouvoir de donner la vie sans le pouvoir de la reprendre, le... ?

Puis, après un haussement d'épaules et un long soupir :

— Va, mon fils, j'ai à faire !

Père avait averti Eliezer et les précepteurs, je devais au plus vite parfaire ma formation religieuse et civile. Avec Eliezer et les mages appelés en renfort, j'avançais dans le mystère de la prophétie, cela par la connaissance intime des grands prophètes, Abraham, Jacob, Moïse, Isaïe, Jérémie, Baruch, Ézéchiël, Daniel, le messie Jésus et Mohammed le Messenger, sans négliger les petits, Jonas, Joël, Zacharie, Malachie, Jean-Baptiste, qui racontent si bien les drames de leurs époques ; je devais apprendre d'eux à entendre Dieu, à sonder le cœur et les reins des hommes, à reconnaître les mille et une sempiternelles subversions du Sheitan. Avec mes précepteurs civils, j'étudiais le reste : l'histoire, la jurisprudence, la philologie, la rhétorique, l'astrologie, l'art du négoce, les langues. Un prophète de nos jours doit être instruit par l'école faute de mieux car le monde moderne, qui a sédentarisé les hommes, leur a enlevé la merveilleuse possibilité d'apprendre de la nature, par la nature, en symbiose avec elle, en la suivant dans ses méandres et ses inventions. Selon le sujet, nous travaillions dans nos langues, l'araméen et le syriaque, en arabe et en hébreu, mais aussi en anglais et en français. Mes journées n'en finissaient pas, depuis le chant du coq jusqu'au hululement de la chouette.

Je m'étais demandé si le patriarche Abraham avait été soumis à si rude cursus en son jeune âge. Nul doute que oui, son père, Terah, était le chef d'un clan puissant, issu d'une noble lignée remontant à Sem, fils de Noé, et en tant que tel le souci de l'avenir lui incombait, il avait

probablement perçu ce que son monde et son temps, marqués par d'incessantes guerres entre les royaumes du nord et du sud, de l'est et de l'ouest de la Mésopotamie, assyrien, amorite, mitannien, hurrite, crétois, chaldéen, sumérien, akkadien, cananéen, phénicien, philistin, égyptien, babylonien, judéen, hittite, grec, mède, etc., etc., avaient d'infiniment oppressant, jusqu'à l'hallucination, et senti que son fils Abram avait quelque chose en lui qui présageait d'un destin extraordinaire en rapport avec la divinité et la magie. Quel autre choix pour un père que dissuader son fils prodige ou l'aider à accomplir son destin ? Le bon père fera le pari de l'impossible, le possible est un objet obsolète.

Pourquoi cette accélération dans mon programme ? Je le saurais bientôt, le temps des chères études dans le calme et le recueillement était fini, le chaos mondial arrivait à Tell al-Muqayyar, comme jadis il s'était abattu sur Ur et l'avait détruite. L'armée ottomane mobilisait à tour de bras dans tout l'empire, jusque dans ses hameaux les plus reculés, elle avait toujours et encore besoin de troupes pour renforcer ses frontières extérieures face aux armées surpuissantes de la Triple-Entente et écraser les révoltes arabe, kurde, druze et autres qui se multipliaient dans ses vilayets. Père avait usé, en vain, de ses relations pour me faire rayer de la liste des appelés. Assiégée de tous côtés, la Sublime Porte s'était fermée à la raison et faisait montre d'une cruauté inouïe à l'égard des populations non turques sous sa domination, déjà meurtries par le système féodal du *millet* qui les cantonnait dans le statut désastreux de dhimmis. Craignant de les voir se mettre au service des envahisseurs et le poignarder dans le dos, le pouvoir turc avait tout simplement entrepris de les exterminer. Étaient visés les Arméniens, les Kurdes, les ismaéliens, les Assyro-Chaldéens, les Grecs, les nestoriens, les Yézidis, les derniers zoroastriens, les ultimes manichéens, le dernier Nabatéen, et même les Maghrébins venus d'Algérie rejoindre dans son exil syrien l'émir Abdelkader défait par l'armée française en 1847, et d'une manière indistincte les Arabes, trop nombreux cependant pour qu'un programme d'extermination puisse être envisagé et connaître un résultat probant.

En tant que Chaldéens, et bien qu'appartenant à une branche islamisée depuis fort longtemps, à notre manière cependant, un peu syncrétique, mais quand même favorable par principe islamique au califat, nous étions nous aussi sur la liste des communautés à éradiquer.

Les Juifs Mizrahim, habituellement les premiers sur la liste des

condamnés, n'étaient pas visés ; au contraire, la Porte leur devait tant, ils avaient fait la richesse et la puissance de l'empire depuis leur expulsion d'Espagne par les Rois Catholiques, Isabelle et Ferdinand, et plus que jamais elle avait besoin d'eux en ces temps où l'avenir de l'empire se jouait sur la scène européenne suivant les strictes stipulations de l'accord Sykes-Picot. Mieux, dans le sillage de la déclaration Balfour par laquelle le gouvernement britannique annonçait publiquement son soutien à l'établissement en Palestine d'un foyer national juif, et selon le vœu et l'entregent brillant du hakham bachi, le chef religieux des juifs de l'empire, la Porte avait encouragé l'émigration des petits Juifs en Palestine, à Jérusalem, Jaffa et Haïfa notamment, et l'achat de terres agricoles aux Arabes. Cette facilité fut rapidement étendue aux Juifs d'Europe et d'Amérique. Elle faisait ainsi d'une pierre trois coups : la vente des visas aux Juifs et les taxes qu'elle percevait sur les transferts d'argent qu'ils faisaient via ses banques pour réaliser leurs investissements en Palestine lui rapportaient beaucoup ; elle s'attirait la sympathie des communautés juives à travers le monde, dont elle savait le pouvoir d'influence sur les gouvernements occidentaux ; elle créait une source intarissable de conflits entre les émigrés juifs et les Anglais qui s'installaient en vainqueur en Palestine, les Juifs et les Arabes, entre les Arabes et les Anglais, et entre les Arabes eux-mêmes. L'avenir montrerait que c'était magnifiquement joué, les crises n'ont jamais manqué dans cette région ultra douloureuse du monde.

Je fus, avec plusieurs centaines de jeunes de Tell al-Muqayyar, dont mon cousin et neveu Loth, appelé au service militaire du calife. L'appel avait été diffusé par crieurs dans la ville et affiché à l'entrée de la mairie. Nous devions nous y présenter à la fin du mois avant minuit pour être acheminés par camions vers le centre d'enrôlement de la région situé à Bassora.

La ruine du monde qu'on appréhendait tant à Tell al-Muqayyar frappait aux portes, qui ne résistèrent guère longtemps. Un vent de panique s'engouffra dans les maisons et dans les cœurs. Il fallait agir mais comment : mourir brûlé ou noyé, attendre d'être exterminé par les Turcs ou écrasé par les Français et les Anglais ? Rejoindre les tribus arabes et kurdes qui avaient pris les armes contre les Turcs et contre l'envahisseur européen était la voie, mais accepteraient-elles des Chaldéens ? C'était la loi imprescriptible du Moyen-Orient, on naît, on vit et on meurt entre soi, l'autre, le voisin, le migrant, le passant, est toujours un étranger, un nouvel ennemi ou, pis, un vieil ennemi. Et dire que le verbe *s'orienter* signifiait « aller vers l'Orient », comme on

va à la source sacrée, le lieu où le Dieu unique est entré dans la vie des hommes, où tout converge dans la perfection de l'unité, le début et la fin de toutes choses.

Le soir même, père nous réunit dans son bureau.

— L'heure est grave, mes enfants. Nous n'avons pas d'autre choix, il nous faut quitter notre terre et atteindre des lieux sûrs. Je vous livre quelques informations pour que vous compreniez la situation et à quoi les populations civiles sont exposées. L'armée ottomane a perdu les villes portuaires d'Aqaba en Jordanie et d'al-Hudayyda au Yémen, ce qui a permis aux troupes britanniques de s'engouffrer dans la péninsule arabique, et elle commence à céder devant elles à Jaffa, Jérusalem, Megiddo, Damas, reflue des vilayets du sud et de l'est vers la Turquie et détruit tout sur son passage. Elle recourt à la terreur, pas seulement pour réduire les non-Turcs à la résignation et l'apathie, qui est sa façon naturelle de gouverner, mais pour les enrôler dans ses guerres, les déporter, les exterminer. Chaque jour, chaque heure, je reçois des nouvelles qui confirment l'existence d'un plan d'extermination à grande échelle. Il y a peu, elle a raflé les intellectuels arméniens qui n'ont pas réussi à fuir à l'étranger et depuis elle déporte cette communauté tétanisée par la peur on ne sait où, dans le désert ou dans les montagnes où elle sera mise à mort. Elle fait de même avec les Kurdes, les Druzes, les Assyriens, les Chaldéens, les Maghrébins de Syrie et de Jérusalem. L'empire prend eau de toutes parts, les envahisseurs anglais et français avancent en poussant devant eux les tribus arabes qui croient que ces colonisateurs aux belles manières sont venus les délivrer du joug ottoman. Mais la Porte a encore du ressort, comme en témoigne l'extraordinaire victoire qu'elle a remportée dans le détroit des Dardanelles contre les armadas alliées, anglaise, française, russe, australienne, néo-zélandaise. C'est dire que l'insécurité est partout et pour longtemps. Nous devons décider et nous organiser au plus vite. Qui veut parler... Toi, Nahor ?

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Avec votre permission, père... La panique s'est emparée de la ville, les gens nous harcèlent de questions, vous savez en quel respect ils vous tiennent... Que doit-on leur dire ? Les jeunes s'énervent, la plupart des conscrits ont pris la fuite, vers le nord, avec l'idée d'atteindre Arbil et de s'engager dans la résistance kurde dont les peshmergas ont acquis une réputation de bravoure qui dépasse les frontières de leur région, et vers le sud pour rejoindre l'armée du chérif Hussein, qu'Allah veille sur lui... Certains se seraient même

enrôlés comme supplétifs dans les forces britanniques et françaises, quelle honte !

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Ce sont nos fils, ne les jugeons pas. Naïm, veux-tu intervenir ?

— Avec votre permission, seigneur Terah... Je désapprouve moi aussi ces départs, ce sont des désertions, ceux qui partent vont peut-être se sauver mais ils affaiblissent et condamnent la communauté. Il faut les dénoncer et appeler à l'unité, à la mobilisation, ils vous écouteront...

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Quand la digue se rompt, il n'y a plus d'appel qui tienne... Oui Seroug, je t'écoute.

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Avec votre permission, oncle vénéré... Il faudrait proposer aux jeunes une solution, et la seule qui retienne leur attention est le combat... Attendre et espérer, ce n'est pas leur choix, mourir ailleurs est à leurs yeux plus digne que mourir chez eux, devant leurs parents...

— Oui c'est dramatique... Je lancerai cet appel, mais ils ne l'écouteront pas, vous le savez, car ils sont devant l'urgence, comme nous tous. Avançons... Je t'écoute, Sekkal.

— Avec votre permission, seigneur Terah... Je dis que nous pourrions essayer de négocier avec les autorités turques locales, nous demanderions leur protection comme le fait la haute direction de notre parti à Bagdad, qui en appelle au calife mais aussi à la communauté internationale pour faire pression sur le gouvernement turc.

Et le chœur d'approuver et de désapprouver : « Hummm ! Hoooh ! »

— Pour négocier il faut être deux, crois-tu que le gouvernement ottoman acceptera d'écouter ses sujets ? Il ne l'a jamais fait... Oui, Haran, parle !

— Avec votre permission, cher père... Je dis que vouloir sauver tout le monde, c'est nous condamner tous à la mort. Nous ne pouvons pas nous opposer à l'armée turque, ni en restant groupés ici, ni en partant tous ensemble. Elle nous rattrapera et nous exterminera dans le désert. La solution est de nous disperser dans toutes les directions qui offrent quelques chances de réussite, nous pourrions plus facilement nous cacher et disparaître par les interstices.

— Je vous ai tous bien entendus... C'est cela qui advint au temps de notre vénéré Abraham, les grandes migrations dont le Livre parle

étaient en réalité une multitude d'exodes des diverses communautés fuyant les guerres que se livraient jour après jour, année après année, les royaumes et les empires du Proche-Orient. L'importance stratégique de la région avait fait d'Ur une cité convoitée, maintes fois conquise et reconquise jusqu'à sa destruction par le Babylonien Hammourabi et ses successeurs. Tell al-Muqayyar en est le triste vestige. Ceci est une autre histoire mais parfois je me demande si notre ville existe réellement. Vous le savez, Tell al-Muqayyar ne figure sur aucune carte, c'est seulement le nom arabe qui désigne le site archéologique d'Ur, comme Ninive, Hatra, Akkad, Palmyre ou Petra désignent les sites archéologiques du même nom, aucun n'est habité, et nulle part il n'est fait mention d'une quelconque vie chez nous, sur notre site, comme si nous étions seulement des fantômes attachés à ses vieux murs.

Et le chœur de s'étonner : « Hummm ! Hummm !!!!! »

— C'est étrange et révoltant car nous existons bel et bien et depuis toujours, mais c'est ainsi, l'administration ottomane fait bon marché de notre histoire et de notre patrimoine, pour elle nous n'existons pas. En son temps, Terah a été confronté lui aussi au problème de l'insécurité qui régnait dans le pays et il a rassemblé son clan et pris la route pour Canaan. Les autres familles ont tenté leur chance de leur côté. C'est ce que je recommanderais aux chefs des clans. Si maintenant Tell al-Muqayyar n'est effectivement qu'un champ de ruines dans le désert, je conseillerais aux fantômes de ses anciens habitants de rentrer dans leurs tombes et de cesser de faire du bruit. Lorsqu'on dit que les morts ne risquent rien, on se trompe, les fantômes n'échappent pas à la persécution des vivants. Bien, je veux à présent écouter les jeunes... toi Loth et toi Abram, que dites-vous ?

— ...

— Je vous écoute... Toi, Abram, parle !

— Avec votre permission, cher père... je ne sais pas, je crois comme vous qu'il faut aller à Canaan, je ne connais pas ce pays mais le Livre en parle comme d'une belle promesse pour notre peuple... Oui, allons-y.

— Bien, Abram, bien !... et toi, Loth ?

— Avec votre permission, grand-père vénéré... J'irai où vous irez, mais... jeuuh...

— Parle, je t'écoute !

— Avec votre permission, grand-père... Oui... nos ancêtres partirent pour Canaan mais le Livre ne dit pas pourquoi ni comment ils se

retrouvèrent à Harran, en Turquie. En 11,31, il dit simplement ceci : « Ils sortirent ensemble d'Ur en Chaldée, pour aller au pays de Canaan. Ils vinrent jusqu'à Harran, et y habitèrent. » Que s'est-il passé entre les deux villes, pourquoi ce silence ? C'est comme si maintenant nous sortions de Tell al-Muqayyar et nous nous retrouvions magiquement à Harran alors que nous allions en Palestine...

— Oui, cela est exact, c'est bizarre... et alors ?

— Avec votre permission, grand-père... Je note seulement ce hiatus. Sinon je me dis que s'ils échouèrent à Harran, qui est tout à l'opposé de Canaan sur la carte, c'est qu'ils avaient rencontré de grands dangers sur la route de Canaan, qui les ont obligés à louvoyer d'un lieu à l'autre, ils auraient essuyé des attaques, perdu des vies et des biens, et, de fuite en fuite, ils seraient arrivés à Harran, par le fait du hasard, donc. Je propose d'aller directement à Harran, comme il est dit dans 11,31, nous gagnerons du temps et nous éviterons les dangers d'une route que nous ne connaissons pas. Harran est en Turquie, dans une région des plus calmes. Je m'étais renseigné sur elle, lorsque j'ai lu la Genèse, elle n'est plus la ville florissante de l'Antiquité, carrefour de nombreuses routes caravanières, c'est un champ de ruines de civilisations anciennes vouées au Dieu-Lune, sur lequel un village contemporain a poussé, avec des habitations et des commerces, et des gens qu'on dit doués pour le négoce et la contrebande, donc de bonne composition ; nous y serons en sécurité, nous pourrions monter des affaires avec eux et nous enrichir. Ici comme à Tell al-Muqayyar, les morts et les vivants vivent en symbiose, les arts funéraires sont une source de revenus pour les hommes et une façon pour les morts de se prolonger dans leurs souvenirs.

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Hum !... Quel est ton avis, Eliezer ?

Les regards se tournèrent vers lui. Comme à son habitude, il se tenait à l'écart, derrière Terah. Lui si avare de paroles, au point que certains n'avaient même jamais entendu sa voix, étrange et si persuasive, parla longuement.

— Avec votre permission, seigneur Terah... Comme vous, je crois que l'histoire se vit et s'écrit selon la directive de Dieu, on ne peut la changer, elle est un dépôt sacré, une boussole parfaite. S'en affranchir, c'est rompre l'Alliance que Dieu a établie avec les hommes et se livrer aux lois du hasard et de la bestialité, car tout avisé qu'il puisse être, l'homme n'a pas le pouvoir de lire l'avenir pour se guider et se garder du mal. Vivre ne consiste pas seulement à vivre mais à construire un monde meilleur qui nous survivra et qui peut-être, avec la permission

de Dieu, nous assurera l'éternité. Mon autre conviction est qu'il est accordé à votre famille, dont je suis l'humble serviteur, l'insigne honneur de revivre cette histoire et de renouveler l'Alliance avec Dieu. Les temps actuels l'exigent, voilà longtemps, trop longtemps que l'humanité n'a pas eu de prophètes pour la sermonner et la remettre sur le chemin de la vérité et de la paix. Elle court à sa perte, la violence, la bêtise et la folie se sont répandues et la planète en meurt. Allons à la rencontre de Dieu et faisons-le avec la même spontanéité que nos ancêtres, chacun dans le rôle qui lui est dévolu. C'est sur la route de Canaan que le destin nous attend pour nous conduire à Harran et plus tard à Canaan par d'autres chemins que la providence nous indiquera, ceux-là mêmes qu'elle a montrés à Abraham.

Terah se leva et dit en se frappant les flancs :

— Nous irons à Canaan !

Il y eut comme un soupir de délivrance. C'était enfin le premier pas vers l'accomplissement du projet prophétique de notre clan. Jusque-là nous attendions, nous espérions. Pour des raisons que nous ne pouvions expliquer, nous avions adhéré à l'idée que nous étions inscrits dans une filiation primordiale qui nous rattachait au premier des prophètes du dieu unique, Abraham, père bien-aimé de ceux qui ont reçu son message. Pour nous incarner en lui, nous avons recréé l'environnement qui était le sien, emprunté son nom et ceux des membres de son clan et nous avons vécu dans la certitude qu'il nous reviendrait, de notre vivant, d'accomplir ce pour quoi nous nous étions préparés. Ce moment était arrivé.

Nous irions donc à Canaan conclure une nouvelle alliance avec Dieu. Une ambition folle, une folie certaine, mais nous étions à Tell al-Muqayyar, l'héritière d'Ur où, il y avait quatre mille ans, une nouvelle histoire du monde avait commencé à s'écrire lorsqu'un certain Terah avait dit à sa famille : « Allons à Canaan », pour finalement aboutir à Harran, où, plus tard, un nouveau dieu dirait à son fils Abram : « Va au pays que je te montrerai. » Nous respirions cet air depuis notre naissance et nos aïeux l'avaient respiré des millénaires durant, il nous avait insufflé le gène de la prophétie. C'était le clan d'Abram qui avait amorcé cette histoire et par ce fait il était immortel, et voilà qu'en ces temps de perdition, si semblables à ceux qu'il avait connus à son époque, il revenait à la vie terrestre à travers nous pour actualiser l'Alliance. Nous étions revenus au temps de la Genèse. Nous entrions dans le temps d'une nouvelle Genèse.

Nous avons mis nos affaires en ordre, affranchi nos esclaves, apuré nos comptes, annulé des rendez-vous, et très longuement étudié les écrits et les cartes pour tracer la meilleure route. Terah a opté pour un itinéraire quasi rectiligne d'est en ouest, de Tell al-Muqayyar à la Palestine en passant par Nadjaf au centre de la Mésopotamie et Turaif au nord de l'Arabie, mais horriblement compliqué dans son exécution en raison des dangers à affronter et de la distance à parcourir : plus de deux mille kilomètres à vol d'oiseau dont les trois quarts à travers des déserts inquiétants, parmi lesquels le sinistre et magnifique désert noir, Wadi Rum, la vallée des Romains, trajet que nous ferions à pied comme il sied aux prophètes. En Palestine, nous chercherions ce point de gravité maximale qui était le cœur battant de la terre de Canaan telle qu'elle fut au temps d'Abraham, une terre énigmatique avec des frontières terrestres mouvantes, entre le Nil et le Tigre, et des perspectives imaginaires ancrées dans l'éternité, par-delà le bien et le mal. Terah le situait à Hébron où reposent les patriarches et les matriarches ; Eliezer le voyait à Jérusalem, au mont Moriah où Abraham donna la preuve de son absolue obéissance à Yahvé et de son amour en acceptant d'immoler son propre fils ; Haran à Sichem, qui est le premier endroit où Abraham s'est installé à son arrivée à Canaan et où Yahvé lui apparut ; Nahor à Beersheba où Abraham creusa un puits, qu'on appellera le puits du Serment, avec son fils Isaac et scella une entente avec le roi philistin Abimélec ; et moi à Khirbet es-Sibte,

c'était là qu'Abraham avait reçu les messagers de Yahvé venus en chair et en os lui annoncer la naissance d'un fils dans son vieux foyer infécond et, accessoirement, la fin prochaine de Sodome et Gomorrhe, hauts lieux de la dépravation ; je ne sais qui a désigné Bethel, où Abraham avait construit un autel et où son petit-fils Jacob avait vu en songe des anges grimper sur une échelle pour atteindre le ciel et entendu Yahvé lui annoncer qu'il renouvellerait avec lui l'Alliance faite avec son père, Isaac, et son grand-père Abraham, ni qui d'autre a parlé du désert du Néguev d'où Abraham, qui décidément voyageait beaucoup pour son âge, entreprit sa longue marche vers l'Égypte. Bref, chacun voyait Dieu et Abraham à sa porte. Nous avons abondamment entrechoqué nos idées sans parvenir à une conclusion unanime. Mieux, nous avons changé d'avis plus d'une fois et à la fin, par entêtement, chacun s'est accroché à son idée première. Nous reconnaissons cette divergence comme signifiante, elle renvoyait à la séparation intervenue dans le Néguev entre Abraham et Loth, en raison d'une querelle de bergers autour d'un puits, un classique dans le désert : Loth irait s'installer à Sodome et Abraham retournerait dans le Néguev puis irait s'établir aux chênes de Mamré ; notre désaccord sur le point nodal de la Palestine disait que nous aussi nous nous séparerions à un moment de notre périple prophétique, sans doute dans le Néguev.

Nous savions au demeurant que nous n'atteindrions pas Canaan, en chemin notre marche serait détournée vers Harran, en Turquie, où nous passerions de longues années avant que Dieu ordonne à Abram de marcher vers le pays qu'Il lui montrerait.

Terah mit fin à notre débat byzantin sur le centre de gravité maximale de Canaan :

— Il suffit, nous aviserons sur place !

*

Ce qui est écrit dans le Livre l'est pour toujours, pour le bonheur des hommes, et leur malheur aussi. Il est écrit dans la Genèse 11,28 qu'Haran, le fils bien-aimé de Terah, est mort avant leur migration à Canaan. « Et Haran mourut en présence de Terah, son père, au pays de sa naissance, à Ur en Chaldée. »

Et il en advint de même pour nous.

Nous le savions mais n'en parlions pas, ni le père, ni la mère, ni les frères, Nahor et moi, ne pouvions dire à Haran, fils et frère aimé, qui

le savait fort bien lui aussi, étant le plus concerné, que la mort viendrait le prendre en premier. Nous attendions en silence, le cœur agité mais l'esprit calme car cette mort était la volonté de Dieu.

Un soir, alors que nous étions réunis autour de Terah, pour interroger une nouvelle fois le Livre et nous assurer d'avoir parfaitement reporté sur la carte le chemin de Canaan, Haran fut pris d'un malaise et s'affaissa.

L'Écrit se réalisait !

Il se confirmait par là que notre famille était bien celle que Dieu avait choisie pour actualiser la geste d'Abraham et établir une nouvelle alliance avec l'humanité malade de sa bêtise et de son orgueil.

Nous étendîmes Haran sur une couche et, assis autour de lui à même le sol, priant et psalmodiant, nous attendîmes que son âme se libère et rejoigne le Très-Haut. Nous le toiletâmes, le parfumâmes et brûlâmes quantité d'encens. Toute la nuit, nous veillâmes sa dépouille, et le matin nous l'enveloppâmes dans un linceul écru et la portâmes en terre avant que le soleil brûlant de la Mésopotamie ne la corrompe. Selon notre tradition, les morts doivent se présenter devant Dieu dans la meilleure apparence physique possible.

Pour être en accord complet avec le Livre, Terah annonça que mon mariage avec Saraï se ferait sitôt le deuil achevé.

Les préparatifs terminés, Terah appela la population de Tell al-Muqayyar et au-delà à la cérémonie. Malgré l'insécurité grandissante, les hôtes vinrent de toutes les régions de l'empire califal. Des moutons et des bœufs en nombre furent sacrifiés afin que les agapes fussent à la hauteur de la dignité de Terah et de l'estime qu'il portait à la population de Tell al-Muqayyar et du peuple de la Mésopotamie méridionale. La fête dura sept jours suivis de sept autres jours passés à se visiter les uns les autres pour échanger de belles promesses d'estime et de solidarité.

Et ainsi, tout ce qui était écrit pour cette étape s'accomplissait.

« Et Terah prit son fils Abram et Loth fils de son fils Haran, et Saraï sa belle-fille, femme de son fils Abram, et ils sortirent ensemble d'Ur des Chaldéens pour aller au pays de Canaan et ils vinrent à Harran, et y habitèrent. »

Nous nous sommes mis en route à la pointe du jour, avant que le cacochyme muezzin de notre vieille mosquée ne vienne de sa voix cassée et crachoteuse appeler les dormeurs à la prière de l'aube. « Venez à la prière ! Venez à la félicité. La prière est meilleure que le sommeil ! Allah est grand ! », mais cette prière nous ne la ferions pas ni les suivantes, notre clan retournait à l'innocence gènesiaque et allait à Canaan contracter une nouvelle alliance. Avec la permission de Dieu.

Nous quittâmes ainsi Tell al-Muqayyar sur la pointe des pieds, comme des voleurs, honteux d'abandonner notre ville et notre communauté à leur sort, effrayés par l'ampleur des dangers qui nous guettaient, mais pleins d'espoir et d'exaltation, convaincus que nous agissions selon la volonté de Dieu pour le bonheur de l'humanité, bientôt unie à Lui dans une nouvelle alliance.

Pendant que nous nous enfoncions dans la nuit, nous entendîmes dans le lointain la voix geignarde de notre pauvre muezzin appeler à la prière et à la félicité. C'était pathétique, ce monde têtue et patibulaire qui se consumait dans les flammes de la guerre me paraissait déjà si étranger, vain et fallacieux, et cela par le fait miraculeux que nous avions rompu avec lui et que nous nous étions mis en route pour une autre promesse de vie, sans malice dans notre

ambition, nous ne partions pas conquérir Dieu mais, comme Abraham, pour Lui offrir l'amour et le respect infinis du fils au père.

À tout seigneur tout honneur. Terah ouvrait la marche, appuyé sur un bourdon de bonne taille, encadré par Nahor, Seroug, Sekkal et Naïm, ses lieutenants d'al-Houria, puis nous, Loth, Eliezer et moi-même. Suivait le reste du clan, hommes, femmes et enfants, puis les serviteurs et les esclaves affranchis qui avaient choisi de nous accompagner dans notre quête, portant effets et viatique. Les vieux, les malades et les enfants en bas âge étaient installés dans des charrettes tirées par des bœufs et des ânes. Loin devant et sur les flancs, des jeunes envoyés en éclaireurs sécurisaient la marche de la caravane. Aux premières lueurs de l'aurore, notre convoi, qui s'étirait sur plusieurs centaines de mètres, nous apparut dans toute son étrange et archaïque beauté ; il était l'image des migrations des temps bibliques.

À un jour de marche devant, nous rejoignîmes nos bergers et nos troupeaux qui nous attendaient dans une cuvette discrète. Nous les avions prépositionnés quelques jours auparavant pour éviter que notre départ avec armes, bagages et troupeaux ne réveille toute la ville.

À part la chaleur, la faim, la soif, la fatigue, les blessures aux pieds, les difficultés du terrain qui, à cause de nos chariots lourdement chargés, nous obligeaient parfois à de grands détours, et quelques alertes qui nous forçaient à nous déporter d'un côté ou de l'autre et à rester longtemps cachés, tremblants de peur, le trajet se déroula plutôt bien. En une petite quarantaine de jours nous arrivâmes à Nadjaf, une ville immense, capitale du chiisme en Mésopotamie et son quatrième lieu saint après La Mecque, Médine et Jérusalem, essentielle donc sur le plan symbolique et stratégique, prospère, riche en monuments du passé exaltant la foi, le courage et l'abnégation, monastères, temples, châteaux forts, sanctuaires, mausolées, autels, stèles, mosquées ; s'y trouvait aussi, en son centre, la plus grande nécropole du monde, vieille de quatorze siècles, s'étendant sur plus de dix kilomètres carrés, au nom poétique de Wadi Salem, la vallée de la Paix, où chaque jour on enterrait plusieurs centaines de morts, ramenés de toutes les localités chiites de Mésopotamie, du Cham et de plus loin. On ne pouvait voir ça, ce ciel lancinant, ces foules accablées, ces processions interminables, ces femmes en noir qui se déchiraient le visage et pleuraient toutes les larmes de leur corps, ces chaouchs qui vociféraient contre les traînants et les mendiants, ces armées de

fossoyeurs surmenés qui balançaient les dépouilles dans les fosses d'un mouvement d'épaules d'une précision diabolique, sans penser que la fin du monde était passée par là. Ici, la mort avait vaincu toute chose, les vivants n'étaient que de pauvres commis dont elle se débarrasserait à la fin, d'un coup d'épaules de maître.

Nadjaf fut chrétienne dès les premiers temps du christianisme, puis musulmane dès sa conquête par Ali ibn Abi Taleb, cousin et gendre du prophète Mohammed et quatrième calife de l'islam (656-661). Les occasions de s'exterminer en toute sainteté n'avaient jamais manqué à cette ville martyre. L'antagonisme inépuisable entre sunnites et chiites lui avait fait traverser des heures sombres. En 1555, ajoutant à ses malheurs, elle était passée sous l'insupportable domination des Ottomans. Et voici que les Européens arrivaient à leur tour remplis de la bonne intention de mettre fin à ses souffrances.

Parvenus aux abords de la ville, nous vîmes qu'elle était en état de siège. L'armée turque avait sorti jusqu'au dernier de ses engins de mort et les exhibait avec arrogance ; les collines environnantes étaient hérissées de pièces d'artillerie et de mitrailleuses lourdes, les bâtiments administratifs et les monuments historiques protégés par des murs de sacs de sable, des chevaux de frise en chicane et des chars massifs bardés de squames qui faisaient trembler les murs lorsqu'ils sortaient de leur léthargie, et des soldats en nombre, nerveux, regard acéré, qui patrouillaient baïonnettes au canon dans la ville et ses environs. Nous apprîmes rapidement la cause du branle-bas : les Anglais avaient bousculé la marine turque dans le golfe Persique et posé pied à Fao dans le Chatt el-Arab. Les choufs avaient rapporté qu'ils y concentraient des forces considérables pour les lancer sur Bassora, à cent kilomètres au nord. Les habitants de Nadjaf étaient soucieux, chacun y allait de son petit calcul : combien de mois, de semaines, la grande et courageuse Bassora tiendrait-elle ? Combien de jours, combien d'heures, les Anglais mettraient-ils pour enjamber les cinq cents kilomètres qui séparent Bassora de Nadjaf ? Nous avions peur des Ottomans et des Anglais, les Ottomans avaient peur des Arabes et des Anglais, mais les Anglais n'avaient peur de rien, ils ne se doutaient simplement pas du guêpier qui les attendait après leur victoire. L'Orient n'est pas une terre à prendre, il est une pensée archaïque peuplée de prophètes et de dieux jaloux, on ne vient pas troubler leur insondable méditation sans le payer de sa vie et faire peser d'horribles et irrévocables malédictions sur ses descendants.

Par prudence, les éclaireurs, Loth et moi sommes restés en dehors de la ville, nous craignons d'être interpellés au premier point de contrôle. Les hommes de notre âge qui n'étaient pas sous l'uniforme étaient forcément des déserteurs, passibles du peloton d'exécution. Nous attendrions les nôtres dans une cache sur la route de Turaif.

Les quelques jours passés à Nadjaf ont permis à notre famille de se reposer, de profiter de l'hospitalité de ses caravansérails, de ses hammams, de ses boutiques encore relativement bien fournies pour reconstituer nos provisions, sans attirer l'attention par de trop gros achats, auxquels les spéculateurs de guerre, les réseaux de résistants et les féodaux se livraient déjà avec art et discrétion. Accompagné du précieux Eliezer, Terah est allé se recueillir sur le tombeau présumé d'Adam et celui de Noé, père de Sem dont Terah est le descendant direct, et nous aussi puisque nous nous inscrivions dans cette filiation par autoproclamation, dirait-on, mais aussi sur incitation divine à en croire nos mages. Pris par l'atmosphère tendue de Nadjaf, le frigide et peu loquace Eliezer, qui en savait tant sur les prophètes, a pu se laisser émouvoir et révéler quelques secrets à Terah. Ils me les diront j'espère, c'est quand même moi le futur prophète, je dois tout savoir de mes prédécesseurs pour ne pas les trahir. Après cela ils se sont rendus dans la nécropole pour visiter le mausolée d'Ali, le seul des compagnons de Mohammed à avoir la double royauté, calife des sunnites et imam suprême des chiites, et ont poussé jusqu'à Koufa, à quelques kilomètres de Nadjaf, un autre lieu saint du chiisme, où reposaient de prestigieux imams de cette branche de l'islam. C'est à Koufa que commença, sous le règne du deuxième calife de l'islam, Omar (634-644), le peuplement de la Mésopotamie par des Arabes venus d'Arabie, qui de là se répandraient dans le Cham, le Levant, la Palestine. Avec le temps, ils les arabiseraient, les islamiseraient en grande partie ou les remplaceraient tout simplement quand la loi des nombres le commanderait, et feraient pareil en Afrique du Nord et ailleurs. Et ainsi, peu à peu, disparurent les peuples anciens, leurs langues et leurs coutumes, et ne restèrent que leurs vestiges, assyriens, chaldéens, mitanniens, amorites, nabatéens, syriaques, édomites, pharisiens, moabites, ammonites, cananéens, philistins, phéniciens, hapiours, etc., etc. Ne survécurent, identiques à eux-mêmes, que les Hébreux confinés dans leur pré carré dhimmi, veillant avec une minutie toute rabbinique à la préservation de leur langue et de leurs traditions, et les terribles Hittites, qui retournèrent chez eux en Turquie, emportant pour leurs harems personnels ou pour les offrir à leurs pachas autant d'éphèbes et de pucelles qu'ils pouvaient en

capturer.

Pendant que nos jeunes éclaireurs surveillaient les environs, Loth et moi, cachés dans une grotte obscure, devisions de choses et d'autres en grignotant des dattes séchées et des caroubes.

— Je te le dis, Abram, j'ai des doutes... Dieu se manifestera-t-Il un jour ?

— Quand Il le voudra, quand nous serons prêts. En tout cas pas ici, à Harran ou à Canaan...

— Je ne parle pas de ça... je veux dire qui aujourd'hui croit à ces fariboles, Dieu, Allah, les prophètes, les miracles, ce sont des menteries des rois et des califes. Nous sommes au XX^e siècle, que diable, les gens ne prennent plus de ces drogues, pas même les pauvres qui pourtant ont besoin d'illusions. J'ai lu dans un journal que les Russes ont tué leur tsar, embastillé leur patriarche et leurs suppôts, et décidé de ne croire qu'en eux-mêmes, je trouve ça génial ! La liberté et l'amour de Dieu, si vraiment c'est nécessaire, commencent par la reconnaissance et le respect de soi, tu ne crois pas ?

— On n'existe pas si on ne sait pas d'où on vient...

— Puisqu'on meurt à la fin, ça sert à quoi de savoir d'où on vient... Que vaut la vérité dans ces conditions ?

— Quand la vérité se réalise, elle transforme tout autour d'elle, l'aveugle se met à voir et les simplets comme toi cessent de déblatérer, mais on n'est pas obligé de croire, on peut très bien vivre dans le mensonge et la vénalité et être heureux.

— Il pensait quoi, notre vénéré Terah, lorsqu'il disait que Tell al-Muqayyar n'existait pas, que c'était seulement le nom arabe des ruines d'Ur et que nous serions les fantômes de ses anciens habitants ? Toi et moi nous serions quoi, les fantômes d'Abraham et de Loth, des personnages légendaires téléportés au XX^e siècle pour refaire le monde ? N'est-ce pas un peu fort ?

— Là toi, comment tu te sens... mort, vivant ou un peu entre les deux ? Est-ce vraiment important de savoir ?

— Pourquoi Terah le dit-il si ce n'est pas important ?

— Terah est un chef, il parle par énigmes, il ne dit jamais la totalité de ce qu'il sait. Il voulait peut-être nous rappeler que vivre dans l'ignorance est un peu comme vivre dans les ruines. Et tu avoueras qu'en matière d'ignorance et de ruines on en sait un bout à Tell al-Muqayyar. Tu auras remarqué que la liturgie officielle l'a reléguée aux archives et que la mémoire collective a oublié jusqu'à son existence. Qui connaît Terah à part nous, ses enfants ?

— Pourquoi Dieu n'apparaît-Il pas à tous les hommes en même temps, on éviterait ces errements qui ravagent l'humanité ? Plus besoin de prophètes, de miracles, de cérémonies sanglantes.

— Bien-aimé Loth, en religion on ne philosophe pas, on ne questionne pas, on croit ou on ne croit pas. Que peux-tu dire de l'inconnu avant de le connaître ? En vérité, ce qui parle en toi, c'est le dépit, la jalousie. Abraham est le plus grand des prophètes, les trois religions le reconnaissent comme tel. « Je te bénirai, je rendrai ton nom grand et tu seras une source de bénédictions. Je bénirai ceux qui te béniront et je maudirai ceux qui te maudiront... Et toutes les familles de la terre seront bénies en toi », alors que ce pauvre Loth est un figurant... les juifs et les chrétiens le reconnaissent comme patriarche, certes mineur et si les musulmans le reconnaissent comme prophète, c'est du bout des lèvres, ce n'est pas pour lui qu'ils égorgeraient un mouton ou même un lapin. Ça te désole que l'histoire se répète à l'identique avec nous. Tu es dans cette même jalousie vindicative qu'Ésaü a nourrie contre son jumeau, Jacob. Cher neveu et cousin, regarde l'histoire comme étant la volonté de Dieu et tu ne concevras ni dépit ni jalousie.

— Et moi, je te rappelle ce que tu tais, Jacob a volé avec la complicité de sa mère, Rebecca, le droit d'aînesse de son frère et a trompé son pauvre vieux père, Isaac, aveugle et grabataire qui l'a béni, le prenant pour Ésaü...

— Et moi, je te rappelle qu'Ésaü a vendu son âme pour un plat de lentilles, et que Jacob est après Abraham le plus grand des patriarches.

— Oublions ça ! Cette théorie de la répétition de la Genèse ne tient pas, le Coran dit que l'islam est venu clore le cycle des révélations et que Mohammed est le sceau des prophètes. Dieu se contredirait-Il ?

— Dieu n'a jamais dit que Mohammed, que le salut soit sur lui, serait le dernier prophète, c'est le calife, son héritier, qui l'a dit par décret signé de sa main pour que personne ne vienne jamais le contester. Mais de fait il n'y a pas de nouveau prophète, c'est Abraham qui revient à travers nous revivre sa geste et actualiser l'Alliance.

— Abraham aurait-il oublié le chemin de Canaan ? Pourquoi aller à Harran quand on veut se rendre à Canaan, tout à l'opposé sur la carte ? C'est normal de se guider de la sorte ?

— Ça ne l'est pas mais les choses se sont passées ainsi par la volonté de Dieu, et c'est ainsi qu'elles doivent se reproduire. Pourquoi faut-il naître et mourir dans ce monde pour renaître dans un autre ? C'est bête, mais sans le passage par la mort et la résurrection, la vie

n'existerait pas, elle serait une latence absurde. Nous devons revivre ce mystère, passer par Harran et attendre que Dieu vienne et me dise « Va au pays que Je te montrerai ! ».

— Ça peut durer un siècle...

— Non, ça durera quinze années, tu le sais, le Livre le précise et je ne sais combien de bons midrashim.

— Eliezer et les mages t'ont appris beaucoup de choses bien emballées, mais ils ne t'ont pas dit qu'elles étaient absurdes en soi et dangereuses pour les pauvres gens...

— Je...

Sur ce, les éclaireurs vinrent nous prier de faire silence. La nuit tombait et, dans la nuit, le bruit porte loin.

La geste d'Abraham s'est déroulée dans un âge, entre bronze ancien et bronze moyen, il y a quatre mille ans, marqué par des guerres incessantes dans et autour de la Mésopotamie, qui l'ont dessinée et redessinée au gré des défaites des uns et des victoires des autres, entre Hittites venus du nord-ouest, Assyriens venus du nord-est, Chaldéens du sud-est, Mitanniens du centre, Hébreux et Cananéens du sud-ouest, Égyptiens du lointain sud, etc. Mille années durant se sont affrontés empires et civilisations dans cet Orient aride infesté de dieux et de déesses omniprésents et jouisseurs, et de monarques virulents. Même contexte aujourd'hui. L'Empire ottoman, qui domine le Moyen-Orient, l'ancienne Mésopotamie, la Palestine, la Transjordanie, l'Arabie et l'Égypte, commence à se disloquer sous les coups de canon des armées de la Triple-Entente venues du nord, de l'ouest, de l'est et du nord de l'Europe. Mais il est aussi affaibli par les révoltes arabe, kurde, druze, qui explosent dans ses vilayets ainsi que par ses propres divisions et sa folie génocidaire qui mèneront à la mort du califat millénaire et à la transformation de ce qui restera de l'empire en cette chose étriquée appelée république de Turquie, dirigée par des janissaires convertis à l'athéisme. La région se défait et dans le même temps se redessine suivant le plan de partage entre les grandes puissances européennes conçu par les inoubliables et très discrets prophètes du nouvel ordre mondial, Sykes et Picot. Dans cette guerre générale et multiforme, il y a les mêmes ingrédients que jadis, rivalité entre empires,

accaparement de territoires et de richesses, choc des civilisations et des religions, vendetta à répétition, volonté de puissance en perpétuelle érection et cette même éternelle et imbécile incapacité des hommes à percevoir le sens de l'histoire.

Notre geste n'aura pas le même allant naturel que celle d'Abraham en son temps, car notre connaissance du Livre ainsi que de l'histoire de la région et des protagonistes nous permet de lire l'avenir comme le journal du jour. Nonobstant, nous mettrons nos pas dans les siens avec le plus de spontanéité possible, de sa sortie d'Ur, en Chaldée, jusqu'à sa mort à Hébron, en Canaan. Quoi qu'il en soit, car Dieu sait être imprévisible et aime éprouver durement Ses fidèles, nous Le suivrons dans telle nouvelle voie qu'Il voudra nous mettre sous les pieds.

« Nous quittâmes Nadjaf aussi discrètement que nous y étions entrés. L'armée ottomane était sur les dents et la population n'en menait pas large. Nous nous sommes donné l'allure de Bédouins rudimentaires venus s'approvisionner en ville, qui s'en retournaient satisfaits et soulagés dans leur bienheureux désert. Aux postes de contrôle, nous parlions en araméen ou en petit syriaque de bouseux pour renforcer notre dégaine de sauvages égarés dans la civilisation, ou en turc de pacotille pour les amuser. Au regard salace que leurs adjudants posaient sur nos garçonnets et nos fillettes, nous opposions le regard farouche du Bédouin qui égorge pour moins que ça. Bref, nous sommes passés comme un doigt mouillé dans leur anus de sodomites », voilà ce que le cousin Seroug m'a raconté à l'oreille.

Nous nous sommes retrouvés sur la route de Turaif. C'est beau, les retrouvailles familiales. Les femmes et les enfants avaient repris des couleurs et sentaient bon le savon d'Alep et les halvas turcs. Les hommes avaient perdu de leur rudesse d'hommes des terres arides, ils souriaient sans montrer leurs chicots pourris et parlaient d'une voix contenue. Les effusions passées, la caravane se reforma, se mit en marche et s'allongea à mesure que le soleil grimpait au zénith.

Aux portes du désert, nous fûmes submergés par l'angoisse. Dans les trois directions, à perte de vue, le vide sidéral, le feu du ciel et un silence immémorial dénué de sens, formant une menace sourde qui grésillait dans les oreilles. Terah conféra longuement avec les éclaireurs puis, le front soucieux, convoqua son conseil. Nous dressâmes la tente au pied d'un arbre miraculé, sans doute le seul être

vivant dans cette portion du monde. De voir, d'entendre des humains lui donna des couleurs, il s'étira d'aise en craquant comme du bois mort pour les abriter tous. En face de Terah, assis en tailleur, adossé à l'arbre, se tenaient Nahor, Sekkal, Naïm, Loth, Seroug, moi-même et Eliezer, en retrait comme à son habitude. Plus loin, la tête couverte de grosses laines, le reste du clan, hommes, femmes et enfants, observaient en silence. Plus loin encore, nos bêtes, bœufs, ânes et moutons, suçaient des pierres pour en extraire quelques atomes d'eau et de sel sous le regard supérieur des chameaux qu'aucune soif ne pouvait abattre.

Terah parla ainsi :

— Nos jeunes éclaireurs m'informent que des combats violents se déroulent en amont de Turaif, notre prochaine étape. D'après les tribus bédouines de Transjordanie et du Néguev qui fuient les combats et remontent au nord vers Amman et Damas, les Anglais débarqués à Aqaba se répandent en Transjordanie et foncent sur Turaif, entre autres cibles, avec l'idée de prendre en tenailles Nadjaf vers laquelle arrivent par le sud les troupes britanniques débarquées à Fao sur le Chatt al-Arab. Nous devons fuir cette région ou nous nous retrouverons pris entre deux feux...

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Qui veut parler... toi, Nahor ?

— Avec votre permission, vénéré père... Je propose de suivre les Bédouins, ils savent tout ce qui se passe dans le désert, leur instinct est infaillible, nous n'avons pas d'autres choix. À Damas, nous serons en sécurité. Quand le calme sera revenu, nous reprendrons notre route vers la Palestine.

— Hummm !... Qu'en penses-tu, Sekkal ?

— Avec votre permission seigneur Terah... Les Bédouins fuient les combats, mais ils ne vont nulle part, ils se déplacent pour se déplacer, c'est leur mode de vie, on ne peut pas les suivre, on se retrouverait à tourner en rond. Avant de fuir, il faut savoir quoi fuir et où aller. Que fuyons-nous au juste, les soldats de la Porte et ses mercenaires, les Anglais, les Français, les résistants arabes, kurdes et autres qui combattent pour leur indépendance, les coupeurs de route qui rançonnent le pays ? Et où allons-nous ? Damas n'est pas la solution, nos collègues d'al-Houria de Nadjaf nous l'ont assuré, elle est tombée entre les mains des Anglais ou serait en voie de l'être. Allons plutôt à Beyrouth, les Français l'ont prise, on dit qu'ils pactisent avec les autochtones à qui ils promettent une vraie solution à leurs divisions séculaires, une gouvernance à trois têtes, maronite, sunnite, chiite,

sous leur supervision laïque, donc neutre et parfaitement désintéressée.

Et le chœur de tiquer : « Hummm ! Hummm ! »

— Continue, Sekkal, ton avis est pertinent.

— Avec votre permission, seigneur Terah... Dans ce pays tricéphale, notre religion syncrétique nous fera accepter de tous, on nous invitera à toutes les tables. C'est le pays du lait et du miel chanté par les prophètes et les poètes, on dit qu'il n'y a pas meilleur endroit au monde pour attendre des jours meilleurs. Vous le savez, seigneur Terah, notre parti est bien implanté dans ce vilayet, on vous connaît, on vous respecte, vous pourrez jouer un rôle essentiel et œuvrer à la réalisation de notre grand rêve : unifier le Moyen-Orient dans une grande fédération orientale libre, multiconfessionnelle, juive, chrétienne et musulmane, avec une gouvernance tournante, un siècle par les juifs, un siècle par les chrétiens, un siècle par des musulmans, que chacun puisse donner la pleine mesure de son génie. C'est peut-être ça, la nouvelle Alliance que Dieu nous offrira lorsqu'Il parlera à notre cher Abram.

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Hummm ! Unifier les Orientaux est un projet que Dieu Lui-Même n'oserait pas entreprendre. Souviens-toi de ce qu'en disait au XIV^e siècle le grand Ibn Khaldoun : « Les Arabes se sont entendus pour ne s'entendre sur rien. » Il parlait des Arabes qui sont les plus dissipés étant les plus jeunes dans l'ordre d'apparition sur la scène prophétique, mais c'est valable pour tous les Orientaux. Il n'y a pas eu de progrès depuis... au contraire !

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Il est plus facile d'unifier l'humanité autour de notre Abraham. Commençons donc par là, du général au particulier. À toi, Naïm, je veux t'entendre, que proposes-tu ? Je sais qu'à Nadjaf Sekkal et toi vous avez longuement conféré avec vos homologues et amis d'al-Houria !

— Avec votre permission, seigneur Terah... Nos amis d'al-Houria nous ont révélé que des contacts secrets avaient été noués avec les Anglais par la haute direction du parti et qu'un accord était en passe d'être conclu : al-Houria aidera les Anglais à asseoir leur domination sur la région en échange d'une participation dans les institutions qu'ils mettront en place pour gouverner le pays. Nos collègues pensent qu'il est possible, au cas où Bassora tomberait entre les mains des Anglais, que les Ottomans se replient sur Bagdad sans livrer bataille. La bonne

solution est de retourner à Nadjaf et de nous insérer dans ce plan de collaboration avec les Anglais. Les conquérants ne sont forts que dans la conquête, ils perdent leur force dès lors qu'ils sont au pouvoir et que la paix commence à diffuser ses effets émollients, ils n'ont alors plus en face une armée à combattre mais un peuple à gouverner, et ça, ça épuiserait n'importe quel grand guerrier. Quand le calme reviendra, nous aviserons.

Et le chœur d'approuver et de désapprouver : « Hummm ! Hummm ! »

— En temps de paix, le bon gouvernement est celui qui laisse le peuple se gouverner lui-même selon les lois naturelles et les commandements de Dieu. Dis-moi ce que tu penses, Seroug, ô cher fils de mon frère !

— Avec votre permission, vénéré oncle... Je dis que collaborer avec l'envahisseur est dangereux, on y perd deux fois : son honneur et ce qu'on croyait être sa récompense. Nous ne représentons rien, nous ne sommes pas des belligérants, nous ne portons pas d'armes, nous ne sommes qu'une famille parmi d'autres qui n'a à craindre que les Ottomans et les brigands qui pullulent dans le désert et aux abords des villes... Les Ottomans paniquent devant l'avancée de la coalition internationale et refluent vers leur foyer pour le préserver de la destruction, car tel est le but véritable de l'Entente, abattre les Empires centraux : l'Empire ottoman, l'Empire allemand et l'Empire austro-hongrois. Poursuivons notre route vers Turaif, trouvons un endroit qui nous convienne et attendons la fin de la guerre pour reprendre notre route vers la Palestine.

Et le chœur d'approuver et désapprouver : « Heuuh ! Hummm ! »

— Oui, nous sommes une famille toute simple à qui est dévolue la mission extraordinaire d'aller quérir le message de Dieu et de le porter aux hommes. Si les maîtres de ce temps le savaient, ils nous tueraient assurément, ils sont les ennemis de Dieu et des hommes. Je t'écoute, Loth, je sens que tu veux nous apporter une contradiction décisive !

— Avec votre permission, vénéré grand-père... Pardonnez-moi de le dire comme je le pense, mais je crois que notre geste prophétique n'a plus de sens, elle repose sur des fondements dépassés. Nous avons pris la route pour rencontrer Dieu et recevoir de Lui une nouvelle promesse, mais aujourd'hui l'humanité a brisé ses vieilles idoles et ne croit plus qu'en elle-même, c'est sa nouvelle religion, il n'y a plus de place pour les dieux sur terre, l'homme entend se donner ses propres commandements et réaliser par lui-même ses propres promesses. Dans cette guerre qui achève de détruire l'ancien monde et ravage la planète, les fous et les inconséquents c'est nous qui cherchons la paix

de Dieu. Son règne est fini, comme est oublié celui des dieux avant lui. Avec cette guerre apocalyptique commence le règne de l'homme et de la machine. Retournons à Tell al-Muqayyar et contentons-nous de survivre, heureux si possible, quand bien même nous ne serions que les fantômes un peu fantasques des anciens habitants d'Ur...

— Hummm !... Bien, Loth, bien, il fallait quelqu'un pour tenir ce discours ; dans une concertation qui se veut juste et profitable, tout doit être dit. Si Dieu est mort pour les hommes, l'inverse n'est pas vrai : pour Dieu les hommes ne sont pas morts, bien qu'ils fassent tout pour l'être, Il les voit, les entend et comprend qu'ils ont besoin de secours pour vaincre les maux qui les ravagent, et le plus grand, c'est l'homme lui-même. Il prépare pour eux un nouveau prophète qui viendra en temps et en heure les libérer d'eux-mêmes, leur ouvrir une nouvelle voie. Ils ne le recevront pas, ainsi qu'à leur habitude, mais qu'importe, la graine sera plantée. Et au bout tous retourneront à lui, repentants et tremblants. Bien, à toi, Abram, je t'écoute !

— Avec votre permission, père vénéré... J'ai bien entendu ce que Nahor, Sekkal, Naïm, Seroug et Loth ont dit, avec raison. Comme vous nous l'avez appris et souvent répété, la vérité peut avoir plusieurs facettes tout en étant une, égale à elle-même de quelque façon qu'on la regarde. Dans la grotte où nous étions cachés en attendant votre sortie de Nadjaf, j'ai eu une vision. Notre voyage a commencé chez nous, à Tell al-Muqayyar, sur les ruines d'Ur, avec le projet d'atteindre en Palestine ce point de gravité maximale qui fut le cœur battant de Canaan. Nous le retrouverons sans doute à l'état de ruine, au mieux comme un objet apprêté pour les pèlerins ou maquillé pour les touristes. Nadjaf, que nous venons de quitter, est construite autour d'une gigantesque nécropole datant de quatorze siècles, une ruine par définition, habitée par des millions de morts et de fantômes, que les vivants alentour entretiennent comme on prépare sa prochaine demeure. La ville d'Harran où nous allons nous retrouver malgré nous et résider de longues années est elle aussi le vestige d'une civilisation perdue sur laquelle a poussé un village d'honnêtes contrebandiers. J'ai alors pensé à la carte que nous avons dessinée à partir de la Genèse, sur laquelle nous avons reporté les lieux où Terah et Abraham sont passés ; ce qui m'a frappé, c'est que ce chemin est aujourd'hui de bout en bout jalonné par les ruines des antiques cités traversées ou habitées par Terah et Abraham. C'est un signe. Terah et Abraham ont été de ville en ville, des cités pleines de vie et de désordre, et nous, nous sommes appelés à cheminer de ruines en ruines sur lesquelles se sont greffées des vies fantomatiques, c'est tout ce qui reste de l'ancien

monde. Après Ur et Wadi Salem, la ruine la plus proche se trouve à une cinquantaine de kilomètres au nord de Nadjaf, c'est Babylone, la porte des Dieux, comme l'appelaient ses premiers habitants. Terah et Abraham y sont passés, y ont fait du commerce, sous le règne de l'Amorite Hammourabi, nous y apprendrons beaucoup. Babylone est fille d'Ur et de Sumer, maintes fois attaquée et conquise, par les Hittites, par les Assyriens, par les Perses, et plus tard par les Séleucides, les Romains, les Mongols, et les Ottomans descendants des Hittites, et elle le sera bientôt par les Anglais et les Européens, qui enverront leurs archéologues l'éventrer, fouiller ses entrailles, emporter nos vestiges pour meubler leurs musées glacés et tirer pour leur plaisir des récits approximatifs de ce que fut la vie de nos ancêtres.

Et le chœur de désapprouver : « Hooouh ! Hummm ! »

— Intéressante, cette idée de chemin des ruines, elle dit bien l'état de notre monde... Je veux maintenant entendre Eliezer, il n'y a pas que les faits et la logique qui les assemble, il y a aussi ce qui les transcende et leur donne la profondeur de la vie. Approche, Eliezer, et parle.

— Avec votre permission, seigneur Terah... Les mages nous diraient beaucoup sur la vision d'Abram s'ils étaient parmi nous. C'est un signe. Loth a raison, notre père Abraham est venu annoncer la fin d'un monde et la naissance d'un nouveau monde, ce dernier arrive à son terme ; il a produit trois grandes législations, la judaïque, la chrétienne et l'islamique, et mille bonnes choses qui en dérivent mais elles n'ont pas instauré la paix sur terre et ont encore moins ouvert pour nous les portes de l'Éden. Dieu avait pourtant envoyé Ses meilleurs missionnaires, jusqu'au plus aimé, Son fils, Jésus, toujours sans résultat. Le cœur de l'homme s'est endurci, il n'entend plus. L'humanité s'est dégradée, elle ne vit plus que sur son animalité, sa part mystique, poétique, spirituelle s'est rabougrie et s'est éteinte. Les guerres ont toujours été circonscrites à un lieu, mettant en prise deux, trois, quatre nations voisines au plus. Là, pour la première fois dans l'histoire humaine, nous vivons une guerre mondiale dans laquelle, comble de malheur et d'ironie, la plupart des belligérants ne savent ni pourquoi ni contre qui ils ont pris les armes, entraînés malgré eux dans un malstrom déclenché par une étincelle quelque part. C'est un autre signe. Cette guerre ne sera pas la dernière du genre, le mécanisme est mis en place pour en produire autant que l'on peut provoquer d'étincelles, n'importe où sur terre. Dieu a fait ce choix de ne parler à l'humanité qu'à travers des intermédiaires, des anges,

Gabriel, Michel, Raphaël, des prophètes Abraham et Moïse, des lanceurs d'alerte tel Jean le Baptiste, un être divin Jésus, un cavalier intrépide Mohammed. Un nouveau grand prophète est prêt à naître. Il est des nôtres, c'est Abram, ton fils, seigneur Terah, ton frère, Nahor, ton oncle, Loth, votre ami et cousin, Sekkal et Naïm. Dieu va lui parler, c'est notre conviction et l'espoir que nous nourrissons pour l'humanité. Mais soyons patients, le temps de Dieu n'est pas celui des hommes, notre geste ne fait que commencer, pour Abraham elle a duré plus d'un siècle. C'est vrai que le temps s'est accéléré, le sacerdoce de Mohammed a duré une vingtaine d'années, celui de Jésus quelques mois seulement.

— Hummm !... Avant la raison et la réalité des faits, il y a les rêves et les intuitions, et ceux des êtres prédestinés ont force de loi. Oui, allons à Babylone ! Nous séjournons à Hilla, la ville voisine, pour reconstituer nos forces et nos provisions. Rejoignez maintenant vos familles, rassurez-les et préparez la caravane, nous partons demain à l'aube.

Voilà un mois ou plus que nous cheminions par monts et par vaux en direction du nord, vers Hilla. Nous étions fourbus et nos provisions étaient au plus bas. Nous en avons offert une partie à des Bédouins et des migrants, croisés en route, qui fuyaient des zones de combat ou peut-être couraient comme nous-mêmes vers d'autres zones de combat. Comment savoir ? Nous établissions notre météo des combats au fur et à mesure des rencontres dans le désert et de l'apparition de signes dans le ciel. Nous leur avons conseillé d'envoyer des jeunes en éclaireurs pour sécuriser leur marche. Nous leur avons révélé que les Anglais fonçaient sur Turaif ; en retour, ils nous avaient appris, entre autres événements, qu'avant d'abandonner Nadjaf l'armée ottomane l'avait saccagée pour priver les Anglais de ses ressources. Ils laissaient partout derrière eux des terres brûlées jonchées de cadavres. La famine étendait son spectre douloureux sur le Moyen-Orient. Il se disait que les Anglais et les Français organisaient des distributions de produits alimentaires dans les villes qu'ils contrôlaient. Réalité ? Propagande ? Colonisation et humanité vont-elles ensemble ? Oui tout à fait pour les Occidentaux, dans leurs tracts, ils juraient qu'ils voulaient le bien des Orientaux, qu'ils faisaient leur possible pour les débarrasser des Ottomans, colonisateurs inhumains, s'il en est. De trois déserteurs allemands, conseillers en logistique de l'armée ottomane à Bassora, que nous avons secourus non loin de Nadjaf, errant dans le désert, quasi carbonisés, nous avons appris que cette ville stratégique

était tombée entre les mains des Anglais au terme d'un combat titanesque. Nous les avons retapés et remis dans la bonne direction avec des provisions pour une semaine ; ils souhaitaient rejoindre Le Caire où existait une communauté allemande importante, proche de la cour du sultan, et de là, avec son aide, émigrer en Amérique du Sud. Pendant qu'ils reprenaient des forces, ils répondirent à nos questions sur cette étrange guerre qui, partie d'un attentat à Sarajevo, l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand par un nationaliste serbe de Bosnie, avait emporté le monde dans une spirale infernale. Quelqu'un aurait-il touché à la pierre d'angle, que Dieu seul est censé connaître ? Ils nous expliquèrent que la rivalité entre la Triplice et la Triple-Entente était inscrite pour longtemps dans l'histoire, qu'elle était inscrite dans le passé lointain et même s'inscrirait dans l'avenir, et que l'épisode suivant ne tarderait guère à se manifester, le progrès technologique étant tel de nos jours qu'il permettrait bientôt des reconstructions rapides et des productions industrielles de masse. Les armes expérimentées dans cette guerre, le tank à chenilles, l'aéroplane, le bateau sous-marin, se perfectionneraient d'une façon qui étonnerait plus d'un, le ciel autant que la terre et la mer sinon plus serait une source de mort et de destruction aveugle. L'antagonisme entre les deux empires s'enracinerait profondément dans l'inconscient collectif de ces nations, d'un côté la volonté de puissance et de domination impériales, créatrices d'ordre, de grandeur et de prospérité qui anime la Triplice, de l'autre l'humanisme universaliste, créateur de certitudes heureuses, de sentiment de supériorité et de paternalisme civilisateur, qui anime la Triple-Entente. Le Moyen-Orient serait le siège de phénomènes similaires, deux paradigmes s'affrontent en son sein depuis la nuit des temps, ici on les appelle simplement le Bien et le Mal. Nous avons entendu dire que les Allemands, qui sont un grand peuple et non des brutes épaisses qui balancent des shrapnels sur la tête des gens en chantant bruyamment, comme les présentaient certaines gazettes, aimaient à philosopher, nous en eûmes confirmation avec nos déserteurs qui nous confortèrent dans notre conviction qu'une alliance actualisée avec Dieu balaierait les mauvaises prétentions qui pourrissent la pensée humaine.

Nous avons de même croisé des combattants arabes en maraude qui sabotaient sur leur chemin tout ce qui pouvait l'être, ouvrages d'art, poteaux télégraphiques, voies ferrées, réservoirs d'eau. Ils menaient la vie dure aux Ottomans et aux colonisateurs, qu'ils harcelaient par les flancs et dans le dos, et au passage s'attaquaient à leurs frères, sunnites, chiites, catholiques, orthodoxes, arabes, kurdes, juifs... Par

bonheur, nous étions de la même engeance qu'eux, arabo-assyro-sémito-chaldéens de confession sunnite châfiite tendance ash'arite le matin et le soir tout le contraire, et en plus ardents défenseurs du dogme selon lequel l'homme est libre de ses actions mais Dieu crée ses actes, bons et mauvais, ou l'inverse. Notre éclectisme nous a encore une fois sauvés. Nous leur avons appris ce que nous savions, ils nous avaient indiqué en retour la meilleure voie pour rejoindre Hilla. L'information était excellente, une semaine plus tard nous avons entendu, s'élevant de l'horizon, le murmure ensorceleur de l'Euphrate. Instantanément, nous avons trouvé en nous la force d'accélérer le pas. Bœufs et ânes piaffaient des sabots pendant que les enfants s'enfiévrèrent d'impatience.

*

Deux jours plus tard, nous campions dans une crique édénique, nichée entre deux dunes, invisible des quatre horizons. En un rien de temps, nous y étions installés comme chez nous, nous avons dressé les tentes, fait provision de bois, rempli nos outres et nos jarres, lavé notre linge qui sentait le bouc, et préparé un repas de fête, manière d'effacer les douleurs passées et faire provision de bonheur pour les jours à venir.

Après les agapes et la prière du couchant, Terah réunit sa garde prétorienne autour du feu et, accrochée à un trépied, d'une pleine marmite de thé à la menthe dont les effluves auraient pu convertir le diable à la sérénité s'il était passé par là. Le ciel était merveilleusement piqué d'étoiles et la brise chargée des embruns bienfaisants d'al-Furat. Des anges et des lucioles tournoyaient bellement dans l'air. Sous les tentes, les familles dormaient du sommeil du juste.

— Faisons le point... Qui veut parler ? lança Terah qui avait retrouvé son énergie et sa voix de patriarche en chef.

— ...

— Je t'écoute, Nahor.

— Avec votre permission, père vénéré... J'aimerais faire une proposition. Cet endroit est une bénédiction accordée par Dieu, il est magnifique, abrité des regards comme un trésor caché. Je pense que nous pourrions nous y installer. Comme de vrais nomades, nous sommes maintenant habitués à vivre sous la tente. Babylone est à cinq lieues au nord, de l'autre côté du fleuve, et Hilla à quatre, plus à l'est. Sans les femmes, les vieux et les enfants, l'aller-retour prendra cinq

jours. Avec une charrette tirée par un cheval que nous achèterons dans quelque village des environs, deux jours suffiront. Nous ferons le voyage sur Hilla deux fois par mois pour la corvée du ravitaillement. Avec le temps, nous construirons un village, nous vivrons de l'élevage, de la pêche et de l'artisanat. Et le vendredi, nous irons prier à Babylone.

— Le charme des lieux a opéré... Qui veut parler ?

— Avec votre permission, vénéré grand-père... jeuh... euh !

— Oui, Loth, parle... Que vas-tu nous dire, cette fois ?

— Avec votre permission, vénéré grand-père... La Mésopotamie, le Cham, la Palestine, la Transjordanie, l'Arabie, bref, l'ensemble du Moyen-Orient et au-delà va connaître un changement radical avec le départ des Ottomans, qui par la répression et la terrible loi du *millet* maintenaient ses populations dans les ténèbres, grâce à quoi ils ont pu les dominer cinq à six siècles durant, comme ce fut également le cas au Maghreb et dans les Balkans. La présence européenne transformera tout, le paysage et les mentalités, en bien ou en mal, je ne sais, mais le pays va se moderniser, s'ouvrir sur le monde, se colorer, marcher plus vite. La seule annonce de leur arrivée a poussé les tribus arabes, kurdes, assyriennes, juives, arméniennes et grecques à se démarquer de la Sublime Porte, à se rebeller contre elle, et ils parlent maintenant de fonder des États libres rassemblés dans une confédération fraternelle. Les gens découvriront des choses dont ils ne soupçonnaient pas l'existence, les jeunes s'y intéresseront avec leur curiosité innée, ils voudront vivre comme les Européens, s'habiller comme eux, parler comme eux, ils désavoueront les aînés et rejetteront les traditions, et la famille telle que nous la concevons de temps immémorial, clanique, tribale, formée de trois générations au moins unies autour d'un patriarche, volera en éclats. Les journaux arabes de Beyrouth, de Damas, de Bagdad et du Caire que vous receviez à Tell al-Muqayyar expliquaient bien cette transformation sociologique anthropologique et démographique qu'ils qualifiaient d'inéluctable, et j'ai lu les mémorandums alarmants sur le sujet que nos collègues d'al-Houria ont rédigés à destination de Bagdad. Dans les cafés et les réunions politiques on ne parle que de ça, la révolution qui va déferler sur nos vieilles nations. C'est une nouvelle civilisation qui arrive sur nous comme un ouragan.

— Oui, le monde change et changera plus vite demain, les jeunes sont fascinés, c'est sûr, cela nous le comprenons et nous le soutenons. C'est précisément la raison de la création de notre parti, al-Houria, qui a fait de la liberté et du renouveau ses chevaux de bataille, et souhaite

aider notre société à se libérer du poids des traditions, de la superstition, de l'isolement, du fanatisme. Notre quête prophétique participe de ce mouvement d'émancipation, que les Européens appellent les Lumières et les Arabes la Nahda, l'Alliance que nous souhaitons obtenir de Dieu est un projet de liberté et de renouveau... Qui prend la parole ? Toi, Naïm ?

— Avec votre permission, seigneur Terah... Le changement se fera dans les grandes villes, pas dans les villages et les campagnes, où vivent les trois quarts des habitants, qui vont s'effrayer de ces bouleversements et régresser dangereusement et se diviser si personne n'y met un frein. Hilla est une grande métropole, capitale de la province de Babil, elle a tiré profit de sa proximité avec Bagdad et Babylone, de sa position sur l'Euphrate et s'est remarquablement développée sur les plans économique et culturel, nous la connaissons bien pour y avoir séjourné maintes fois chez des amis lorsque nous venions assister aux réunions de notre estimé parti à Bagdad. Les notables y menaient grand train, empruntant leurs manières aux Ottomans et aux Européens dont ils visitaient fréquemment les capitales et les lieux de villégiature. Nos jeunes pourraient être tentés de s'y installer, ou de rejoindre Bagdad, Damas, Beyrouth et même l'Europe, Berlin, Paris, Londres. Loth n'a pas tort, cette envie les prendra un jour ou l'autre, il faudrait songer à les préparer à cette nouvelle vie, leur faire faire des études, leur apprendre un métier, on ne peut pas imaginer qu'ils accepteront de passer leur existence avec nous sur les routes à la recherche d'un Dieu qu'ils ne connaissent que par tradition et qu'ils oublieront vite au contact de la ville moderne et de ses croyances futuristes.

— C'est juste, on ne passe pas d'un mode de vie à un autre comme on enjambe un obstacle. Mais nous leur apprendrons aussi que Dieu est une éternelle nouveauté. Le dieu que nous cherchons est fondamentalement nouveau par rapport au dieu d'Abraham. À chaque époque un dieu nouveau pour mieux accompagner l'humanité dans son évolution. Seroug, tu es bien pensif... Parle, dis-nous ta pensée.

— Avec votre permission, oncle vénéré... Je pense à l'étrangeté de notre situation. Nous sommes dans un endroit paradisiaque, à quelques lieues de Babylone, qui fut la reine du monde en son temps, et de Hilla, une grande cité de notre temps, riche, moderne, agréable mais qui demain matin peut disparaître dans la guerre laissant derrière elle des ruines fumantes et finir comme Babylone, un squelette qui blanchit au soleil. Le monde est peu de chose, éphémère et fallacieux, et pourtant j'ai l'impression que nous qui manquons de

tout, qui errons dans le désert, nous sommes la seule vraie vérité de ce monde. C'est peut-être la poésie de ce lieu édénique qui parle en moi, mais je le ressens très fortement, nous sommes comme au commencement, avant que l'humanité ne conçoive même l'idée du temps et de la divinité. Cela rejoint ce que disait Nahor, nous pourrions nous installer ici, vivre de notre travail et attendre que Dieu vienne à nous. Il viendra sûrement car aujourd'hui, au cœur de cette guerre généralisée, qui ne peut s'arrêter puisqu'il n'y a personne pour appeler à la paix, nous sommes probablement les seuls hommes à ne vivre que pour chercher Dieu et témoigner de Lui. Plus on avance plus il me semble égal que notre rendez-vous avec Lui se fasse à Harran, à Canaan, ou ailleurs. Je ne crois plus beaucoup que les lieux aient une quelconque part dans la prédestination des êtres, la terre est ronde, tout lieu vaut un autre, alors que l'homme, l'individu, est partout unique, irremplaçable, comme Dieu.

— Bien parlé Seroug, ô fils de mon frère... J'ai du mal à imaginer que Dieu se présentera à des hommes qui vivent l'abondance et le bonheur dans un paradis terrestre. C'est dans la douleur et le malheur que Dieu trouve les hommes dont Il a besoin pour porter Sa parole de miséricorde et de compassion, Sa promesse de paradis terrestre et céleste. C'est aux pauvres qu'Il donne, après les avoir éprouvés, pas aux riches. J'aimerais entendre Eliezer. Parle, Eliezer, ton avis est essentiel, tu as connu bien des prophètes !

— Avec votre permission, seigneur Terah... Vous me prêtez une importance que je n'ai pas et une longévité qui est toute relative. À notre époque, elle se réduit à peu. Noé a vécu neuf cent cinquante années, qui aujourd'hui atteint le dixième de son âge ? Mon ancêtre Eliezer, qui a accompagné Abraham dans sa quête prophétique, pensait, et je le crois aussi, que l'homme ne peut ni ne pourra jamais entendre et comprendre la parole de Dieu, car elle n'est pas faite de mots et de phrases, mais de Son énergie créatrice qu'Il insuffle à celui qu'Il choisit pour prophète. Quand Dieu parle de Canaan ou du paradis, Il désigne certes un lieu géographique sur terre ou dans les cieux mais d'abord Il énonce un principe créateur. « Que la lumière soit » et la lumière fut, éclairant aussitôt le monde. L'homme doit entrer dans ce principe en même temps que ce principe entre en lui s'il veut devenir un être de lumière. Quand les philosophes européens parlent des Lumières, c'est à cela qu'ils font référence, pas seulement aux lumières que donnent l'art de la rhétorique et la connaissance du monde matériel et sensible. La vie est une sublimation, pas une construction, et l'homme est un esprit, pas une machine à paroles.

Canaan est là où la sublimation se produit. Le *Canaan* de la Genèse est pour nous un repère symbolique, c'est à cet endroit que la fusion entre le principe divin et l'énergie interne d'Abraham faite d'amour et de respect s'est réalisée. Va-t-elle se faire ici entre Abram et Dieu ? Dieu le sait, et Abram qui le sentira quand il sera prêt. Sans réponse ici et maintenant, il doit poursuivre sa route et nous devons le suivre pour en témoigner. « Je suis le chemin, la vérité et la vie », disait Jésus de Nazareth, le seul des envoyés de Dieu qui est né dans le principe, qui a vécu dans le principe, qui est mort dans le principe, qui a ressuscité dans le principe. Restons sur le chemin pour rencontrer la vérité et la vie, c'est dans cet ordre que notre relation avec Dieu se développe.

— Merci Eliezer... Ces réflexions philosophiques sont utiles. Que penses-tu, toi Abram ?

— Avec votre permission, père vénéré... Je ne sais que dire... j'aimerais avoir votre conviction et celle d'Eliezer, mais je ne l'ai pas encore, je suis même très tourmenté : plus on avance dans notre quête, plus je me demande ce que nous cherchons exactement... Dieu ? *Canaan* ? La confirmation que nous sommes les héros d'un nouvel épisode prophétique ? Nous cherchons la Vérité et la Vie, alors que tout autour de nous s'effondre et se reconstruit sur d'autres principes, vulgaires et insignifiants. Nous faisons peut-être fausse route en cherchant Dieu sur le chemin d'Abraham, en croyant qu'Il usera du même moyen pour entrer en contact avec moi, qu'Il m'imposera la même terrible épreuve de Lui sacrifier un fils. Je crois parfois que Dieu, s'Il nous agréé, usera de moyens de notre temps pour nous parler, et nous imposera des épreuves en rapport avec la réalité de notre monde. Je n'imagine pas une seconde qu'Il me demandera un sacrifice humain, celui de mon propre fils, à notre époque c'est inconcevable. Quels autres moyens, je ne sais, la surprise et le paroxysme ont toujours fait partie des épreuves qu'Il impose à ses prophètes. On dirait que n'est prophète pour Lui que celui qui meurt de Ses épreuves, je pense à ce pauvre Jésus, à ce qu'il a enduré.

— Oui c'est possible... À Jésus son bien-aimé Il a imposé la déchéance décrétée par le sanhédrin et la crucifixion sur les bois de justice de César, et à Mohammed, son dernier messenger, Il a imposé la persécution, la hidjra, l'exil, et la douleur d'avoir été trahi et empoisonné par les siens, ce qui explique peut-être l'excès de religiosité que manifestent nombre de nos frères en islam pour se racheter... Sekkal, veux-tu intervenir ? Nous devons entendre chacun.

— Avec votre permission, seigneur Terah... Je l'ai déjà dit, je crois que le temps de la religion peut attendre, inscrivons-nous dans celui

de la politique. Abram vient de le souligner, tout s'effondre autour de nous et va se reconstruire différemment par la main des colonisateurs et du capitalisme mondial, qui ne connaissent que la force et la loi du profit. Mettons notre quête religieuse entre parenthèses, ou qu'elle soit poursuivie par Abram et Eliezer seuls, et rejoignons notre parti pour défendre notre pays, pour le libérer de toutes les dominations et le reconstruire selon nos vœux, pour nos enfants et les enfants de nos enfants. Je vous prie de me pardonner, seigneur Terah, en tant que membre fondateur d'al-Houria et éminence reconnue dans tout le Moyen-Orient, votre devoir est de prendre la tête de cette Nahda, à laquelle de nombreuses personnalités ne cessent de vous appeler.

— Elles me font un grand honneur, cher Sekkal, mais je suis trop vieux pour la politique, mon devoir aujourd'hui est d'amener Abram là où Dieu l'attend pour le bien de l'humanité et de notre cher Moyen-Orient qui, jusque-là, est le seul endroit sur terre où le Dieu unique aime à se manifester aux hommes.

Après un long silence, Terah reprit :

— Nous resterons ici quelque temps, le temps de nous reposer et d'approfondir notre réflexion, le temps que les enfants se lassent des baignades joyeuses dans le fleuve et que chacun comprenne que les charmes de la vie terrestre sont épuisables et ne peuvent être une fin en soi. Souvenez-vous qu'Adam et Ève se sont lassés même de l'Éden et de ses merveilles, et qu'ils se sont détournés de Dieu. Allez maintenant, rejoignez vos femmes et vos enfants et prenez plaisir à les voir vivre autour de vous... Toi, Abram, reste, j'ai à te parler, approche, assieds-toi près de moi.

Après avoir longuement réfléchi, il me parla ainsi :

— Abram, je suis ton père mais je sais peu de chose de toi. C'est le côté ingrat du rôle de chef de clan, il se préoccupe de tous et de chacun, sauf de ses propres enfants, de peur de paraître les avantager et les mettre en difficulté avec leurs amis. Depuis ta naissance et l'apparition des signes qui montraient que tu étais la réincarnation d'Abraham, j'ai créé autour de toi un environnement de savoir et de ferveur qui t'a isolé, ceci dans le but de favoriser cette éclosion, la fusion entre l'esprit d'Abraham et le tien. Je t'ai appelé Brahim, variante du prénom Abram. D'autres signes m'ont convaincu que notre clan était lui-même, en son entier, la réincarnation du clan de Terah. En vérité, je n'ai pas eu à insister, des mages sont venus à Tell al-Muqayyar, on ne sait d'où, comme s'ils avaient surgi des ruines, et nous ont instruits, ils nous ont enseigné la Genèse et montré bien des

indices qui nous ont confortés dans la certitude de cette miraculeuse transposition. Depuis, je n'ai plus vu en toi que le prophète en devenir et j'ai oublié le fils. Mes activités politiques au sein du parti al-Houria m'ont accaparé et tenu encore plus éloigné. Je connais mieux tes frères, le regretté Haran et Nahor, qui m'ont secondé dans la direction du parti et du clan. Je les ai vus grandir, vivre, travailler, mais toi, je t'ai tenu à l'écart de ce monde pour ne pas corrompre ton esprit et j'ai chargé les meilleurs précepteurs que j'ai pu trouver pour te former, te familiariser avec l'univers d'Abraham. Comme je t'ai préparé à ton destin de prophète, je voudrais maintenant que tu prépares ta femme, Saraï, au rôle qui sera le sien, afin qu'elle puisse courageusement endurer les épreuves que Sarah, la femme d'Abraham, a connues au cours de sa vie. Ces épreuves seront d'autant plus dures pour vous que vous les vivrez sur une durée plus courte, donc plus intensément. Sauf si Dieu le décide, tu ne vivras pas aussi longtemps qu'Abraham, qui est mort à cent soixante-quinze ans, ni Saraï autant que Sarah décédée à l'âge de cent vingt-sept ans. Il est cocasse de noter comment l'histoire se répète, c'est à un Hittite, nommé Ephron le Héthien – les Hittites occupaient une grande partie du Moyen-Orient, et aujourd'hui ce sont leurs descendants, les Turcs, qui l'occupent –, qu'Abraham a acheté la grotte de Machpéla à Mamré au-dessus de laquelle a été construit le sanctuaire des Patriarches où il repose avec Sarah, Isaac, Jacob et leurs épouses, Rebecca, Léa, et aussi le merveilleux Joseph dont le cénotaphe se trouve dans un caveau voisin. Fais en sorte que Saraï garde son innocence afin que Dieu l'agrée et l'élève au-dessus de toutes les femmes, comme Il fera de toi le père des croyants pour les siècles à venir. Mais fais attention, qu'elle n'aille pas répandre ces choses dans le clan et que cet honneur ne lui monte pas à la tête.

Puis après un long silence :

— Assez parlé, mon fils, il est tard, va, rejoins ta femme.

J'ai scrupule à en parler, l'affaire est intime, mais je le dois, j'entends bien ce que chacun pense par-devers lui, et je vois venir l'heure où le sujet sera discuté en plein jour, et pas forcément d'une manière claire et sobre. Dans notre culture, le défaut de l'un est une honte pour tous, la communauté peut ne pas se relever de ce que l'un des siens ait une paille fichée dans l'œil, une oreille plus basse que l'autre, soit albinos ou mongoloïde, encore moins si une de ses femmes est diaboliquement belle et aventureuse. Les membres du clan ne sont pas instruits de notre engagement dans un épisode prophétique d'un genre jamais vu, acquis par autoproclamation, procuration, legs, incitation divine... quoi d'autre. Les uns pensent que nous migrons, poussés par la nécessité, à la recherche d'un mieux-vivre ailleurs ; les autres suivent ceux qui marchent devant eux ; les mieux avertis croient que nous effectuons un pèlerinage d'adieu sur les ruines de nos ancêtres avant que la guerre mondiale n'emporte tout dans son sillage et nous abandonne dans la poussière et le sang sans repères et sans mémoire. Il y a aussi que pour les musulmans, et nous le sommes à notre manière éclectique, Mohammed est le sceau des prophètes, et personne parmi les musulmans ne peut seulement imaginer un jour penser qu'un nouveau prophète pourrait oser venir répéter ce qu'Abraham a annoncé il y a quatre mille ans, que Jésus a magnifié en annonçant le royaume des cieux pour tous et que Mohammed a entériné, réalisé et scellé à jamais pour tous.

Ce qui agite notre clan, c'est qu'après deux années de mariage, la belle Saraï ne montre pas le moindre signe de grossesse, comme se doit de s'y appliquer annuellement toute femme en âge de procréer, pour honorer Dieu et la tribu. Les matrones ont fait ce qu'il fallait pour faire céder la nature et ne cessent d'y revenir avec des moyens renforcés, en vain. Elles ne connaissent pas le fond de l'affaire, le plan que Dieu a tracé pour nous. Saraï en est la pièce maîtresse, son corps n'obéit pas aux lois de la nature et des cycles biologiques, encore moins aux recettes de cuisine des accoucheuses, il est astral, comme le corps de la Vierge Marie, pour elle, c'est Dieu qui décide du jour et de l'heure. Il me revient de la préparer au destin grandiose qui sera le sien en tant qu'épouse de prophète et plus tard en tant que matriarche, héritière de Sarah, mère de tous les prophètes, d'Isaac à Jésus et marâtre d'Ismâïl, ancêtre de Mohammed. En vérité, l'exercice est difficile, Saraï ne doit pas tout savoir, il importe qu'elle conserve intacte son innocence et vive en femme simple que le désir d'enfantement et l'espoir de le voir se concrétiser harcèlent plus fort à mesure que le temps court, et la fassent agir comme Sarah, qui par sa plainte incessante, a transmis à son époux cet élan et cette peine, et les a maintenus vivants en eux, même après que le grand âge eût accompli son œuvre dégénérative. Ce désir exacerbé de maternité est au cœur de la geste prophétique d'Abraham et de Sarah, il doit l'être pour Saraï et pour moi, de sorte que la gemellité entre nos couples soit parfaite. La naissance prodigieuse de cet enfant dit l'avènement du Dieu unique, celui d'un monde nouveau, et le début d'une tradition prophétique qui d'ère en ère renouvellera l'Alliance de Dieu avec les hommes.

*

Je l'ai prise à part et j'ai commencé son initiation. À son âge, on ne sait rien, on ne se doute de rien, elle est lumineuse, transparente, ne s'éloigne jamais de la tente et des autres jeunes filles, et ne sait que ce que les femmes lui apprennent, qui se réduit à l'économie domestique et la catéchèse islamique.

— Saraï, tu es une enfant, tu n'y penses pas et je ne veux pas t'ennuyer avec des histoires d'adulte, mais les gens se demandent pourquoi tu n'es pas grosse. S'il se confirme, après trois années, que tu es stérile, ce sera une terrible épreuve pour nous. Selon nos traditions, je devrais te répudier et prendre une femme qui me donnera un

héritier qui perpétuera mon nom. Mais rassure-toi, je ne le ferai pas. Si l'infertilité vient de moi, la loi ne t'autorise pas à te libérer pour te lier à un homme qui saura te donner des enfants, tu seras privée de maternité et déchuée de ta condition de femme honorable, c'est injuste, mais c'est ainsi. Quelle que soit la cause de notre infortune, ta stérilité ou mon infertilité, nous resterons ensemble jusqu'à la fin de nos jours, ne te laisse donc pas impressionner par ce que les méchantes langues diront de toi et de moi. Pour nous, l'histoire ne s'arrête pas là, nous sommes promis à un grand dessein... Je t'expliquerai. D'après la Genèse, Sarah, l'épouse d'Abraham, était stérile et c'est à l'âge de quatre-vingt-dix ans que, par la volonté de Yahvé, elle a enfanté d'un fils qu'ils ont appelé Isaac...

— Bouhhh ! C'est horrible, c'est une vieille sorcière, cette Sarah, elle aurait dû mourir avant de faire cela. Ce sont les jeunes femmes qui font les enfants ! Quand je serai grande, je t'en donnerai autant que tu voudras, autant et plus que tata Hannah qui en a vingt-deux... mais Brahim... avec ta permission, c'est quoi, la Genèse, qui sont ces gens, Abraham, Sarah, Isaac, Yahvé... pourquoi m'en parles-tu ?

— C'est compliqué, Saraï... Je t'expliquerai tout mais tu ne le répéteras à personne, ce sera notre secret. Dieu t'en voudra si tu divulgues Ses secrets, les événements doivent se produire à leur heure pour prendre tout leur sens... comme pour les bébés qui naissent seulement quand ils sont prêts, tu comprends ?

Après une heure de conférence, Saraï a compris sans comprendre qu'en raison d'un mystérieux phénomène inédit, le clan d'un certain Terah, qui vivait il y a très longtemps dans une ville appelée Ur elle-même appartenant à un royaume disparu nommé Chaldée, s'était réincarné en nous pour revivre et parachever la mission prophétique à lui confiée par Yahvé. En conséquence notre clan vit sur deux dimensions, à la fois dans l'univers du clan de Terah dont il reproduit inconsciemment et fidèlement les faits et gestes, et dans notre monde en tant que famille de Tell al-Muqayyar qui cherche un asile dans ce fichu Moyen-Orient qui, depuis la nuit des temps, vit dans l'intimité écrasante des dieux, les bouleversements cosmiques et l'accumulation des ruines.

— Saraï, je sais que les femmes t'apprennent tout ce que les filles de ton âge ont à savoir sur la religion, Allah, Mohammed, ses femmes et ses filles, le calife, Ibrahim, le sacrifice du mouton, La Mecque, le paradis, les croyants qu'il fait aimer et les mécréants qu'il faut battre, les cinq prières quotidiennes et le pèlerinage, les traditions et la charia

et évidemment elles t'ont raconté les aventures de Shahrzade dans *Les Mille et Une Nuits*. Sois attentive, apprends tout bien sagement et ne pose pas de questions. Moi je te dirai ce qu'il en est en vérité et je te parlerai d'autres choses qui doivent rester entre nous. Si tu le répètes, on nous accusera de choses terribles dont je te parlerai une autre fois...

— Dis-moi, Brahim... euh, avec ta permission... pourquoi avons-nous quitté nos maisons à Tell al-Muqayyar pour vivre sous la tente dans le désert ? Les femmes disent qu'il y a la guerre partout sur terre et que nous devons constamment fuir. C'est vrai ?

— C'est vrai, la guerre est partout, nous la fuyons, nous cherchons un endroit où nous installer en attendant de rejoindre ce pays béni que Dieu nous donnera pour refuge éternel.

— Avec la permission d'Allah... Ce sera La Mecque ?

— Oui ça pourrait être La Mecque... ou Canaan ou un autre endroit aussi merveilleux, Dieu en décidera.

— Pourquoi pas Tell al-Muqayyar, c'est chez nous !

— Dieu en décidera, Saraï.

— Pourquoi tu m'appelles Saraï ? Mon nom est Safia, tu as oublié ?

— Non, mais c'est un prénom entre nous... Tu vois mon père, Tahar, mes frères, Hassan et Nasser, mon neveu Ali, mon cousin germain Saber, nos autres cousins Nahmane et Séghir, notre précepteur Zoubir ont aussi des surnoms : Terah, Haran, Nahor, Loth, Seroug, Naïm, Sekkal, Eliezer... Les autres ne le savent pas, c'est entre nous.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes promis à un destin spécial, ce sont les prénoms de ceux qui se sont réincarnés en nous, nous avons ajouté leurs noms aux nôtres... Tu comprends ?

— Non... Quel est ton autre prénom toi, Brahim ?... Euh, avec ta permission !

— Abram.

— Abram ?... C'est quoi ?... C'est comme Brahim ?... Comme Ibrahim ??... Euh... Avec ta permission !

— Oui, ça y ressemble. Bon maintenant, va, avec ma permission... Rejoins tes amies et souviens-toi, tu dois garder le secret.

Il a fallu remonter le cours du fleuve sur plusieurs kilomètres pour trouver un passage, en l'occurrence une passerelle étroite datant des Babyloniens, ou des Akkadiens, ou des Sumériens, ou peut-être des Romains, ou des Byzantins, ou des Mongols, bricolée par les transhumants, faite de bambous, de planches pourries et de cordages bouffés aux mites. Sur l'autre rive, nous avons cheminé quatre lieues vers le nord puis, à un croisement, nous nous sommes séparés : Nahor, Seroug, Naïm et Sekkal ont pris la direction d'Hilla au nord toute, à trois lieues de là, et nous, Loth, Eliezer et moi, celle de Babylone, à quatre lieues au nord-est. Terah est resté au camp, immobilisé par une légère fatigue, plus circonstancielle que réelle, car nous ne pouvons jamais laisser le clan seul, sans chef l'angoisse le disloquerait, ses membres ne sauraient quoi faire en cas d'alerte, ils s'affoleraient et se mettraient en danger de mort.

Le groupe de Nahor avait une mission d'information et d'intendance. Il devait évaluer les risques pour nous de demeurer dans les parages d'une ville qui est dans l'agenda militaire des Anglais, lesquels sont en train de renforcer Nadjaf en hommes et en matériel pour poursuivre leur conquête à la fois vers le nord, vers Hilla et Bagdad, et plus haut vers les champs pétrolifères de Kirkuk et Mossoul. Il avait aussi une mission essentielle d'avitaillement et d'acquisition d'un moyen de transport rapide, une charrette et un cheval.

À nous, Loth, Eliezer et moi, incombait la mission de visiter Babylone afin de nous imprégner de son esprit et de celui qu'Abraham avait pu y laisser lors de son passage dans cette ville qui fut la capitale de plusieurs empires au cours des premiers millénaires. Abraham avait dû y séjourner dans la période paléo-babylonienne, la ville était alors le foyer d'une dynastie amorite belliqueuse, qui de guerre en guerre a étendu son territoire sur une grande partie de la Mésopotamie centrale et méridionale, plus probablement à la fin de cette dynastie, au temps du grand roi Hammourabi. Eliezer était persuadé qu'en tant que peuple des ruines d'Ur - Tell al-Muqayyar, nous serions admis à entrer en communication spectrale avec le peuple des ruines de Babylone, sa cadette du Nord. Il voulait dire qu'il y a un langage commun des pierres et que celui-ci fait écho au langage télépathique des humains par-delà l'espace et le temps ; en clair, les pierres auraient la faculté philosophale d'enregistrer les pensées des humains et de les restituer après décantation à qui a des oreilles. Il fallait prier et rester à l'écoute. Nous espérions un succès rapide, nous étions là seulement pour trois jours, avec des provisions en rapport. Nous nous sommes installés dans les baraquements érigés par les Allemands qui fouillaient le site depuis 1897, à l'instigation de la Deutsche Orient-Gesellschaft et du célèbre archéologue Robert Johann Koldewey, avant que la guerre mondiale et l'insécurité régnant au Moyen-Orient ne les obligent à tout interrompre à l'été 1917. Les traces de leur présence étaient encore fraîches, il se devinait qu'ils étaient partis dans la précipitation, emportant leurs précieux trésors archéologiques et abandonnant le reste à l'usure du temps et au chapardage des transhumants. Les Bédouins sont connus pour n'avoir besoin de rien pour vivre, de l'eau et quelques dattes sèches leur suffisent, pourtant ils ramassent tout sur leur parcours, il est étrange comme la chose inutile crée le besoin et le larron.

À l'aube du quatrième jour, nous prîmes le chemin du retour. Comme convenu, nous attendîmes l'autre groupe au croisement où nous nous étions séparés. L'inquiétude montait à mesure que les heures passaient et, au moment où elle tournait au désespoir, nous vîmes des ombres surgir à l'horizon. Nous courûmes prudemment vers elles. C'étaient bien eux, nos chers Nahor, Naïm, Sekkal et Seroug, sains et saufs. Ils avaient un compagnon, un mulet de bonne taille, noir, musculeux, avec une belle paire d'oreilles, des sabots tout neufs et une queue puissante à laquelle on pourrait s'agripper pour se faire tracter en cas de fatigue ; en plus il paraissait intelligent et obéissant.

Il était attelé à une charrette profilée pour les livraisons rapides. Nous lui avons caressé les naseaux et la croupe en signe de bienvenue. Avec un tel attelage, les corvées de bois, d'eau et de ravitaillement seraient un plaisir que l'on pourrait céder aux enfants.

Retrouver les siens est toujours une joie, même si la séparation a été de courte durée. Au camp, les festivités avaient commencé alors que nous en étions encore à chercher l'antique passerelle pour traverser le fleuve. Nos jeunes éclaireurs avaient acquis l'instinct du Bédouin au long cours, ils savaient écouter le désert. Ils avaient très tôt entendu quelque chose dans son souffle et sa respiration et aussitôt l'un d'eux s'était élancé pour porter la nouvelle au campement. À peine remises de leurs émotions, les femmes avaient sorti leurs batteries de cuisine des grands jours et allumé les feux. Le repas serait prêt à l'instant où nous arriverions. Les tribus nomades, ce que nous étions devenus, ne ratent jamais l'occasion de faire bombance, c'est leur façon d'équilibrer leur alimentation faite de jeûnes et de maigres repas au menu inchangé depuis les premières migrations humaines dans le désert, galette, lait de chamelle, dattes et figes sèches ou glands et caroubes, selon la saison.

Loth et moi avons honoré ces agapes royales, nous avons mangé des yeux et des deux mains. Nahor, Seroug, Naïm et Sekkal firent de même, mais avec les doigts d'une main, eux s'étaient empiffrés dans les gargotes d'Hilla, réputée pour sa profusion culinaire. Eliezer nous regardait avec sympathie et quelque commisération, lui n'avait pas le souci du ventre, il se nourrissait d'air et de lumière, et d'un peu d'eau à l'occasion, comme les plantes du désert.

*

À la tombée de la nuit, nous nous installâmes autour du feu et d'une bonne marmite de thé. L'heure était au bonheur. Cinq jours d'affilée nous étions dispersés, rongés d'inquiétude les uns pour les autres, et là nous nous trouvions rassemblés, rassasiés, sous un ciel magique, aux côtés de Terah, notre chef vénéré, à siroter un thé euphorisant, attendant qu'il distribue la parole.

Après les salutations à Dieu, à Ses prophètes et leurs compagnons, il parla ainsi :

— Mes enfants, je suis heureux de vous revoir sains et saufs. Nous avons prié pour vous, et nos vœux ont été exaucés, Dieu soit loué ! La

charrette et le mulet que vous avez achetés sont magnifiques, ils nous faciliteront la vie. Merci pour les journaux, les revues et les livres que vous m'avez apportés, et pour les nouvelles que vous m'avez données de nos amis d'Hilla... Bon, je vous écoute, dites-moi le résultat de vos investigations, Nahor, Naïm, Sekkal, Seroug, sur la situation de Hilla et ce que vous avez appris sur les événements qui secouent la Mésopotamie, le Moyen-Orient, le monde. Qui parle ?... Toi, Nahor ?

— Avec votre permission, père vénéré... Comme nous le pensions, Hilla est en alerte maximale, les forces armées de la ville ont été renforcées par des unités dépêchées de Bagdad et d'ailleurs. La population cherche à fuir, mais l'armée ottomane l'en empêche, elle l'utilise comme auxiliaire à tout faire et bouclier humain pour dissuader les Anglais de pilonner la ville. Nous avons eu du mal à nous exfiltrer, d'où notre retard au rendez-vous avec Loth, Abram et Eliezer. Voilà pour la situation d'Hilla. Nous avons appris que les Anglais basés à Nadjaf avaient entamé leur marche vers le nord et que des troupes parties d'Amman convergeaient vers Bagdad et Hilla. À cette heure, elles seraient à Rutbah et de là, semble-t-il, elles vont cingler sur Hilla par le sud-est et par Ramadi plus au nord, ce qui veut dire que les routes du sud, de l'est et de l'ouest nous sont interdites. Nous n'avons d'autres choix que de grimper au nord, de remonter l'Euphrate vers Deir ez-Zor et Raqqa dans Bilad el-Cham, et nous avons intérêt à déguerpir le plus vite possible, notre petit paradis risque du jour au lendemain de se transformer en enfer ardent.

— Que pensent nos frères d'al-Houria et que comptent-ils faire ? Sekkal, je veux ton avis... Parle.

— Avec votre permission, seigneur Terah... Le parti est divisé, au bord de l'éclatement, ils discutent de la relativité du bien et du mal, les anciens soutiennent les Ottomans, ils disent qu'un ennemi qu'on connaît est préférable à un ennemi dont on ne sait rien et qui ne sait rien de nous. Les Ottomans sont là depuis des siècles, ils sont violents et corrompus mais ils sont nos frères en islam et ont toujours respecté nos coutumes et nos croyances. Les jeunes cadres sont prêts à tenter l'expérience avec les Anglais, ils les connaissent, certains ont visité l'Angleterre et d'autres y ont étudié, ils croient qu'avec eux la société évoluera dans le bon sens. Les militants de base se radicalisent à mesure que la menace se précise, ils sont de plus en plus nombreux à appeler à la mobilisation de la nation arabe du Moyen-Orient et du Maghreb autour de l'Égypte, *Oum el dounia*, la mère du monde, et à chasser tous les colonisateurs, ottomans, anglais, français, italiens, russes. Pour l'heure, c'est de la parlotte, des vœux, ils attendent le

leader charismatique qui saurait soulever les masses, bouter les envahisseurs dehors et négocier avec les Ottomans une transition pour construire l'État fédéral arabe rêvé par la jeunesse arabe. Beaucoup pensent à vous, ce rôle vous revient, seigneur Terah...

— Unifier et mobiliser le Moyen-Orient par des moyens politiques ou militaires est une gageure, l'histoire sait que ses peuples sont antagoniques, ils se sont toujours combattus, et de la pire façon qui soit. Les mouvements de masse ne produisent rien de bon, nous voulons proposer autre chose à l'humanité que des émeutes échevelées et des répressions sanglantes, une chose qui transcende les différences et les ressentiments millénaires, une nouvelle alliance avec Dieu, qui ouvrira une ère nouvelle pour l'humanité. Nous en avons déjà parlé, Sekkal... N'est-ce pas ?

— Avec votre permission, seigneur Terah... Je vous rapportais seulement ce que vos amis et admirateurs d'Hilla disent, ils ont hâte de vous voir prendre la tête du mouvement. Ils vous demandent d'être le Gandhi des Arabes, cet homme tout chétif réalise des miracles en Inde à partir de son ashram dans une banlieue pauvre d'Ahmadabad, et en passant ses journées à filer la laine au rouet il est arrivé à unir les hindous, pourtant si radicalement divisés en ethnies et en castes, autour de l'idée de l'indépendance politique et de la démocratie, notions qui leur sont profondément étrangères. Votre parole suffira, vous n'aurez pas à courir le monde arabe pour mobiliser ses peuples, ils viendront à vous avec honneur et respect.

— Nous en reparlerons. Je voudrais entendre Naïm puis Seroug... Naïm à toi !

— Avec votre permission, seigneur Terah... Ce que nous avons appris est à la fois rassurant et terrifiant. Certains journaux affirment que la guerre mondiale n'en a plus pour longtemps, ils disent qu'il y a eu trop de victimes, trop de destructions, trop de malheurs, et des traumatismes pour tout le siècle à venir, ils donnent des chiffres effarants, en seulement quatre petites années, plus de dix millions de morts civils et militaires, plus de vingt millions de blessés, des dégâts colossaux. S'y ajoutent les victimes innombrables des révolutions russes et chinoise, ainsi que plusieurs dizaines de millions de morts, peut-être cent millions, provoquées par une épidémie étrange, une malédiction appelée grippe espagnole, et par l'extension de la famine en maints endroits du globe. Le monde n'en peut plus, il est en train de s'effondrer et de disparaître, aucun pays ne peut survivre à un effort de guerre supplémentaire. La guerre va cesser faute de combattants et de ressources. J'ai lu des articles qui disent que les

pays colonisés continueront à beaucoup souffrir, les puissances qui les colonisent les pressureront à mort, elles prendront leurs hommes et leurs ressources pour se reconstruire et les laisseront ensuite s'enfoncer dans la misère et la violence. Des intellectuels préconisent que ces pays s'unissent dans une organisation mondiale des peuples opprimés et comptent sur des personnalités comme vous pour porter leurs espoirs...

Et le chœur d'acquiescer : « Hummm ! Hummm ! »

— C'est en effet effrayant et cela rend d'autant plus nécessaire l'intervention de Dieu. Livré à lui-même, l'homme est un être malfaisant qui ne s'empêche de rien. L'Alliance que nous appelons de nos vœux le désarmera, elle éradiquera en lui cette volonté de puissance qui le pousse à la surenchère. On ne peut pas compter sur les victimes, comme souvent elles ont été de ceux qui poussaient à la radicalisation et qui ensuite s'étonnent de voir la chose se retourner contre eux, à ce niveau la naïveté participe du crime, du suicide. Je t'écoute, Seroug.

— Avec votre permission, oncle vénéré... Dans cet effondrement généralisé, l'idée même de Dieu a été emportée, Dieu n'est plus rien, une survivance ennuyeuse et dangereuse, au mieux une institution malade comme les autres avec laquelle on commerce comme on le fait à la bourse aux bestiaux. Nous aurons du mal à vendre une nouvelle alliance avec Lui...

— Nous ne vendons rien, Seroug, nous cherchons Dieu et nous porterons Sa parole avec honneur et gratitude s'Il veut bien la confier à Abram...

Et le chœur d'acquiescer : « Hummm ! Hummm ! »

— Qu'en dis-tu, Eliezer ?

— Avec votre permission, seigneur Terah... Lorsque Dieu parle à un prophète, Il plante une graine dans l'imaginaire des peuples et laisse la nature agir selon ses lois immémoriales. La graine peut mourir comme elle peut mûrir et donner de belles moissons. L'homme est responsable de son destin, il est libre de croire en Dieu et de Le servir ou de ne pas y croire et de se servir de Lui. Dans l'au-delà, au jour du Jugement, Dieu lui demandera ce qu'il a fait de cette liberté et le mettra face à ses œuvres, ce sera sa récompense et sa sanction. Dieu n'intervient pas dans la vie des hommes, comme la nature laisse les plantes se développer par elles-mêmes selon les conditions particulières de leur environnement. Les drames d'aujourd'hui créent les bases du renouveau pour demain, comme le brûlis permet à la terre de se nourrir de ses mauvaises herbes pour reprendre de la vigueur.

— Cela est juste, Dieu n'est pas notre gardien, il nous revient de nous assumer. Nous allons nous accorder quelques jours de réflexion et nous déciderons de la marche à suivre. À vous, Loth, Abram, Eliezer, parlez-moi de votre pèlerinage à Babylone. Je t'écoute, Abram !

— Avec votre permission, cher père... Je ne me doutais pas que Babylone fut aussi majestueuse qu'Ur. C'est évident, elle fut un foyer politique, économique, religieux et militaire essentiel comme en témoignent ses palais, son imposante ziggourat, ses immenses remparts, ses infrastructures. Les archéologues allemands ont bien travaillé, l'essentiel est mis au jour, certains édifices pourraient facilement être relevés, les pierres sont là, à leurs pieds, intactes, on verrait quelle perfection les Babyloniens avaient atteinte dans différents corps de métiers. Je suis admiratif et fier de nos ancêtres mais, je l'avoue, je n'ai ressenti aucune émotion amenée par une intuition ni aucune révélation, contrairement à ce que j'ai ressenti lorsque, enfant, vous me faisiez visiter les lieux saints de Jérusalem, d'Hébron et de La Mecque. Je me l'explique ainsi, si je suis réellement le futur prophète, j'aimerais porter une alliance compatible avec notre temps et avec la vision idéale que nous nous faisons de l'avenir, cela veut dire pour moi que l'ancienne Alliance et les croyances qu'elle a répandues se sont éteintes avec l'ancien monde. Ur et Babylone sont ce monde ancien, ce n'est pas là que nous trouverons le nouveau. Notre Seigneur Jésus le dit dans une parabole : « On ne coud pas un drap neuf sur un vieil habit, autrement la pièce de drap emporterait une partie du vieil habit et la déchirure serait pire » et dans cette autre : « On ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres, autrement le vin fait rompre l'outre et tout serait perdu, le vin et l'outre. » Chaque fois que Dieu a parlé aux prophètes, c'était pour ouvrir un nouveau chapitre, pas pour exhumer l'ancien et le recycler...

— La nouveauté n'est pas la rupture avec l'ancien, elle en est la suite, une étape nouvelle sur le chemin de la perfection comme l'ancien l'a été par rapport à ce qui l'a précédé. Tu ne peux monter sur une échelle que barreau après barreau, c'est bien ce que nous apprend la parabole de l'échelle de Jacob. Parler de rupture veut dire que Dieu tâtonne dans la réalisation de Son plan et se trompe chaque fois... À ton tour, Loth, parle !

— Avec votre permission, vénéré grand-père... Comme Abram, je n'ai pas senti la présence d'Abraham à Babylone, ni vu d'indice que cette ville ait connu Yahvé le Dieu d'Abraham. Elle avait ses dieux et

ses déesses, visibles partout, Mardouk, Ishtar et quantité d'autres qui, à quelques variantes près, sont les mêmes que les divinités d'Ur. Je ne sais pas si Abraham est passé à Babylone avant ou après son alliance avec Yahvé : dans un cas il se serait coulé dans la foule et n'aurait laissé aucune empreinte, dans l'autre il aurait prêché dans le vide, la ville avait pléthore de dieux et vu le nombre de temples et de monuments magnifiques qui leur étaient dédiés, elle en était plutôt satisfaite...

— Avoir des oreilles ne suffit pas, il faut aussi les ouvrir et vouloir entendre, et ensuite comprendre. Mais peut-être aurait-il fallu que vous restiez plus longtemps sur le site pour faire le vide en vous, prier... Qu'en penses-tu, Eliezer ?

— Avec votre permission, seigneur Terah... Les pierres ne parlent évidemment pas à nos oreilles, elles irradient une énergie subtile, radioactive, qui nous pénètre, se diffuse en nous et peu à peu modifie notre conscience et notre perception du monde, de la même manière que la parole entre en nous par les oreilles et par la peau et se traduit en images dans notre cerveau. Loth et Abram, comme chacun, ont été irradiés par l'énergie des pierres, les fantômes de Babylone ont reconnu à travers nous les fantômes d'Ur et pendant les trois jours que nous avons passés à hanter ses rues et ses édifices, ils se sont parlé, ils nous ont parlé, nous avons entendu leurs paroles et nous y avons répondu, tout cela sans nous en rendre compte. C'est plus que de la télépathie, c'est le langage primordial, écho du Verbe de Dieu, qui lie tout dans l'univers, les pierres, les bêtes et les hommes.

Et le chœur d'acquiescer : « Hummm ! Hummm ! »

— Je le comprends bien... Durant les quatre jours que vous avez passés loin de nous, mon esprit angoissé vous a accompagnés pas à pas, à chaque instant j'ai entendu ce que vous disiez et pensiez. Je ne sais si cela vient des pierres ou du vent, c'est peut-être seulement la faculté que tout chef de clan a de sentir ce qui agite les membres de sa famille, il est comme la reine des abeilles qui sait ce que chaque abeille fait où qu'elle soit, dans ou hors de la ruche. Allez maintenant, rentrez sous vos tentes et laissez le langage des rêves bercer votre nuit et vous raconter le monde meilleur qui est en nous et que nous cherchons de par le monde.

Deux années passèrent. De saut en saut, toujours en marge du monde et un peu hors du temps, tantôt sur le chemin pensif des prophètes, tantôt sur les sentiers furtifs des migrants et des réfugiés, nous avons atterri à Deir ez-Zor puis à Raqqa dans Bilad el-Cham, et enfin à Palmyre, attirés par l'appel des ruines. Nous ne reconnaissons plus rien en chemin, les lieux changeaient de propriétaires, de noms et de langues au gré de la météo des combats et des arrangements entre parties à l'accord Sykes-Picot et autres codicilles secrets. Une zone pouvait être ottomane le matin, anglaise l'après-midi, française le soir, et le lendemain se réveiller russe, italienne, allemande, grecque, ou n'importe quoi, se vider de ses habitants et disparaître corps et biens. Nos vieilles cartes ottomanes n'avaient plus cours, elles racontaient un monde caduc, on se guidait grâce aux étoiles dans le ciel, au hasard des nouvelles glanées en route. Les Arabes, qui étaient chez eux au Moyen-Orient depuis leur immigration sous le califat d'Omar, n'avaient plus de maison nulle part, ils étaient des « hébergés », des « déplacés », en attente d'une solution. Avec qui négocier son destin dans ce brouillard ? Les Kurdes, qui comptent en siècles leur présence sur leurs terres et qui croyaient enfin possible de voir se réaliser leur rêve de former un Kurdistan uni, libre et indépendant, sauraient que leurs jours étaient comptés dans les bureaux des chancelleries donneuses d'ordres et dans les casernes de leurs sous-traitants, personne ne voulait d'eux, pas même comme minorité sans voix au

chapitre ou esclaves sans droit à la parole, ils seraient divisés et dispersés au vent, ici et là, dans les États nouveaux créés par l'accord Sykes-Picot, Turquie, Syrie, Irak, Liban. Aux Arméniens ne s'offrait qu'un choix : l'exil ou la mort. Les Juifs, qui se croyaient partout chez eux en tant que minorité protégée par le statut canonique de dhimmi, se demandaient si on leur concéderait un jour le droit de mourir dans leurs quartiers avec leurs enfants et leurs voisins. Et qu'en serait-il de nous qui n'étions que des fantômes incertains et fantasques nomadisant de ruines en ruines à la recherche d'un signe du dieu d'Abraham ? Comment se retrouver dans pareille aberration ? Nous avions appris à reconnaître les tenues militaires et les langues des nouveaux venus pour savoir comment nous présenter à eux. Leurs manières soldatesques, leurs clairs et leurs binous les signalaient de loin mais il nous fallait en savoir plus. On envoyait les enfants à leur rencontre afin de leur tirer les vers du nez avec de bonnes questions : Qui étaient-ils, d'où venaient-ils, où allaient-ils, que voulaient-ils, croyaient-ils en Dieu ? Ils leur collaient aux basques jusqu'à leur faire tout avouer. Ils répondaient à toutes les questions avec clarté et avec le sourire, mais comment distinguer le vrai du faux, comment savoir si un terrain est miné avant d'y laisser la jambe, comment voir le mur derrière un écran de fumée avant de s'y casser les dents ? Parfois les enfants nous trahissaient, contre deux bonbons, une miche de pain ou un petit fétiche, ils racontaient nos secrets, qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions et quelles étaient nos croyances. Ils l'auraient révélée, s'ils la savaient, notre mission secrète au service du dieu d'Abraham. C'était trop drôle, personne ne les croyait. La troupe reprenait sa route et ses pinnages avec la conviction que rien ne l'arrêterait, pas les enfants en tout cas et pas Dieu. L'Occident s'était invité dans notre Orient millénaire et se l'appropriait en toute jouissance comme s'il était sa terre promise par décret royal, cela au moins était certain.

Notre quête se révélait problématique. Si le Moyen-Orient n'était plus le Moyen-Orient, terre des dieux et des prophètes, réservé aux siens, qui entendrait nos prières et nos suppliques, qui nous guiderait ? Dieu ne se manifestait d'aucune manière, Son silence s'apparentait à une fin de non-recevoir cruelle, nous avions pourtant tout abandonné et enduré le martyre pour venir à Lui. Était-ce afin de nous humilier pour notre ambition grandiloquente à vouloir contracter une alliance avec Lui ou afin de nous éprouver ? En avait-Il assez de notre siège, de nos prières, de nos sanglots ?

Nous nous installâmes entre le site de Palmyre et la cité de Tadmor, séparés par un terrain vague de quelques centaines de mètres. Nous avons connu les trois configurations possibles en matière de ruines : Tell al-Muqayyar et Ur qui se confondaient pierre à pierre, Nadjaf, ville de notre temps construite autour de la plus ancienne et la plus vaste nécropole du monde, encore en belle activité pour son âge, Palmyre et Tadmor une ruine et une oasis du désert qui se côtoyaient sans se parler comme couple en froid faisant lits séparés. Palmyre est connue du monde entier mais pas Tadmor qui ne l'est que de ses habitants, n'étant qu'une vague agglomération du désert où tout est sable et ennui, jusqu'au ciel au-dessus des toits et de ses habitants dont les traits ont été abrasés par les tempêtes de sable. Nos tentes de nomades, des laines épaisses chargées de poussière, se fondaient dans le décor, ce qui pour des fantômes errant dans le no man's land allait un peu de soi. Ainsi logés, nos problèmes d'intendance habituellement ardu s'en trouvèrent simplifiés à l'extrême, il suffisait de traverser le terrain vague pour rejoindre le bazar de Tadmor, un capharnaüm moyenâgeux qui ne connaissait ni fatigue ni relâche, tenu en bonne part par des Arméniens et des Juifs ; le commerce en boutique était la seule activité que la Sublime Porte leur avait permis d'exercer dans ses vilayets du Moyen-Orient, alors qu'à Constantinople et tout le long du mirifique Bosphore, qui est le cœur de l'empire, les Juifs romaniotes et sépharades avaient tenu le haut du pavé, ils étaient médecins, apothicaires, éditeurs, avocats, collectionneurs d'art, joailliers, banquiers et riches négociants ayant pignon sur rue et accès au palais. Les Arméniens avaient connu des jours meilleurs mais la roue avait tourné pour eux, la rafle surprise de leurs intellectuels du 23 avril 1915 à Constantinople avait été le départ d'un génocide discret.

Au cours de nos pérégrinations, nous avons dès que possible fait les marchés aux bestiaux et acheté des bêtes, des moutons, des chèvres, des chameaux et des ânes et des chiens, pour améliorer notre situation économique, alimentaire et sécuritaire, et accréditer notre statut de transhumants pacifiques ; nous n'étions les espions de personne, ni des combattants en mouvement, ni des brigands à la recherche d'un rezzou, mais seulement des éleveurs qui suivaient leur troupeau là où la faim et la soif le menaient. Belle affaire, il comptait à présent quelques centaines de têtes avec de belles promesses de multiplication et offrait de quoi occuper nos enfants jusque dans leurs rêves. Berger,

c'était un métier qu'ils adoraient, c'était celui des prophètes, conducteurs de bêtes et meneurs d'hommes émérites, je ne crois pas qu'ils aient un instant regretté Tell al-Muqayyar, ses médersas et ses mosquées, ni le fait d'avoir constamment un toit sur la tête. On leur avait raconté des histoires bibliques choisies pour les intéresser ; celle de Joseph, fils préféré de Jacob, les passionna, ils se voyaient tous comme lui, trahis par leurs méchants frères jaloux de leur beauté, jetés dans des puits dans le désert, sauvés par des marchands providentiels, vendus comme esclaves en Égypte, aimés de la merveilleuse Zouleikha, épouse du prestigieux Putiphar, chef de l'armée égyptienne, et choisis comme Premiers ministres adulés par Pharaon, le dieu vivant. Le fait est que notre mode de vie ressemblait à s'y méprendre à celui des nomades des âges premiers. Si Abraham et Moïse, qui avaient conduit d'immenses exodes à travers les déserts et les montagnes du Moyen-Orient, nous avaient vus, sûr qu'ils nous auraient reconnus comme étant des leurs et nous auraient invités à partager la manne et l'aman.

*

Nous nous sommes installés dans la routine des éleveurs, réglée sur l'humeur des bêtes et les mouvements du soleil, mais lors de nos soirées autour du feu nous poursuivions avec passion et grand souci de précision nos joutes et nos réflexions sur notre destin prophétique et son étrangeté dans un monde qui s'effondrait comme château de cartes. Nous parlions de cet irréel Moyen-Orient qui naviguait à vue sans y voir goutte, d'Abraham et des grands moments de sa vie comme chef de famille, chef de clan, chef de guerre, homme politique qui traitait avec les souverains de son temps, de son parcours mystique, de la nouvelle Alliance dont nous supputions ce que pourrait en être la forme, le contenu et la portée, et nous nous demandions jusqu'où irait le parallèle entre Abraham d'Ur, fils du Chaldéen Terah, et Abram de Tell al-Muqayyar, fils du Mésopotamien Terah. Même lieu mythique, même souche sémito-chaldéenne, même nom voulaient-ils dire même destin ? Chacun cherchait à savoir ce que serait son rôle dans la nouvelle fresque biblique qui s'écrivait avec nous, et s'il était ou serait possible de s'en donner un meilleur. Loth pensait évidemment à son alter ego de la Genèse, Loth fils d'Haran, emprisonné par le roi élamite Kedorlaomer, il pensait à Sodome anéantie par le feu du ciel, à sa femme, Ado, changée en statue de sel, à ses filles, Pheiné et Thamma, qui croyant leur père être le seul survivant mâle de l'Apocalypse,

l'enivrèrent pour s'unir à lui durant son sommeil et s'assurer une descendance ; ce mauvais rôle le chagrinait et bien que les trois traditions, juive, chrétienne et musulmane, le reconnaissent comme patriarche de plein droit, il s'estimait lésé, il renâclait et jurait que notre histoire de réincarnation était une absurdité, une plaisanterie qui tournait au suicide. Nahor, Seroug, Naïm et Sekkal s'interrogeaient autant, ils trouvaient que la Genèse réservait une place modeste pour ne pas dire insignifiante à leurs antiques alter ego, ils incriminaient les scribes dont la soumission aux grands prêtres corrompus était plus qu'avérée. Eliezer observait un silence énigmatique et s'il parlait c'était pour plaider l'acceptation silencieuse et la patience, qui plaisent à Dieu, et le rejet du doute persistant, volontiers hautain et chicaneur, qui mène à la rébellion et à l'apostasie. Un soir, se laissant aller à la volubilité et à l'emphase qui faisaient le charme de nos débats, il expliqua que les mots de la Genèse avaient une dimension cosmique et que le plan divin qui s'étendait au-delà de l'univers et de l'éternité offrait à chacun une perspective sidérale. Dits par Dieu les mots ont Sa force et Son pouvoir, ils créent des mondes, les peuplent de vies et les animent selon leur nature ; dans notre bouche ils ne sont que des mots d'hommes, rien de plus, ils disent la contingence et la lourdeur de ce monde. « Lisez la Genèse avec les mots de Dieu », recommandait-il. Pris lui-même par la passion ambiante, Terah se laissa aller à la confiance, ce qu'un chef ne fait jamais, le secret étant sa force et son armure, et nous révéla qu'au moment où sa femme Khadidja était dans les douleurs de l'enfantement, un mage s'était présenté à lui, introduit par Eliezer, et l'avait prié de donner au nouveau-né le nom de Brahim, que curieusement il prononçait Abram ou Avram ou Ibrim, car, ajouta-t-il, le seigneur Abraham s'était réincarné en lui pour revivre sa geste et annoncer aux hommes une nouvelle alliance avec Dieu, la cinquième après la sienne propre, nouée à Canaan, puis celles de Moïse délivrée au mont Sinaï, de Jésus apparue à Nazareth, et celle de Mohammed, révélée à La Mecque, qui viendrait boucler le cycle des prophéties. Il lui avait demandé de faire en sorte que l'enfant soit élevé dans un environnement semblable à celui qui entourait Abram à Ur, pour ne pas rompre le charme, et cela jusqu'au jour de l'accomplissement, lorsque l'Éternel se manifesterait à lui et le baptiserait Abram, « père exalté », et lui ordonnerait de Sa voix cosmique : « Abram, quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père et va au pays que je te montrerai... »

Passé le temps de la méfiance et de la quarantaine, les habitants de Tadmor nous adoptèrent, ils ne nous voyaient plus en Bédouins chapardeurs de poules, mais en migrants bienvenus, nous étions des clients fidèles, solvables et pas avares pour deux sous. Ils s'étonnaient toutefois de nous voir tant errer dans les ruines, humer l'air, écouter le silence des tombes, sonder les pierres, comme si nous cherchions un trésor perdu. Dans leur conception rurale du monde, ce qui ne se comprend pas appartient à la magie, ils en conclurent que nous étions des enchanteurs venus à Palmyre nous livrer à quelque sabbat ancestral. Nous avons cherché à savoir ce qu'eux-mêmes savaient de Palmyre. Question qui les étonnait, ils n'en savaient fichtre rien, c'était la ville des Romains, point. Mais il y a eu aussi un avant les Romains, n'est-ce pas ? Palmyre existait au bronze moyen, quand Abraham d'Ur, consœur de Palmyre, cherchait à entendre la parole du Dieu unique dans la cacophonie polythéiste universelle. Leur silence penaud semblait vouloir dire : « Oui, peut-être, mais après il y a bien eu les Romains, ça c'est visible ! » Savaient-ils s'il y avait séjourné ? Ils s'offusquèrent, Ibrahim n'approchait pas les idolâtres, des buveurs de sang et des sodomites, que Dieu les anéantisse et les maudisse, il était le premier musulman de l'histoire, le père et premier roi des Arabes, le premier à visiter le paradis, il avait construit La Mecque, la Kaaba, la Palestine, Jérusalem, Hébron, et de là, triomphant partout, il était monté au ciel pour se reposer et vivre à côté d'Allah comme son *khalil*, son ami fidèle. À deux trois détails près, c'est ce que nous-mêmes apprenions à nos enfants à l'école coranique. Il est vrai aussi qu'aucun de nous, pas plus Terah que notre Eliezer si plein de prescience, n'avait senti la moindre présence d'Abraham à Palmyre. Quelle autre conclusion : il n'y avait pas séjourné ou les pierres n'en avaient pas gardé le souvenir. Nous conserverions donc notre croyance qui nous disait qu'Abraham avait séjourné, traversé ou approché toutes les grandes villes de la Mésopotamie et de Canaan.

Un jour, nous apprîmes que la guerre mondiale était finie. L'information venait de loin, des capitales européennes. Elle était arrivée chez nous longtemps après comme une rumeur tardive. Elle avait circulé par colportage, de souk en souk, par ce que les envahisseurs européens, ébahis par son efficacité, commençaient à

appeler le « téléphone arabe », à tort car en vérité c'est la spécialité des Bédouins, les Gitans du désert, les Arabes étant des sédentaires viscéralement attachés à leurs terroirs qui préfèrent se raconter en prenant Allah pour témoin de leur grandeur plutôt que de s'ennuyer à écouter les histoires des autres. Les détails arriveraient par les journaux mais les journaux eux-mêmes arrivaient avec beaucoup, beaucoup de retard, on les lisait comme des chroniques du temps passé et non comme un résumé de nouvelles fraîches. Un armistice aurait été signé le 30 octobre 1918 à Moudros, en Grèce, entre les vainqueurs de la Triple-Entente assis au haut bout de la table et les généraux-pachas ottomans debout, désarmés, la mine défaite, prélude à l'humiliation extrême qu'ils connaîtraient deux années plus tard, le 10 août 1920, avec la signature du traité de Sèvres par lequel le gouvernement ottoman renoncerait officiellement à ses provinces au Moyen-Orient et au Maghreb qu'il avait occupées cinq siècles durant, et avec celle du traité de Lausanne le 24 juillet 1923, qui fixerait les frontières définitives de la Turquie, mettrait sous contrôle ses ports militaires en Méditerranée et dans les Dardanelles, et entérinerait le principe de déplacement des populations du Moyen-Orient dans le but de former des territoires ethniquement et religieusement homogènes. Projet monstrueux mais l'histoire est monstrueuse, le déplacement de populations est l'histoire du Moyen-Orient depuis les invasions amorites du bronze moyen en Mésopotamie et Canaan, jusqu'aux grandes migrations sémites vers l'ouest et la déportation des Hébreux à Babylone. C'était finalement l'histoire du monde en son entier, l'Europe, l'Amérique, la Russie, l'Afrique, l'Australie s'y étaient livrées plus d'une fois avec efficacité et profit. L'esclavage aurait sa part dans ce phénomène endémique, le génocide aussi. Dans ces déménagements massifs, des peuples disparaîtraient sans laisser traces ni faire-part, d'autres, tels les Indiens d'Amérique, les Bushmen du Kalahari, les Aborigènes d'Australie, les Tsiganes d'Europe, les Kurdes au Moyen-Orient, resteraient à jamais entre parenthèses dans un espace-temps clos, frappé d'incompréhension perpétuelle, comme des vestiges vivants, témoins silencieux d'un monde mis sous le boisseau.

*

Au Moyen-Orient, la guerre continuait de plus belle, nous pouvions en attester, ici la paix n'a jamais signifié la fin de la guerre, mais son accentuation ; nous suivions de près ses mouvements erratiques, nous zigzaguions entre les balles des uns et des autres. Quand nous avions

atteint Palmyre, fuyant les Ottomans qui arrivaient par le nord, les Français qui déboulaient par l'ouest, les Anglais qui remontaient par le sud, les tribus arabes et kurdes qui accouraient de tous les côtés pour achever l'Ottoman et repousser les étrangers, nous avons cru notre dernière heure arrivée. Fort heureusement, grâce soit rendue aux amoureux de l'art antique, Palmyre et tous les sites archéologiques bénéficièrent d'une immunité spéciale, chose qui fut refusée aux villes vivantes, surpeuplées et si riches en enfants effervescent, que les armées pouvaient pilonner en toute légalité jusqu'à capitulation totale. C'est vrai que détruire ce qui est déjà détruit n'apporte aucun avantage militaire et ne fait pas gloire. Nous étions momentanément à l'abri, comme peut l'être un fantôme parmi les siens. Il était temps, voilà de longues années que nous courions d'une cachette à l'autre dans les ruines du passé pendant que dans le monde en guerre on s'acharnait à démolir le monde des vivants.

La paix finit par arriver mais personne ne l'a vraiment vue, le Moyen-Orient était, et le restera jusqu'au Jugement dernier, une terre de convulsions et d'explosions sporadiques. Ce terrible opprobre, amené par la fautive Ève et son benêt d'Adam, est écrit dans notre texte fondateur, la Genèse, et repris dans des codicilles ultérieurs, la Torah, les Évangiles, le Coran, et continue de produire ses funestes développements. Nous aimions à croire que la nouvelle Alliance annulerait d'un trait cette damnation insensée et accorderait à l'homme de recouvrer sa déité initiale et de son vivant. Alléluia ! Amen ! Allah akbar !

*

Après trois années de cette paix dangereuse, nous quittâmes Palmyre. Les Français avaient pris possession de Bilad el-Cham et du Levant, dans le cadre d'un mandat de la Société des Nations, créée en janvier 1920 avec la noble mission d'installer et promouvoir le nouvel ordre mondial selon les vues opportunes de Londres, de Paris et de leurs alliés. Ils étaient arrivés tout feu tout flamme de leur lointaine France pour agrandir leur déjà immense empire colonial d'une nouvelle et magnifique possession, à cheval sur la pointe occidentale du Croissant fertile, qu'ils appelèrent la Grande Syrie pour ajouter plus de grandeur et de prestige à leur blason. L'armée occupa Tadmor, mit en place une administration coloniale, construisit un aéroport de

campagne pour le contrôle aérien du désert, et livra Palmyre à une armée d'archéologues qui avaient clairement l'intention de la fouiller dans ses fondations les plus lointaines, sans le moindre souci pour ses fantômes. Ils nous intimèrent l'ordre de déguerpir, ce à quoi nous obtempérâmes sans opposer de résistance, mais ce n'était pas si simple, au poste de sortie on nous demanda des papiers pour nous laisser partir. Quels papiers, nous étions des nomades, des sans-travail sans domicile fixe, des fantômes peut-être, nous vivions par la grâce du Seigneur et, hormis la Genèse, nous ne possédions aucun document légalisé attestant de notre présence sur terre et des liens unissant les membres de notre clan ; nous ne savions pas ce qu'étaient un passeport, un livret de famille, un acte de mariage, un extrait de naissance, une preuve de vie, un casier judiciaire, un certificat de résidence, un titre de propriété, un permis de conduire et de circuler, un extrait de rôle, un carnet de vaccination, quoi d'autre. Nous passâmes des journées à errer en bredouillant dans les couloirs d'une administration qui se plaignait sans cesse d'être démunie de tout, crayons, gommes, plumiers, classeurs, encriers et buvards, sous-mains et portemanteaux, mais qui disposait d'un droit de vie et de mort sur les gens et de préemption sur leurs biens. On nous ordonnait de partir mais pas avant d'avoir accompli les démarches administratives qui nous autoriseraient à le faire et à circuler légalement dans la Grande Syrie française. La solution était la fuite mais elle serait vue comme une évasion, nous dit-on, un délit grave, passible d'emprisonnement et de lourdes amendes, confiscatoires en l'occurrence puisque nous avions assez de biens pour être ruinés. Sans permis de circuler nous serions vite appréhendés et ramenés au poste pour tirer l'affaire au clair. Il y avait quelque chose de pourri dans le royaume de France, jamais nous ne le comprendrions.

Alors que nous mourions d'ennui au soleil, attendant un miracle, des passeurs anonymes se présentèrent à nous avec la solution : contre un quart de notre troupeau, ils nous sortiraient de la Grande Syrie par le nord, nous traverserions une toute nouvelle frontière dessinée par les accords Sykes-Picot entre l'ex-Empire ottoman et ses ex-vilayets. Nous entrerions dans un État nouveau-né, baptisé Türkiye Cumhuriyeti, Turquie pour les Français, Turkey pour les Anglais, et remis à des contrebandiers locaux de leurs amis qui nous conduiraient dans un village complice où des fonctionnaires ripoux nous fourniraient, sur la base de faux témoignages sérieux, les papiers nécessaires pour résider légalement dans ce pays qui fut nôtre et

maître de nos vies et de nos biens des siècles durant. En paiement, ils nous demandèrent un autre quart de notre troupeau. C'était nous écorcher vifs, mais que faire, nous acceptâmes, ce qui nous laissait quelques bêtes pour démarrer une nouvelle vie. Après cela ils nous conduisirent à Harran, à quarante jours de marche, à travers un désert terrifiant parsemé de montagnes et de ravins d'une beauté sublime.

C'est bien ainsi que de saut en saut sur les routes de la contrebande nous arrivâmes à Harran, où nous n'avions jamais cherché à nous rendre mais où nous savions que nous arriverions un jour puisque c'était écrit dans la Genèse et que nous pensions être la réincarnation du clan du premier et le plus grand prophète de Dieu : Abraham, fils de Terah, natifs d'Ur en Chaldée. Quelle fierté : nous étions à Harran, la réalité confirmait la preuve de notre élection divine.

La ville était, comme nous le savions, une agglomération rurale, étrange et bien charmante avec ses maisons de pisé cubiques collées les unes aux autres, toutes bien biscornues et coiffées de toits coniques comme des chapeaux pointus de sorcière, conçus par des artisans peu adroits de leurs mains mais artistes dans l'âme, greffée sur les ruines d'une cité royale qui avait vu passer au cours des millénaires quantité de conquérants et de déplacés, les Amorites, les Mitanniens, les Hittites, les Phéniciens, les Assyriens, les Babyloniens, les Phrygiens, les Cimmériens, les Achéménides, les Macédoniens, les Séleucides, sans oublier les derniers arrivés : les Romains, les Byzantins, les Perses, les Omeyyades, les Abbassides, les Seldjoukides, les croisés du pape, les Mongols de Gengis Khan, les Mamelouks, les Ottomans d'Osman I^{er} – peut-être pas tous ces peuples mais probablement d'autres encore. Harran était le carrefour de toutes les routes commerciales et militaires entre l'Orient et l'Occident. Dans ces lieux marqués par le destin, où les civilisations venaient se fracasser comme les vagues sur les rivages, on se demande comment le temps a pu passer et Harran s'en sortir si bien, elle respirait la sérénité, les choses mignonnes, les temps heureux des villages sans soucis. Eliezer était excité comme un pou, il murmurait à l'oreille de Terah en se balançant d'un pied sur l'autre : « Elle est là !... elle est là !... elle est là. » Il parlait de l'odeur vivante de nos ancêtres, Terah, Abraham et les autres, Nahor, Loth, Naïm, Seroug, Sekkal, Saraï et tout le clan, hommes, femmes et enfants. Elle était là, dans chaque pierre, il n'y avait pas besoin de creuser, de se mettre en transe et de questionner les ruines et les gens. Notre cher fils, frère, cousin, oncle et neveu, Haran, mort à Tell al-Muqayyar avant notre exode, n'aurait pas eu le bonheur de retrouver avec nous trace de nos aïeux. Mais il nous avait

devancés et les avait rejoints dans la lumière de l'au-delà, à Tell al-Muqayyar, pour fusionner avec son alter ego, Haran d'Ur.

Plus tard, une fois bien intégrés à la population, nous avons cherché à connaître l'histoire d'Harran. Avait-elle gardé mémoire du passage de Terah et de son clan ? Connaissait-elle la Genèse, savait-elle qu'elle y était nommément citée, qu'un miracle s'était produit en son sein et qu'ici avait commencé l'histoire du monothéisme ? Échec total. Comme partout Harran ne connaissait que son histoire officielle, musulmane. Habilement questionnés, des vieux ont cru se souvenir d'un conte sans âge qui racontait que leurs lointains ancêtres, adorateurs du Dieu-Lune, s'étaient alliés à un peuple qui venait d'un autre monde... Une autre ville ? Non, un autre monde... Qui s'appelait... Euh... Qui s'appelait... Chaldée ? Non... Sumer ? Non... Ur ? Non... Our ?... Non... Urim ou quelque chose comme ça. Ces gens étaient très puissants, ils adoraient le Dieu-Soleil, certains étaient repartis après quelques siècles, les autres étaient restés et s'étaient fondus dans la population... Ce sont un peu nos ancêtres. Nous aussi !

Hier et aujourd'hui se rejoignent, quelle merveille !

Notre destination était Canaan tout au sud et nous voilà à Harran tout au nord, dans un autre pays, dans l'impossibilité immédiate de rejoindre Canaan, qui n'existerait d'ailleurs plus sous sa forme archaïque mais où les conflits du passé, depuis Caïn et Abel, connaîtraient bientôt de nouveaux développements.

Sur place, nous rassemblâmes ce qui nous restait de notre immense troupeau dans un amphithéâtre quasi intact sous la garde de nos bergers, dressâmes les tentes, allumâmes les feux et après un repas réparateur, nous tîmes conseil autour du feu et de la marmite de thé.

En voici le verbatim.

Terah ouvrit le débat ainsi :

— Mes enfants, oublions nos peines et remercions le ciel, ou plutôt souvenons-nous-en comme d'une bénédiction, elles nous ont ouvert les yeux sur la réalité du monde, ont affermi notre foi, endurci le corps de nos garçons et trempé leur caractère. C'est un grand jour, nous avons atteint Harran, la première étape de notre parcours prophétique. Voilà cinq longues années que nous avons quitté Tell al-Muqayyar en Mésopotamie comme il y a quatre mille ans notre ancêtre Terah et son clan sortaient d'Ur en Chaldée pour trouver Yahvé, le Dieu unique, et l'annoncer au monde, chose inconcevable si on y pense, en ce temps le

Moyen-Orient grouillait de déesses et de dieux omniprésents, chaque peuple, chaque clan avait les siens qui, en plus de se multiplier entre eux, avec la cadence que l'on imagine, commerçaient charnellement avec les humains et procréaient des demi-dieux, des demi-déesses, des héros hybrides et parfois des homoncles proches du porc et du chien qui faisaient spectacle dans les places publiques. Les dieux étaient plus nombreux que les humains qu'en ces temps obscurs la mort fauchait comme des blés, n'épargnant ni rois, ni géants, ni braves soldats, ni sorciers. Comment imaginer l'existence d'un dieu unique quand la terre, le ciel et la mer en regorgeaient ? Et que sont ces dieux déçus devenus ? C'est un grand mystère, je ne conçois pas qu'une chose disparaisse à jamais, elle peut être cachée, éloignée, réduite en poussière, pas disparue, comme si elle n'avait jamais existé. Mais a-t-elle vraiment existé ?

Et le chœur de hocher la tête, dubitatif : « Hummm ! Hummm ! »

— Enfin bref, malgré tout, nous avons cheminé avec confiance, portés par notre instinct tendu vers la lumière, et nous voilà à Harran où, pour des raisons que la Genèse n'indique pas, qui nous resteront à jamais inconnues, sauf si quelque ange du ciel venait nous les révéler, Terah et son clan s'installèrent une quinzaine d'années dans l'attente d'un ordre de route qui les remettrait sur le chemin de Canaan. Comment cela s'est-il décidé ? Mystère. En tant que leur réincarnation nous ferons de même, avec la belle conviction qu'au terme de ce bail Dieu nous parlera et nous mènera à bon port. Faisons le point et organisons notre séjour en conséquence. Parlons-en... Je vous écoute... À toi, Nahor.

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Avec votre permission, père vénéré... Notre traversée de la guerre mondiale dans son déroulé au Moyen-Orient nous a beaucoup appris, c'est vrai, notamment que l'humanité arrive à la fin de son histoire. Elle en aurait pris conscience, dirait-on, et chercherait par sa nouvelle façon de faire la guerre, à outrance et à l'échelle planétaire, à accélérer sa fin pour abréger ses souffrances. Je ne vois pas d'autres explications. Il semble que nous soyons les seuls dans ce fichu monde à inscrire nos vies et nos pensées dans la prophétie qui depuis Abraham a maintenu en l'homme la lumière que Dieu a allumée en lui pour dissiper les ténèbres de son cœur. Je propose que dès aujourd'hui nous commençons notre mission prophétique : annonçons aux gens d'Harran le retour d'Abraham à travers notre fils, frère, oncle et cousin Abram, et préparons-les à nous suivre à Canaan lorsque Dieu nous le demandera...

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— C'est aller vite en besogne, Nahor, et usurper ce qui n'est pas à nous, pas encore. Ta proposition montre qu'il est temps de rappeler certaines choses essentielles pour que nous restions toujours en phase. Je demande à Eliezer de le faire pour que l'appel à l'unité de pensée que je veux lancer ne soit pas perçu comme un acte d'autorité de ma part. Eliezer, parle !

— Avec votre permission, seigneur Terah... Nous sentons bien que le temps se confond en Dieu, il en a les attributs, le mystère absolu, l'infinitude et la force d'entraîner tout l'univers dans son impavide mouvement. La petite créature qu'est l'homme ne peut l'accélérer ou le retarder d'une seule fraction de seconde, passerait-elle sa vie à ramer dans un sens ou dans l'autre... Nous savons qu'une chose n'existe et ne porte sens que lorsqu'elle arrive en temps et en heure et que les conditions pour l'accueillir en sa forme achevée sont réunies. Cela veut dire pour nous que nul n'est prophète avant que Dieu ne le touche du doigt et ne le charge expressément d'un message à porter à tel peuple choisi par Lui. Nous sommes à Harran pour recevoir cette mission et l'ordre de nous mettre en marche. Devancer les événements c'est les empêcher, les dénaturer, il n'en sortira rien de bon, le peuple d'Harran ne nous écouterait pas, il ne tarderait pas à nous voir comme des charlatans, il nous chasserait. Lorsque Abram sera intronisé et leur parlera, ils l'écouteront et le suivront, car dans ses paroles ils entendront la voix de Dieu... Mais là aussi, il ne parlera qu'au peuple que Dieu lui désignera.

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Bien Eliezer, je n'aurais pu être plus clair. Nous savons ce que nous devons faire, attendre notre heure. D'ici là, vivons en harmonie avec le peuple d'Harran, apprenons à le connaître, enseignons-lui, s'il désire mais sans rien lui révéler de nos intentions, la Genèse et ses patriarches, Noé, Abraham, Isaac, Ismaël, Jacob et Joseph, tels que nous les savons et laissons le reste aux siens, aux juifs ce qui est aux juifs, aux chrétiens ce qui est aux chrétiens, aux musulmans ce qui est aux musulmans... Veux-tu dire quelque chose, Loth, je te sens rétif ?

— Avec votre permission, grand-père vénéré... Je suis jeune, je n'ai pas votre savoir ni celui d'Abram, et pas du tout la prescience d'Eliezer, je me trompe sûrement, mais je ressens très fort que nous sommes dans l'erreur. Le temps des patriarches est fini depuis longtemps, Dieu en a trop vu avec les hommes, Il n'a plus confiance en eux, Il en a même peur, je ne peux croire qu'Il veuille renouveler l'expérience, folle de mon point de vue, qui consiste à confier à un

homme parmi d'autres le pouvoir de guider des moutons idiots et féroces pour en faire des êtres de lumière bouleversants de beauté et de sagesse. Comment avons-nous pu croire cela ? Dieu pouvait d'emblée nous créer parfaits et se réjouir de Son œuvre, au lieu de cela, Il nous fait petits et mesquins puis se met à la torture pour nous civiliser, et pour cela épuise à la tâche quantité de prophètes, de saints et de sages, et à la fin, dégoûté par le résultat, Il nous châtie avec de si gros moyens, des déluges, des calamités, l'apocalypse, que chaque fois nous frôlons la disparition totale. Comment avons-nous pu nous convaincre que nous avons besoin de Dieu pour vivre et, plus ridicule encore, pour mourir, chose que même nos bébés d'un jour savent faire sans y penser ? Nous avons devant nous trois hypothèses, il n'en est pas d'autres : la première est que rien de cela n'existe, ni Dieu, ni prophètes, ni hommes qui ne sont que moutons bêlants comme les autres, démunis de toison c'est tout, qui pensent comme ils ruminent en marchant à l'aveuglette... Vanité des vanités, disait l'Ecclésiaste, moi je dis illusion des illusions. La deuxième hypothèse est que Dieu a abandonné les hommes à leur sort, sachant qu'ils vont se détruire et libérer la terre pour une autre histoire. La troisième hypothèse, la plus probable, est que notre clan souffre d'une maladie inconnue, que j'appelle la maladie des ruines, qui l'a plongé dans un délire profond, il s' imagine appelé par Dieu pour corriger l'humanité, et parce que nous sommes de Tell al-Muqayyar, le site des ruines d'Ur, nous nous sommes naturellement identifiés aux héros qui ont marqué son histoire, et les plus illustres en étaient Terah, Abraham, Loth, Eliezer. Je crois vraiment que nous sommes fous à lier et que par notre entêtement spectaculaire nous allons peut-être réussir à enrôler Dieu dans notre fantasmagorie, Il va nous toucher de Son doigt et confirmer notre élection ou, s'Il se ressaisit à temps, nous anéantir et nous faire disparaître comme Il a fait disparaître les dieux, les déesses et les prêtres d'antan.

Et le chœur de grommeler : « Hummm ! Hoooh ! »

— Ah ! cher Loth, tu ne dérois jamais, tu sais vraiment imaginer l'inimaginable, mais je veux bien, après tout l'inimaginable fait partie de l'imaginable, la frontière est une notion, pas une réalité... Abram, veux-tu répondre à ton neveu, cousin et ami, c'est toi qu'il vise ?

— Avec votre permission, père vénéré... Tout dans notre situation est paradoxal, à la fois imaginable et inimaginable comme vous dites, cher père. J'ai cru vous entendre dire maintes fois que nous n'existions pas vraiment, que nous serions les fantômes des habitants d'Ur, de

Terah et de son clan, que la mémoire des pierres refuse de libérer pour qu'ils rejoignent le ciel et goûtent au repos et à l'oubli éternels. Mais nous sommes aussi des êtres de chair, hommes ou bêtes, morts ou vifs, on ne sait, qui vont d'un endroit à un autre sur terre, rencontrent des entités, échangent avec elles paroles et biens. La notion de frontières pour nous, pour tout le Moyen-Orient et ses peuples, est réellement confuse. De ce point de vue, je suis assez d'accord avec Loth, la réalité et l'illusion sont les faces d'une même pièce, mais je crois aussi profondément que savoir, comprendre et juger est bien moins important que croire, accepter et remercier. Vrai ou faux qu'importe, nous croyons en Dieu, nous croyons en la fantasmagorie prophétique, en l'existence de l'homme, ange ou démon, mort ou vif, comme nous croyons en la terre que nous foulons avec gravité et reconnaissance sans savoir où elle nous emporte dans sa fuite dans l'univers. Nous sommes des êtres de croyance et nous croyons que nous ne pourrons jamais, quoi que nous fassions, que nous soyons morts ou vivants, cesser de croire. La croyance est notre essence, et plus que cela, nous croyons que nous n'avons pas et n'aurons jamais le choix de nos croyances, elles s'imposent à nous comme vérités absolues, elles sont comme l'énergie qui remplit, organise et tient l'univers en cohérence, comme le temps qui le remplit de son éternité et lui donne cet air si vivant, donc si éphémère.

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— C'est bien vrai, cher Abram, le temps est éternel mais chacune de ses secondes ne dure qu'une seconde. C'est vrai aussi que la croyance est la force indestructible qui tient l'univers en cohérence et, par là, valide l'existence de Dieu et de l'homme. Nous voudrions ne plus croire que nous serions encore et toujours dans la croyance, nous ne ferions rien de plus que tenir la croyance par l'autre bout...

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Je crois que nos frères de la lointaine Asie appellent cela le Tao, l'essence des choses, indéfinissable, insaisissable et des plus banales à la fois, à l'instar du couteau si on regarde bien, que personne en vérité ne peut jamais tenir, car si on le tient par le manche on ne tient qu'un bois mort et le tenir par la lame est impossible car elle trancherait la main qui prétend le saisir. Pourtant le couteau est là, dans sa pauvre banalité, dont la fonction est de couper, séparer les parties d'un tout indissociable par nature, comme l'air qui nous enveloppe, le vide dans l'espace, l'eau dans la mer et le temps dans sa course, sans qu'on puisse jamais tenir le tout dans sa pleine réalité... Toi, Seroug, parle, j'aime bien t'entendre, donne-moi ton avis.

— Avec votre permission, oncle vénéré... Le problème selon moi n'est pas de croire ou de ne pas croire, même si je pense comme vous que ne pas croire est aussi croire, le problème est que les hommes ne croient pas aux mêmes choses, de là viennent les dissensions et les guerres qui, en divisant et en supprimant les hommes, divisent et tuent la croyance qu'ils portent et qui les fonde. Le plus étrange est que plus nos croyances sont nobles, comme croire en Dieu, en la paix, en l'amour, en la vérité nue, plus nous versons dans la violence et l'ignominie. C'est au nom de Dieu et de Son paradis que l'homme a fait de la terre un enfer. C'est un cercle vicieux, que l'on croie ou pas, la fin est la même. Nous devons comprendre que la nouvelle Alliance que nous voulons communiquer aux peuples, si Dieu veut bien nous en charger, sera cause de division et de guerre entre ceux qui croiront et ceux qui ne croiront pas et que nous-mêmes serons sources de partialité et d'iniquité en soutenant ceux qui nous suivront contre ceux qui verront en nous des usurpateurs et nous rejeteront. Nous n'échapperons pas au paradoxe signalé par Loth. Nous sommes à Harran, ville d'aujourd'hui et vestige d'hier, ou ville d'hier et vestige d'aujourd'hui, c'est bien relatif pour nous qui sommes sur deux côtés du temps, nous pouvons y demeurer et vivre en hommes parmi ses hommes, ou en fantômes parmi ses fantômes. Si Dieu nous intronise et nous lance dans la voie de la prophétie, notre responsabilité sera dégagée, le passé, l'avenir et leurs conséquences Lui appartiennent. Nous ne sommes rien et nous ne cesserons jamais d'être rien, voilà ce que je crois... Mais le doute est permis.

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Bien, Seroug, bien... Tout cela est juste... Hummm !... À qui appartient la responsabilité est une question profonde que nous devons méditer. Que penses-tu, Naïm, parle, je t'écoute.

— Avec votre permission, seigneur Terah... Au point où nous en sommes, à Harran, après que nous avons abandonné Tell al-Muqayyar, nos biens et nos voisins, bravé la guerre mondiale sur nos terres, la question de la croyance et de la responsabilité ne se pose plus, nous y avons répondu, nous sommes engagés dans la réalisation de la mission, sans l'ordre formel de Dieu, il faut le reconnaître. Si la responsabilité finale appartient à Dieu, celle de notre action sur le terrain est nôtre. La question pour nous à présent est celle de la faisabilité, de l'efficacité. Je parle en tant que membre du clan et en tant que responsable dans un parti qui milite à l'échelle du Moyen-Orient. En quoi consiste ce devoir ? Nous devons d'abord cesser de nous interroger à tout bout de champ et donc de nous mettre en

situation de doute perpétuel qui nous affaiblit et nous place face à des choix qui normalement ont été faits. Nous sommes au stade de l'action, les exigences sont d'ordre opérationnel, je le répète, nous devons répondre à des questions pratiques : comment préparer Abram à entendre Dieu lorsqu'Il lui parlera, comment devons-nous nous préparer nous-mêmes pour l'accompagner et surmonter les difficultés qui se dresseront sur notre chemin et qui seront à mon avis autrement plus grandes que celles qu'Abraham a eu à affronter en son temps. Nous avons à considérer chaque épreuve décrite dans la Genèse et à trouver un moyen de la surmonter qui respecte la lettre et l'esprit du texte et tienne compte de la réalité du contexte présent et de celui qui prévaudra dans une quinzaine d'années si nous pouvons le concevoir. Nous devons en outre répondre aux questions auxquelles la Genèse ne donne pas de réponse. Deux exemples parmi cent : la Genèse nous apprend que Terah meurt à Harran, mais ne dit pas ce que la famille fait de la dépouille. C'est essentiel pour nous, lorsque notre seigneur Terah va mourir, le plus tard j'espère, mais durant notre séjour à Harran comme il est précisé dans la Genèse, que ferons-nous : l'enterrer à Harran en tant que turc, ramener sa dépouille à Tell al-Muqayyar-Ur et l'inhumer en tant que chaldéen selon le rite ancien, en tant que mésopotamien selon notre rite ou en tant qu'irakien selon le rite que les autorités de l'Irak sous tutelle du Royaume-Uni ont adopté ? C'est important car demain, si la nouvelle Alliance est approuvée par les peuples, Terah sera revendiqué par tous comme leur champion, le père d'Abraham, l'initiateur de la nouvelle Alliance entre Dieu et l'humanité. Les Turcs, les Irakiens, les Syriens, les Palestiniens, les Juifs, les Anglais, les Français, les Kurdes le réclameront et se feront une guerre en légitimité. À qui accorderons-nous ce privilège ? L'autre problème est encore plus délicat, nous le savons bien nous qui avons beaucoup voyagé dans le cadre de nos activités politiques au Moyen-Orient et en Europe, et nous venons d'en avoir un aperçu à Tadmor avec l'administration française, de nos jours on demande des papiers pour tout, pour vivre, pour mourir, penser, parler, voyager, prophétiser, se marier, acquérir des biens, il faut des passeports, des visas, des permis, des autorisations pour chaque heure de la journée, et ce n'est qu'un début, la bureaucratie est un mécanisme totalitaire que rien ne peut arrêter, elle tuerait Dieu s'Il se mettait sur son chemin et ne fera qu'une bouchée de Ses prophètes. Nous devons trouver le moyen de lui échapper. Regardons la réalité, notre clan compte cent trente-huit personnes, plus une cinquantaine de serviteurs et d'esclaves affranchis, et emporte à sa suite plusieurs centaines de

bêtes de bétail, ajoutez à cela, sans vouloir plaisanter, que notre clan est peut-être composé d'autant de fantômes, hommes et bêtes.

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Tu as raison, Naïm, nous devons examiner le problème avec sérieux et minutie. Nous sommes sûrs d'être vivants et en bonne santé physique et mentale mais il n'est pas dit que les gens nous voient ainsi. La fin de l'Empire ottoman est la fin d'un monde ancien que nous connaissions bien, mais elle est aussi la naissance d'un nouveau monde dont nous ne savons rien, c'est inquiétant, on peut se demander si Dieu Lui-Même le connaît. Un monde qui commence par une guerre mondiale aussi absurde et meurtrière et qui finit sur une paix aussi injuste, porteuse de graves menaces pour l'avenir, ne peut inspirer que le Sheitan et ses cohortes... À toi, Sekkal, j'ai hâte de t'entendre, ton avis est important.

— Avec votre permission, seigneur Terah... J'ai écouté avec attention et je dis que j'adhère à tous les points de vue exprimés. J'aimerais aborder un sujet dont nous n'avons jamais parlé et qui à mon avis est la pierre d'achoppement qui ruinera notre sacerdoce. J'ai besoin d'un peu de temps pour développer mon idée...

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Prends-le, je veux des avis fondés. Je t'écoute.

— Avec votre permission, seigneur Terah... Regardons le contexte dans lequel Abraham a entrepris son œuvre prophétique, les peuples du Moyen-Orient étaient polythéistes, leurs dieux formaient un monde complexe, exubérant, à l'image du monde des humains, les deux étaient très imbriqués, on y trouvait les mêmes hiérarchies, les mêmes problèmes, les mêmes passions. Les hommes ne faisaient pas que les adorer et leur faire des offrandes, ils leur avaient donné apparence humaine, sous forme de statues et de statuettes, pour s'en sentir plus proches, les toucher, les toiletter, les embrasser, participer à leur vie, à leurs complots, compatir à leurs drames, ils ne pouvaient s'en séparer, ils les emportaient dans leurs bagages quand ils voyageaient, bref, les dieux et les hommes étaient les membres d'une même famille, comme les humains et leurs animaux domestiques sont dans un lien de dépendance tel qu'on ne sait qui est premier et qui est second dans l'affaire, qui dépend de l'autre. Ils étaient beaucoup plus proches que ne le sont chez nous les riches et les pauvres, les seigneurs et les serfs.

— Oui, les choses étaient ainsi... Quelle conclusion en tires-tu ?

— Avec votre permission, seigneur Terah... J'affirme qu'en ce temps les peuples étaient ouverts en matière de religion, Abraham leur parlait de son dieu sans que cela n'effraie personne, ça ne faisait

jamais qu'un dieu de plus, les humains ne connaissaient pas tous leurs dieux, innombrables ils étaient et il en naissait tous les jours. La Genèse ne fait mention d'aucune difficulté de cette nature, ni d'aucun autre témoignage. Ce n'est plus le cas avec le Dieu unique que notre ancêtre Abraham a fait connaître à l'humanité. Les religions n'occupent plus seulement et jalousement l'esprit et le cœur des gens, elles ont des territoires qu'elles défendent âprement et des États qui les défendent par la guerre si besoin. Le Moyen-Orient possède ses religions comme ses religions le possèdent, ils s'appartiennent de manière exclusive, obsessionnelle, fanatique, aucun État ni aucune religion ne céderait un demi-pouce de terrain à l'autre. Je veux dire par là que nous ne dirons pas un mot, nous ne ferons pas un pas sans nous retrouver accusés des pires choses et livrés à la colère des foules. Comment dans ces conditions terrifiantes porterons-nous le message de Dieu et qui accepterait de le recevoir ? Telle est la question.

Et le chœur d'approuver tristement : « Hummm ! Hummm ! »

— Cher Sekkal, je reconnais là ton intelligence de la politique, tu as mille fois raison, pour les États comme pour les grands prêtres, la religion est une affaire de politique, et cette chose n'est jamais loin de la guerre. Rassurons-nous un peu, Dieu nous guidera car après tout c'est Son message et c'est à Son peuple que nous le porterons. Et s'Il veut nous sacrifier comme Il a sacrifié Son fils Jésus nous l'accepterons. Et maintenant, je voudrais entendre Eliezer... Parle, Eliezer, je t'écoute !

— Avec votre permission, seigneur Terah... Le projet appartient à Dieu, il ne nous est pas donné de le connaître, ni de connaître le moyen par lequel Il le délivrera au peuple qu'Il aura élu. Dieu nous affranchira pas à pas et nous ne saurons pas de quelle façon. À chacun de Ses envoyés, Abraham, Moïse, Jésus, Mohammed, Il a tracé une geste propre. S'Il nous permet d'en savoir un peu, c'est merveilleux, sinon il nous restera le bonheur d'avoir accompli la mission qu'Il nous a confiée.

— Nous le comprenons bien, Eliezer, le bonheur du messager est d'avoir été choisi pour porter le message scellé de son Dieu au peuple qu'Il aura désigné. Mais nous n'en sommes pas là, pour le moment nous sommes de simples migrants clandestins soumis à la contingence et réduits aux expédients pour survivre. Une fois reposés, nous parlerons des voies et moyens pour réussir notre installation et notre intégration à Harran. Allez maintenant, rejoignez vos familles et que votre sommeil soit paisible.

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummmm ! Hummm ! »

En peu de temps, mais en y mettant du cœur, ce dont nous ne manquions pas, et beaucoup d'argent, qu'il fallait d'abord gagner, ce que nous fîmes avec ardeur, nous construisîmes un gentil quartier dans le strict respect du bâti local, sur le flanc sud d'Harran, à mille enjambées d'elle, distance dite de l'intimité que tout étranger doit observer s'il veut dresser sa tente dans le coin et vivre dans le respect de soi et des voisins, ce sont les usages au Moyen-Orient. À cette portée, le regard est neutre, il n'est pas concupiscent ni lourdement curieux, il ne blesse pas, n'effarouche pas, il donne à peine à penser. Les Harranais trouvèrent un nom pour notre lotissement, *Jarna*, mot bricolé avec du turc, du kurde, de l'arabe et un je-ne-sais-quoi d'autre au petit accent qui sentait les Indes ou l'Afrique, qui pourrait se traduire par « nos voisins », ce qui procédait d'un bon sentiment de leur part, un voisin est déjà un ami, appelé un jour à intégrer la famille. Ce qui advint. Les choses se passèrent simplement, à l'insu des surveillants et des surveillantes. L'éloignement a sa magie comme la proximité a la sienne, de même que l'étranger a son charme et le natif le sien. Les jeunes gens, filles et garçons, qui de leurs fenêtres regardaient alentour avec l'air de s'ennuyer comme du bois mort, eurent la belle surprise de voir qu'il y avait de l'herbe de l'autre côté de la bande de séparation et qu'elle était joliment appétissante. Les traditions réfrènent la curiosité et le désir de l'autre mais quand la fortune est là, des deux côtés, les lois économiques entrent en jeu,

bousculent les choses, lubrifient les esprits et poussent à construire des alliances pour atteindre une plus grande prospérité. Et de fait, Harran, capitale de la contrebande du comté, et notre village, qui ne comptait plus ses moutons et ses brebis, se sont notablement enrichis de leurs échanges amicaux et commerciaux. Quand la porte est ouverte, le reste va de soi, on se visite, on se marie. Puis on pense à la future progéniture et on construit des maisons dans la bande de séparation, de la sorte les enfants qui naîtront de l'association n'auront pas beaucoup à courir pour visiter les grands-parents paternels d'un côté et les grands-parents maternels de l'autre. C'est une loi, les villages voisins, s'ils ne se détruisent pas dans leur jeunesse, finissent par enterrer la hache de guerre et former un seul gros village paisible comme un loir. C'est ainsi que nous avons pris les uns des autres et formé la souche d'un peuple nouveau. Chose impensable au bronze moyen, l'animosité entre nos ancêtres respectifs, Hittites et Assyro-Chaldéens, était un horizon indépassable. Il faut en retenir que notre clan a doublé son effectif en une petite décennie. Les années passèrent et les enfants grandirent en force et en beauté, tout bien instruits de leurs responsabilités, les garçons se firent apprentis bergers ou apprentis contrebandiers, les filles apprenties fileuses de laine ou apprenties sherpas chargées de la petite logistique. La génération suivante ferait la synthèse, elle donnerait des fonctionnaires, des juges de paix, des gardes-frontières et des guides touristiques.

*

Sarai, qui avait si bien poussé, était à présent une belle jeune femme, mais la tristesse l'accablait, elle souffrait de ne pouvoir contribuer à notre splendide expansion démographique. Le désir de maternité lui donnait des bouffées de chaleur qui la rendaient folle. L'environnement n'aidait pas, ses amies et toutes les femmes du clan et d'Harran en âge de procréer étaient rondes du ventre tout le long de l'année, elles ne se dégonflaient que pour reprendre leur souffle et se préparer pour la saison suivante. J'avais du mal à la calmer, elle s'impatiait, je ne pouvais lui dire que sa stérilité, ou mon infertilité, s'inscrivait dans le plan divin, les femmes n'étant pas autorisées à approcher le Sacrum et toucher au Mystère. Les matrones redoublaient d'efforts pour forcer la nature et moi j'en appelais aux meilleurs charlatans de la région, fabricants d'amulettes, dénoueurs d'aiguillette et autres empoisonneurs ; nous avons de même consulté

de vrais médecins dans la grande ville moderne de Diyarbakir qui, après moult essais, avouèrent honnêtement leur incompetence mais n'oublèrent pas une demi-seconde de nous faire payer le prix fort. Dans l'affaire, juste pour acheter des promesses et recueillir des aveux d'échec contrits, il nous en a coûté le prix de dix moutons bien gras. Mais bon, il le fallait pour maintenir Saraï dans l'idée qu'une solution médicale ou magique était possible. Par petites touches innocentes, je lui laissais entrevoir la possibilité d'une intervention divine, qui ne saurait manquer si l'on se remet à Dieu avec foi et humilité, et je lui lisais la Genèse afin que, par l'effet de son pouvoir hypnotique, son esprit se dégage du contingent et peu à peu vienne sur le terrain de la prophétie, de la mystérieuse Alliance avec Dieu, et qu'elle fasse d'elle-même le lien entre le couple Abraham-Sarah et le nôtre, Brahim-Safia alias Abram-Saraï, et se convainque que notre destin était d'enfanter non pas un enfant mais une humanité entière, rénovée, fortifiée, qui siècle après siècle tiendrait son rôle dans le plan inconnaissable de Dieu. Le temps n'était pas venu de l'initier plus avant, la pauvre devrait endurer sa peine, et moi la mienne, certes moins lancinante, jusqu'à ce que la tension dramatique atteigne son paroxysme et nous projette, au crépuscule de nos vies, dans un autre chapitre de la Genèse, l'épisode crucial qui commencerait par l'intervention de l'Égyptienne Agar, la naissance d'Ismaël, leur disgrâce suivie de leur abandon dans le désert, puis courrait jusqu'à la grossesse miraculeuse de Sarah, alors qu'elle franchissait le cap des quatre-vingt-dix années d'âge et qu'Abraham entamait le siècle suivant. Tout cela me rappelait que j'avais moi-même franchi le cap de la quarantaine, à laquelle s'ajoutaient les quatre mille années qui me rattachaient au patriarche Abraham.

*

Le monde n'avait pas fini de dresser le terrifiant décompte de la Première Guerre mondiale et d'entrer en deuil qu'une Seconde Guerre mondiale se préparait dans le secret puis en plein jour après la grande illusion de Munich, avec les mêmes protagonistes mais des moyens autrement plus massifs, d'un côté l'Allemagne et ses complices traditionnels, les héritiers des Empires centraux, l'Autriche, la Turquie, l'Italie, ainsi que le Japon, l'empire du Soleil-Levant, nouvel adhérent de l'alliance fasciste, appelée l'Axe, de l'autre le clan dit des Alliés, formé principalement du Royaume-Uni, de la France, et des États-Unis d'Amérique qui, comme en 14-18, sauraient arriver en sauveurs

éblouissants et admirés au moment choisi par eux, et, faisant bande à part comme affiché depuis sa conversion au bolchevisme en 1917, la Russie qui paierait le prix fort de la nouvelle Armageddon.

À son arrivée au pouvoir, en janvier 1933, Hitler rassembla dans la Forêt-Noire sa *Sturmabteilung*, les sinistres Chemises brunes, et, dans la lumière tremblotante de milliers de flambeaux et le claquement de milliers d'oriflammes dans le vent, annonça au monde la mission prophétique à lui confiée par les divinités de l'antique Germania. L'alliance stipulait que le peuple germanique régénéré par le nazisme dans sa pureté aryenne recevrait en jouissance perpétuelle tout territoire européen qu'il pourrait conquérir et débarrasser de ce qui gangrenait cette vieille Europe : la démocratie, la bourgeoisie, les races inférieures. « Le peuple allemand a trouvé le prophète qui fera de lui le maître de l'Europe », c'était la profession de foi énoncée à la une par un journal turc farouchement pronazi. Qu'était-ce là sinon une hérésie, il n'y avait jamais eu d'alliance de Dieu qu'avec les grands prophètes qu'Il avait choisis Lui-Même, Abraham, Moïse, Jésus, Mohammed, et de nouveau Abraham ressuscité pour parachever le cycle des alliances et sceller la porte de la prophétie. Hitler était un être maléfique mais pour nos amis harranais, il était le héros envoyé par Allah qui vengerait les nations sœurs, allemande et turque, démiurges incomparables, des humiliations que les Anglais et les Français leur avaient infligées en leur arrachant la chair de leur chair, l'Autriche, la Pologne, la région des Sudètes et l'Alsace-Lorraine pour l'Allemagne, la Roumélie, les Balkans, les vilayets du Moyen-Orient et les beylicats du Maghreb, puis en les confinant dans des territoires réduits à leur plus simple expression et, suprême injure, en plaçant Istanbul, le Bosphore, les Dardanelles et Berlin sous administration internationale, et, pis que tout pour les Turcs, l'inimaginable, en prétendant bâtir un empire arabe, inféodé à Paris et à Londres, sur les ruines de l'Empire ottoman, élevant de la sorte ces Arabes dégénérés au-dessus de leurs seigneurs et maîtres turcs.

À Harran nous disposions de commodités modernes pour suivre les événements, des journaux qui arrivaient à temps quand les routes n'étaient pas coupées par quelques mauvaises humeurs de la nature, fréquentes dans la région, et la TSF qui était à l'heure tapante quand l'électricité était de service. Suivre une guerre d'aussi près, c'est la faire en vrai avec ses voisins et amis et payer de sa personne. C'était une découverte, la Première Guerre mondiale avait été pour nous une

gêne, elle avait perturbé notre migration vers Canaan et l'avait dérouterée sur Harran, sans autre grave préjudice, nous en avions reçu les échos de loin en loin, en différé, des rumeurs en fait, à l'occasion des rencontres avec les nomades du vaste désert mésopotamien. L'immédiateté pousse à l'urgence, il fallait décider au pied levé mais nous étions face à des problèmes que nous ne savions pas traiter. Le premier est que nos positions s'opposaient à celles de nos amis et alliés harranais, ils soutenaient avec frénésie l'alliance de leur gouvernement avec le régime nazi alors que nous pensions que cette chose était le mal absolu, une injure à Dieu, son but était l'asservissement et la mort des peuples. L'autre donnée était que nos jeunes seraient mobilisés et envoyés au front, ce qui se comprenait, ils étaient turcs, mais ils le seraient dans le camp fasciste, ce qui ne se pouvait, nous devions les sauver et nous sauver de cette infamie. Étant mondiale, la guerre atteindrait le Moyen-Orient une nouvelle fois, le bouleverserait et rendrait impossible notre migration vers Canaan. Autre terrible défi, notre séjour à Harran tirait à sa fin, quatorze années étaient passées, il en découlait qu'il restait à Terah quelques mois de vie. Nous étions terrorisés par l'idée de nous retrouver sans chef et empêchés de rejoindre notre rendez-vous avec Dieu à Canaan ; les conséquences en seraient terribles pour nous et pour l'ordre à venir du monde. La feuille de route donnée par la Genèse devait être respectée coûte que coûte. Sans l'expérience et l'autorité de Terah, notre clan saurait-il relever le défi et réaliser ce que nos ancêtres avaient su faire dans un contexte d'affrontements titanesques entre empires affamés de conquêtes, de déportations, de génocides, hittite, assyrien, chaldéen, égyptien, mède, babylonien, phénicien, mitannien, grec... ?

Terah avait-il entendu nos pensées ? Sûrement puisque le matin il convoqua son conseil. Eliezer nous délivra l'ordre du jour et les modalités de la rencontre, nous nous réunirions dans le plus grand secret, hors d'Harran, dans la montagne, à la tombée de la nuit ; nous avions crainte d'inquiéter et de choquer nos amis et alliés harranais avec nos rassemblements strictement communautaires et de voir des rumeurs se répandre dans la ville qui nous mettraient en délicatesse avec eux.

Nous ne nous réunissions plus autour de Terah, comme nous le faisons depuis notre départ de Tell al-Muqayyar. Nous nous étions embourgeoisés, accaparés que nous étions par nos commerces, par l'éducation de nos enfants, par l'administration de notre village. Nous

avons prospéré, ce qui impliquait des responsabilités, nous gagnions de l'argent et nous le dépensions pour le bien commun, tâche ardue qui requiert doigté et persévérance, le bien commun étant rarement le bien de chacun. Non que nous ayons oublié notre mission prophétique, nous y pensions, nous en parlions, nous étudions et, le plus dur, nous attendions aussi patiemment que nous pouvions l'appel de Dieu pour nous mettre en route. La vraie raison était Terah, il se faisait vieux, sa santé déclinait, le poids de la prophétie et du clan ajoutait au poids de l'âge et devenait trop lourd pour ses épaules. La fin se profilait, la parenthèse de quinze années que la Genèse nous avait accordée à Harran commençait à se refermer.

Terah parla ainsi :

— L'heure approche, mes enfants. Voici vingt ans, nous avons quitté Tell al-Muqayyar et cheminé par la route et les déserts vers Canaan sachant que la volonté divine nous en détournerait sur Harran, conformément à ce qui est écrit dans la Genèse. Je vous ai conduits jusque-là sains et saufs, je m'en félicite, la suite vous appartient. Je vais mourir et vous laisser continuer seuls. Je sais qu'il vous sera difficile de quitter Harran, qui fut pour nous un havre de paix, d'amitié et de bonheur. Dieu ne tardera pas à se manifester à Abram, préparez-vous, ce sera un moment grandiose, la lumière de Dieu vous transformera, elle fera de vous des prophètes, des apôtres et les témoins oculaires d'une épiphanie que l'histoire célébrera. Gloire éternelle à ceux qui vivront cet instant. Je vous sais inquiets, mes chers enfants, je sais que vous vous interrogez, que vos familles vous questionnent et vous harcèleront demain, nombre de vos enfants sont nés dans ce pays, vos proches et vous-mêmes y avez noué des liens forts et développé des commerces qui vous ont permis de vivre dans la sécurité et le confort. Chacun agira selon son inclination et sa conscience, Dieu vous inspirera sans doute. Ne vous sentez coupables de rien, ne culpabilisez pas ceux qui exprimeront des avis différents, qui choisiront de rester à Harran. La séparation sera douloureuse, mais il importe avant tout que chacun suive sa voie. Le monde a changé, les hommes aussi, ils sont des êtres de l'instant et de la contingence, Dieu, cet éternel absent, qui n'est connaissable que par cette même éternelle absence, les gêne par Son étrangeté et Son infinitude, ils ne voient où est Sa tête, où sont Ses pieds, ni où se trouvent Sa maison et Son trône, et peu d'entre eux savent regarder ce qui luit et palpite dans leur cœur. Ne parlez à personne de la prophétie, on vous moquera, on vous traitera de fous, on vous accusera de blasphème, on se détournera de vous, on vous chassera. Dites que vous vous consommez

de nostalgie pour notre foyer natal, Tell al-Muqayyar, et que vous souhaitez le visiter, ou dites que vous allez en pèlerinage dans les lieux saints, à Jérusalem, à Hébron, à La Mecque, faire provision de bénédictions et de forces intérieures. Soyez convaincants pour n'inquiéter ni ne peiner personne. Je vous fais confiance, vous trouverez les mots et l'accent pour que tous viennent vous charger de porter leurs vœux, vous souhaiter un bon voyage et un retour rapide. Parlez maintenant, je vous écoute. Veux-tu commencer, Nahor ?

— Avec votre permission, père vénéré... La douleur me broie le cœur mais je dois vous poser une nouvelle fois la question : cher père, où souhaitez-vous être inhumé ? La Genèse n'en dit mot, elle laisse à penser que Terah a été enterré dans un endroit secret. La décision vous appartient...

— J'entends bien, Nahor, j'entends bien. Je vous le dis, en vérité ma décision est prise depuis longtemps, je n'en ai pas parlé pour éviter qu'elle ne se répande dans Harran et ne devienne un sujet de dispute parmi les nôtres et parmi nos amis. Ils ne savent rien de notre quête, il leur paraîtra invraisemblable qu'on se pose telle question ; la place des morts est au cimetière, diront-ils, et le cimetière est à côté des vivants ! Comment croiraient-ils que c'est Dieu qui nous a expressément conduits à Harran et que nous nous y sommes installés dans l'attente d'un signe de Lui pour reprendre la route pour Canaan, un pays qui n'existe pas pour eux, ils n'en ont sans doute jamais entendu parler, et pour les rares qui en savent un peu, c'est un symbole inventé par Abraham pour désigner la Terre promise, le paradis auquel tous les hommes aspirent. Nos amis se sentiraient trahis, c'est compréhensible, on le serait à moins, ils nous ont fraternellement accueillis et offert leur protection. Quoi qu'il en soit, Eliezer connaît ma décision, à ma mort il emportera ma dépouille, ira l'enterrer où il sait et gardera le secret. Ceci est ma volonté, vous la respecterez, la discussion est close sur le sujet. J'ai une autre volonté à énoncer, je veux qu'à compter de ce jour Abram soit considéré comme mon successeur à la tête du clan. Obéissez-lui comme vous m'avez obéi. Pour les quelques temps qui me restent à vivre, je veux faire retraite, me recueillir et implorer Dieu de me recevoir en Son sein avec miséricorde. Qui prend la parole... ? Toi, Seroug ?... Je t'écoute.

— Avec votre permission, oncle vénéré... Notre clan va vivre un dilemme qui le divisera définitivement. Ceux qui partiront et ceux qui resteront ne se reverront sûrement plus jamais. Comment partager nos biens indivis entre les uns et les autres ?

— Je reconnais là ton esprit pratique, cher Seroug. Qui a une

proposition à faire ?... Toi, Sekkal ?

— Avec votre permission, seigneur Terah... Ceux qui partiront seront de nouveau des nomades, des années durant, ils ne peuvent trop s'alourdir de biens et de marchandises, qui plus est dans un contexte de guerre qui favorisera, comme nous le savons, la prolifération des bandits de grand chemin. La profondeur des ornières que nos chariots laisseront sur le chemin nous trahira, les bandits nous rattraperont pour nous délester de leur contenu. Prenons un viatique pour la route et laissons nos biens à la garde de ceux qui resteront, cela renforcera leur position à Harran et les confortera dans l'idée que nous reviendrons après notre pèlerinage à Tell al-Muqayyar et dans les lieux saints. Après quelques mois, quelques années, ne nous voyant pas revenir, ils penseront que nous avons péri dans la guerre, qui les atteindra sans doute aussi et les dispersera, ou ils penseront que nous sommes dans l'impossibilité de communiquer avec eux, étant perdus ou emprisonnés quelque part. Ils s'installeront dans l'attente d'un hypothétique retour et peu à peu ils se feront une raison et entreront en deuil.

— Sekkal, tu fais là preuve de cette intelligence pratique qui donne à tes analyses et tes avis une grande valeur, je te remercie. Qui voudrait ajouter quelque chose ? Toi, Loth ?

— Avec votre permission, grand-père vénéré... nous pourrions dès maintenant annoncer que nous partons en pèlerinage à La Mecque ou à Jérusalem et prendre la route après avoir réglé quelques questions pratiques, déléguer les responsabilités qui sont les nôtres, désigner des gérants pour nos commerces, régler nos dettes, recouvrer nos avoirs. Nous partirons comme nous sommes venus, vous en tête de notre convoi, et en chemin, là où la mort viendra vous prendre, nous procéderons à votre enterrement dans quelque endroit retiré. Ce faisant, nous aurons eu le bonheur de vous veiller, de prier pour vous, et de chanter vos vertus...

— Je t'arrête, cher Loth, je t'arrête. Ne rusons pas avec la Genèse, nous devons en respecter l'esprit et la lettre. Elle dit qu'Abram a pris la route après et non avant que Dieu lui ait dit : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père et va dans le pays que je te montrerai. » Pas avant, cher fils de mon fils, pas avant, le monde entier peut s'écrouler par la faute d'un seul infinitésimal manquement. Veux-tu ajouter quelque chose ?

— Avec votre permission, cher grand-père... Tout bien réfléchi, je crois que nous pouvons nous rassurer, Dieu s'adressera à Abram avant votre mort et non après, comme je l'ai pensé. Vous conduirez donc

notre marche et là où vous décéderez, nous vous inhumons dans un lieu isolé que nous-mêmes ne saurons jamais retrouver, s'il nous venait l'idée de trahir la parole donnée et de revenir nous recueillir sur votre tombe. Et ainsi l'esprit et la lettre de la Genèse seront-ils respectés. Nous pourrions, comme vous l'avez décidé, remettre votre dépouille à Eliezer qui fera ce que vous lui avez ordonné de faire en l'occurrence. Après vous avoir mis en terre, il nous rejoindra à l'étape suivante de notre trajet...

— Je t'arrête, cher Loth, je t'arrête. C'est encore ruser avec la Genèse, elle dit que Terah meurt à Harran, pas ailleurs, ce qu'elle ne dit pas c'est l'endroit où il a été enterré. S'il l'avait été à Harran, les siens et les Harranais auraient bien évidemment érigé un mausolée autour de sa tombe et ce serait devenu un haut lieu de pèlerinage. Tu devrais relire la Genèse et t'en tenir à ce qui est écrit. Mais je pense que tu as raison sur un point, les choses se passeront sans doute de cette façon, Dieu parlera à Abram peu avant ma mort ou peu après, sinon au même moment... Mais oui, c'est bien ça, comment avons-nous pu ne pas le voir dès l'abord ? Mon décès et l'injonction de Dieu à Abram sont intimement liés, ils sont concomitants, ils disent la fin de l'ancienne Alliance et le début de la nouvelle. Il n'y a pas de hiatus dans l'œuvre de Dieu. Je te remercie, ta proposition en faute avec la lettre de la Genèse nous a en définitive permis de mieux en comprendre l'esprit. On ne peut séparer ce qui commence de ce qui finit.

Et le chœur soulagé d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Donne-moi ton avis, Naïm, tu es toujours de bon conseil... Parle !

— Avec votre permission, seigneur Terah... Les quinze années que nous avons à passer à Harran arrivent à leur terme cet été, dans quatre mois. Selon notre analyse, votre décès et la manifestation de Dieu interviendront dans les premières semaines de l'été. Je propose que dès maintenant nous tracions un chemin pour Canaan et qu'aussitôt nous envoyions quelques-uns de nos jeunes, rompus à la course contrebandière, en reconnaissance pour baliser le terrain et revenir nous en signaler les dangers et les pièges. Le jour venu, nous partirons d'un bon pas. D'ici là, préparons notre viatique. Nous emporterons votre dépouille et Eliezer procédera à votre inhumation là où il sait. Nous nous équiperons de calèches, car nous avons tous pris de l'âge, certains plus que d'autres qui ont perdu l'habitude de parcourir de longues distances. Nous savons combien traverser des territoires en guerre est épuisant physiquement et nerveusement.

— C'est bien, cher Naïm, c'est bien de revenir aux choses pratiques,

le monde est toujours à la merci d'un grain de sable qu'on n'a pas vu et balayé à temps. Prenez des volontaires parmi nos jeunes contrebandiers et envoyez-les en reconnaissance, dès lors que vous aurez choisi un itinéraire sur la carte. Je ne sais trop s'il faut rejoindre Jérusalem par la côte, par Tripoli, Beyrouth, Haïfa et Jaffa ou passer par le désert à travers la Syrie et la Jordanie, d'Alep à Hama, Damas, Amman et de là traverser la mer Morte pour rejoindre Jérusalem. Sais-tu, cher Loth, que cette mer s'appelle aussi la « mer de Loth », *Bahr Lût* en arabe, *Yam Hamelah* en hébreu, nommée ainsi en l'honneur de ton alter ego de l'Antiquité, le prophète Loth, qui a résidé sur ses côtes. Si vous passez par la Jordanie, profitez-en pour visiter Bethanya où notre Seigneur Jésus, sidna Yssa, fut baptisé par Jean le Baptiste, le prophète Yahia pour les musulmans, puis grimpez sur le mont Nébo d'où Moïse, nabi Moussa, contempla la Terre promise, où il est enterré, puis allez plus au sud voir la grotte de Loth, où il se cacha après la destruction de Sodome et Gomorrhe, où ses filles conçurent d'une manière réprouvable, même si la pérennité de l'humanité était en jeu, deux fils dont les descendants formeraient deux tribus puissantes, les Ammonites et les Moabites, et, plus bas encore sur la côte, visitez Umm Qais, Gadara dans la Bible, où Jésus fit un miracle amusant, d'un claquement de doigts il a transformé une bande de brigands qui écumait la région en un troupeau de porcs malodorants... Enfin, faites pour le mieux, étudiez les deux trajets et choisissez le meilleur. Moi, je pencherais pour la voie du désert, c'est un monde que nous connaissons. Je voudrais maintenant écouter Abram. Tu es bien silencieux et bien triste. Dis-nous pourquoi.

— Avec votre permission, père vénéré... La peine me broie le cœur et les mots que je vais dire me brûlent déjà la bouche. La nuit dernière j'ai fait un rêve... Dans ce rêve... Je...

— Reprends-toi, mon fils, il ne sied pas à un chef de s'émouvoir, la conduite des affaires du clan exige la parfaite maîtrise de ses émotions.

— Avec votre permission, cher père... Dans ce rêve, je vous voyais, tout de blanc vêtu, venir me réveiller et me dire que... que vous alliez mourir dans trois jours... Vous m'avez béni et avez recommandé après le deuil de trois jours de faire une retraite de trois jours dans la montagne pour préparer mon esprit, mon âme et mon cœur à recevoir avec calme et respect la parole de Dieu... Vous disiez qu'il ne convenait pas que Sa parole entre dans un corps agité de passions. En pareil cas, ce qu'on croit entendre pourrait bien n'être que l'écho de sa propre misère, une hallucination en somme... Je...

— Reprends-toi, mon fils, reprends-toi enfin... Et parle !

— Avec votre permission, mon cher père... J'ai fait ce rêve hier soir... Cela veut dire que... demain sera le troisième jour...

— Cela veut dire que je vais mourir demain !... Allah est grand, alléluia, alléluia, Allah est grand ! Ce rêve est inspiré par Dieu qui te prépare à la suite. Quelle heureuse nouvelle ! À mon tour de faire des calculs, si je t'ai recommandé de faire une retraite de trois jours après trois jours de deuil, cela signifie que Dieu se manifesterà à toi dans six jours. Alléluia, c'est l'accomplissement des rêves qui nous habitent depuis plus de quatre mille ans, depuis la mort d'Abraham dont nous gardons pieusement la légende. Il te trouvera dans la montagne, habillé d'une tunique de laine écrue et d'une paire de sandales à la manière de nos grands prophètes, Abraham, Moïse, Jésus, Mohammed, venus à nous avec de merveilleuses alliances. Je vous demande de vous tenir prêts à partir dès son retour de la montagne. Recevez-Le en prophètes. Allah akbar, alléluia, alléluia, Allah akbar, que Son nom soit sanctifié, que Son règne vienne, que Sa compassion guide nos esprits et assure nos pas. Je vous propose de passer cette nuit ici dans la montagne, autour de moi et d'Abram. Recueillons-nous et profitons de notre bonheur, il se confirme que Dieu nous a élus et gratifiés de la plus belle des missions, annoncer une nouvelle alliance avec la nouvelle humanité qui sortira de notre médiation. Je voudrais pour conclure rappeler ma décision concernant mon enterrement : Eliezer emportera mon corps et l'entertera là où je lui ai dit. Vous expliquerez aux Harranais, qui pourraient s'en étonner, que c'est une noble tradition de Tell al-Muqayyar qui a pour finalité d'empêcher que les tombes des chefs de clans ne deviennent l'objet d'un culte païen, chose contraire à notre religion comme ils le savent bien. La tombe du prophète Mohammed à Médine, que le salut soit sur lui, est devenue un lieu de culte scandaleux, chose que les docteurs de la foi et de la loi dénoncent avec vigueur, ils proposent avec insistance qu'elle soit détruite et que le corps soit déplacé dans un cimetière voisin et mis en terre dans une tombe anonyme pour éviter tout recueillement idolâtre. Les Harranais pieux et lettrés savent cela... Allez, assez parlé. Prions jusqu'au lever du jour. Je vous adjure de ne pas pleurer ma mort, fêtez mon départ vers Dieu et appelez vos femmes et vos filles à la retenue, qu'elles expriment leur peine par le silence et qu'elles préparent un grand repas pour rassembler tout Harran autour de vous.

LIVRE II

Dans lequel Abram, transfiguré par la parole de Dieu, raconte sa propre geste à travers le Moyen-Orient, à la recherche de la terre promise par l'Éternel à toutes les familles de la terre, alors que la Deuxième Guerre mondiale, la guerre des grandes puissances industrielles, ravage le monde et plonge l'humanité dans les profondeurs du Mal.

C'était merveilleux et tellement émouvant, tout Harran était là, faisant haie d'honneur sur le chemin pour saluer notre départ pour Tell al-Muqayyar via Jérusalem. Nous en avons les larmes aux yeux, des larmes de joie et de tristesse. Loth et moi nous nous sommes regardés et souvenus avec amertume et regret que nous avons quitté Tell al-Muqayyar, notre foyer et celui de nos ancêtres, comme des voleurs, à l'aube, sans en avoir informé nos voisins. Nous nous sommes dit qu'après tout cela n'avait pas grande importance, Tell al-Muqayyar était seulement le nom donné au site des ruines d'Ur et nous, de simples préposés à sa garde, entretenant par-devers eux, au fil des siècles, le secret espoir d'avoir un jour l'honneur de rejouer la geste abrahamique dans le nouveau monde. Je ne sais qui nous a suggéré cette folle ambition. Dieu ? Abraham lui-même ? Un ange ? Des mages itinérants ? Eliezer, peut-être.

Harran était une ville bien vivante, elle, où coexistent en parfaite symbiose une cité des plus modernes et un site archéologique des plus antiques, ce qui suggérait qu'au cours du temps nous aurions fini par devenir, à l'instar des Harranais, des êtres hybrides, hommes et fantômes à la fois, oscillant des uns aux autres au gré du vent. Mais ce sont là, encore une fois, considérations vaseuses sur la relativité des choses qu'on ne peut trancher, car rien n'est jamais entièrement vrai et rien n'est jamais entièrement faux, ce monde-là et ses habitants dont nous sommes, nous ne les connaissons après tout que par des

vues partielles, des rumeurs brouillonnes, des récits tronqués, des rapports contradictoires. Tout cela est peu de chose, on vit comme on peut, sur le fil du temps, entre deux illusions sans doute bien réelles ou peut-être pas.

Peu des nôtres se sont laissé tenter par notre projet de visite à Tell al-Muqayyar et de pèlerinage à Hébron, dont ils n'avaient jamais entendu parler, ou à Jérusalem, qui à leur connaissance était un poème, une légende, une romance qui ne mange pas de pain et n'en donne pas. C'était reparti comme en 14. Alors que la guerre submergeait le monde comme le Déluge avait englouti les terres, ce pèlerinage était vu comme une folie, une lubie dépourvue de sens ; or à Harran, dans ce pays de contrebande, le réalisme au quotidien est la vraie religion, bien avant l'islam, ses vérités et ses prescriptions.

Malgré les consignes mille fois rappelées, les femmes du clan qui avaient décidé de demeurer à Harran pleuraient et poussaient des hurlements déchirants pour les autres. « Dieu vous garde !... Dieu vous garde !... Allah est grand !... Adieu seigneur Terah, qu'Allah t'accueille dans Son paradis... Revenez vite... Revenez vite ! » criaient-elles en tentant de retenir le chariot mortuaire qui commençait à s'ébranler, en tête du convoi, signe que même mort Terah restait le guide de notre clan.

Dans son brancard recouvert d'un dais richement brodé, abondamment fleuri et parfumé pour neutraliser les odeurs de la décomposition, accompagné de nos meilleurs réciteurs de Coran, Terah entreprenait son dernier voyage sur terre, entouré de tant d'amour et de respect. Il était sous la garde marmoréenne d'Eliezer, qui en route, dans un endroit connu de lui seul, ferait arrêter le convoi pour procéder à la mise en terre de notre seigneur et maître. Là, le chariot mortuaire, conduit par lui, quitterait le convoi, disparaîtrait derrière l'horizon et reparaitrait trois jours plus tard pour rejoindre la queue de la caravane. Sur ce point aussi nous serions en stricte conformité avec la Genèse, l'histoire ne saurait jamais où gît Terah, et en fait elle saurait peu sur lui, les scribes de la Genèse ayant pris sur eux de réserver toute la gloire de la geste prophétique à Abraham, l' élu de Dieu. Sans tombe dûment identifiée, la réalité et la légende se mêlent et se neutralisent pour créer un troisième état, l'état transcendant. Je me devais dans le livre I de mon récit de donner aux

deux Terah, l'ancien et le nouveau, le Chaldéen d'Ur et le Mésopotamien de Tell al-Muqayyar, toute la place qu'ils méritent.

*

Le soir de son décès, pendant que les laveurs de morts procédaient à la toilette de la dépouille, la parfumaient et l'emmaillotaient dans son linceul seigneurial et que les femmes pleuraient autour de sa vieille épouse éplorée Khadidja, alias Ammatlaah, se tenait à la mosquée la cérémonie d'intronisation qui, selon les vœux de Terah, ferait de moi le chef du clan. Après la prière et les incantations, Nahor, Loth, Seroug, Naïm, Sekkal, suivis de tous les hommes du clan, défilèrent devant moi pour me baiser l'épaule et la main en signe de soumission et de respect éternels. Alors qu'ils se prosternaient devant moi, me couvraient d'éloges et m'encourageaient dans ma mission, je me sentais faible et insignifiant comme jamais je ne me suis senti l'être. Serait-ce cela, la grandeur et la force des patriarches ?

C'est cette nuit, au cours de la cérémonie d'allégeance, que j'ai reçu l'intronisation divine que nous attendions depuis si longtemps, à laquelle le seigneur Terah avait consacré sa vie afin de la rendre possible et de nous préparer à la recevoir.

Après les exhortations et la prière aux morts et la cérémonie d'allégeance, alors que nous méditions dans le plus profond des silences, soudain, une voix d'une ampleur phénoménale, venant de partout et de nulle part, explosa dans chaque atome de mon corps, chaque fibre de mon âme. Je fus envahi par une énergie incommensurable, j'étais illuminé de l'intérieur, une lumière intense, douce et vivante enveloppait mon corps et me rendait invisible au monde matériel ou rendait celui-ci invisible à moi, j'étais un autre homme, dans un autre monde, un autre temps, sans commencement ni fin. Il n'y a pas de mots pour dire cette transfiguration et le raz-de-marée émotionnel qu'elle a déclenché en moi. J'ai su d'instinct que Dieu était là, qu'Il était cette LUMIÈRE et cette VOIX, et que cet humain prosterné devant lui était son PROPHÈTE Abraham, le premier et le dernier d'entre Ses Envoyés. Et la voix exprima cette phrase qui a construit nos vies et guidé nos pas depuis quatre millénaires, qui résonnera éternellement en moi, dans cette vie et après ma mort :

Abram, quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père et va dans le pays que je te montrerai.

Je ferai de toi une grande nation et je te bénirai ; je rendrai ton nom grand et tu seras une source de bénédiction.

Je bénirai ceux qui te béniront et je maudirai ceux qui te maudiront, et toutes les familles de la terre seront bénies en toi.

J'ai su que la VOIX s'adressait à moi, Abram, et que ma mission était de me fondre en Abraham et d'actualiser sa geste pour l'avènement d'une nouvelle ALLIANCE.

Puis la lumière s'est résorbée et peu à peu, suant et tremblotant, j'ai réintégré mon corps et notre monde. Nahor, Loth, Seroug, Naïm et Sekkal et tous les autres étaient là, autour de moi, marmonnant des mots incohérents, inquiets et émerveillés de me voir enveloppé d'un halo de lumière incandescente, qui émanait de mon corps et qui les plongeait dans l'extase lorsqu'ils s'en approchaient, avançaient prudemment leurs mains à travers elle pour me caresser, me tâter, s'assurer que j'étais réel, vivant, qu'ils n'étaient pas l'objet d'une hallucination. Touchés par la grâce, ils s'agenouillèrent et tendant les bras au ciel s'écrièrent à pleins poumons : « Miracle ! Miracle !... Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu ! Honneur à toi, Brahim, fils de Tahar, le doigt de Dieu t'a touché... Gloire à Lui !... Honneur à toi ! »

Et ainsi commença pour l'humanité une nouvelle Genèse pour une nouvelle alliance.

Tout le long du chemin vers le mythique pays de Canaan, nous vîmes que la guerre des grandes puissances industrielles qui ravageait l'Europe se répandait inexorablement dans notre vénérable Orient, nous devançant ici, laissant sur son passage foules hagardes et ruines fumantes, nous rattrapant là à grands sauts, nous obligeant à d'épuisantes déroutes. Fort heureusement, nos jeunes contrebandiers infatigables avaient développé à Harran des flairs surpuissants, ils sentaient le gendarme et l'uniforme à dix lieues. Partout nous apercevions des populations effrayées et des soldats haletants cavalier en tous sens, se croisant, se fuyant, se poursuivant, s'épiant, se dérobant devant des ombres mouvantes, selon des chorégraphies indéchiffrables à leur niveau, conçues et mises en mouvement par des états-majors habitant les sommets du monde dans d'autres hémisphères. Les soldats recevaient leurs ordres par flashes radio à la dernière minute, qu'ils n'aient pas à les discuter ni à les comprendre, ce qui les rendait féroces, comme des chiens entraînés à mordre au coup de sifflet. Les populations avaient de leur côté appris l'art difficile du téléphone arabe qui leur donnait un léger avantage, elles savaient tendre l'oreille et extraire du vent ce qu'il portait de murmures et d'avertissements urgents. Mais il est vrai que les hommes ne sauront jamais courir plus vite que les balles, et dans notre marche, nous en trouvâmes quelques-uns qui l'avaient sans doute oublié, les malheureux gisaient face contre terre, abattus dans leur fuite éperdue

d'une balle dans le dos.

Comme dans l'épisode précédent, en 14-18, la guerre entre les grandes puissances industrielles au Moyen-Orient se faisait par tribus arabes interposées opérant dans le cadre d'alliances éminemment aléatoires. Toutes, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie, l'URSS, les États-Unis, la Turquie, avaient les leurs, qu'elles manœuvraient sur le terrain comme on joue au billard, aux dominos, au poker menteur. Rien de nouveau sous le soleil en vérité, il en était ainsi au temps du Chaldéen Abraham, les mille et un empires qui se disputaient l'Orient, de l'Égypte à Canaan, de la Phénicie à l'Assyrie, d'Hatti le royaume des Hittites à Mari le royaume des Mariotes, d'Akkad le royaume des Akkadiens à Hellas, le pays des Hellènes, du pays des Philistins à Persis le pays des Achéménides et des Mèdes, guerroyaient en tous sens sans véritablement savoir contre qui, avec qui et pour quoi, les rois et les empereurs de ces époques riches en divinités fantasques obéissaient à leurs caprices, et leurs soldats et leurs mercenaires gagnés à la guerre ou achetés sur le marché des esclaves n'avaient ni assez d'âme ni assez d'esprit pour échapper à la folie de leurs maîtres. Quand le chaos est installé, réfléchir et comprendre n'est d'aucune utilité, l'important est de savoir tirer vite et juste.

*

Nous prîmes la route par le désert, ainsi que Terah l'avait recommandé. Notre connaissance des sentiers de la contrebande dans ces régions de montagnes à cheval sur la frontière turco-syrienne nous amena rapidement du côté de Karkemish, puis, plus au sud, à Qadesh, deux oasis isolées, plutôt insignifiantes, attachées aux Empires mitannien et hittite lorsque Abraham et son clan s'en approchèrent, sans doute seulement pour abreuver leurs troupeaux et s'avitailier en produits de la terre. Elles se développeraient plus tard, au siècle de Moïse et de la fuite des Hébreux d'Égypte, et se forgeraient une extraordinaire renommée, dont les récits et les bas-reliefs se feraient l'écho ; Karkemish serait le théâtre d'une bataille épique entre Babyloniens et Égyptiens, Qadesh celui de la célèbre bataille entre Hittites et Égyptiens, menés par leurs souverains en personne, Muwatalli II et Ramsès II. De nos jours les spécialistes discutent avec acharnement pour savoir enfin qui a perdu et qui a gagné cette bataille, qui peut-être n'eut jamais lieu.

Les deux cités verraient passer d'autres envahisseurs, les Ougarits, les Hourrites, les Assyriens, les Romains, et connaîtraient d'autres immenses batailles. Tel serait le sort des cités qui, par ambition, cupidité, outrecuidance, avaient décidé de se mettre sur les routes commerciales, tout près des points d'eau, pour prélever la dîme. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des sites archéologiques livrés à la dégradante curiosité des touristes venus d'Europe. Le site de Karkemish est proche de la ville de Jarabulus et Qadesh non loin de la ville de Homs, toutes deux en Syrie.

S'était posée à nous la question de Palmyre et de Tadmor. Elles étaient sur notre chemin, nous mourions d'envie d'y retourner, revisiter le site, saluer les Tadmoris qui nous avaient si fraternellement accueillis et, accessoirement, évaluer ce que la bureaucratie française avait pu infliger de malheurs profonds à cette contrée heureuse dans son univers intemporel, fait d'oralité bon enfant et de nomadisme au pied levé, où la parole donnée se suffisait à elle-même. Mais la Genèse ne mentionne pas ce détour et, si elle ne le fait pas, c'est qu'Abraham n'est pas repassé par là.

Que faire, sans tricher ni trahir la Genèse ? Nous en avons discuté et finalement le principe de précaution a prévalu, nous ne pouvions prendre le risque de modifier, si cela se pouvait, le cours de la geste prophétique et contrarier les desseins de Dieu. N'iraient à Tadmor que ceux que la Genèse ne citait pas expressément, Seroug, Naïm et Sekkal, et d'autres qui voudraient être du voyage. Ceux qu'elle citait nommément, Nahor, Loth, Sarai, Eliezer et moi-même, attendraient leur retour dans un lieu-dit dans les parages de Qadesh.

Ce qui suit est le récit de Seroug, Naïm et Sekkal :

Ce fut un honneur pour nous de représenter notre clan auprès de nos amis de Tadmor. Nous les retrouvâmes avec joie. Il en restait quelques-uns. La mort de Terah, dont ils gardaient un merveilleux souvenir, les toucha tant qu'ils organisèrent aussitôt une prière solennelle en sa mémoire, la prière de l'absent. Ils regrettèrent qu'Abram et Loth ne soient pas venus et se proposèrent d'aller les saluer à Qadesh qu'ils connaissaient bien. Nous les dissuadâmes, cette rencontre serait une sorte de contournement de la vérité historique. Après cela, ils nous racontèrent tout, les années passées, les mauvais jours, les soucis, l'occupation française qui avait en effet laissé des traces dans leur

vie, et pas seulement le vice de la bureaucratie, enraciné maintenant dans les mœurs locales, il y avait pire, l'arrogance et la suffisance, qui avaient pourri les rapports sociaux. Nos pauvres amis ne savaient comment s'en débarrasser et renouer avec la simplicité et la confiance d'antan. L'occupation de la France par l'Allemagne et la collaboration du régime de Pétain avec les nazis firent que la Grande Syrie passa sous la férule des vichystes. Ce fut l'horreur pour les Arméniens et les Juifs du bazar, il n'en restait pas un seul, et ce fut aussi une sombre tristesse car en plus de ces ponctions humaines certains des Tadmoris étaient entrés en collaboration avec les vichystes. Cette atrocité prit fin en juin 41 grâce aux Anglais qui livrèrent aux vichystes une bataille titanesque, la bataille de Palmyre comme la nommèrent les correspondants de guerre bien qu'elle se soit déroulée à Tadmor. Mais cette dénomination est plus prestigieuse pour tous, la France, l'Angleterre, leurs armées, leurs généraux, leurs correspondants de guerre, Palmyre c'est la « Perle du désert », alors que Tadmor n'est rien, un village du désert que personne au monde ne chercherait à conquérir. Les vichystes, renforcés par plusieurs compagnies de légionnaires puissamment équipées venues à la rescousse du Liban, furent écrasés par la formidable Royal Air Force qui bombarda copieusement leurs installations avant de passer la main à la Habforce, fleuron de la British Army, laquelle envoya au feu la 4^e brigade de cavalerie, deux compagnies du 1^{er} bataillon du régiment de l'Essex, la 169^e et la 237^e batterie d'artillerie – cinq mille hommes au total –, ainsi que des forces australiennes en appui logistique et des tribus bédouines embauchées par les bazaris de Tadmor pour traquer les vichystes et les collabos tadmoris qui avaient réussi à s'esbigner dans le désert. Nos amis parlaient avec fierté de cette bataille dont ils connaissaient les moindres détails jusqu'aux plus secrets et aux moins avérés. En échange de cette information héroïque qui nous vengeait des misères que les bureaucrates français nous avaient infligées, nous leur apprîmes un peu de notre long amical et bienheureux séjour à Harran. Les bons vœux d'Abram et nos présents, des moutons gras, des tapis harranais et des loukoums turcs préparés avec amour par nos femmes, les enchantèrent. En retour, ils nous offrirent des objets pris aux Français pour nous donner à rire de certains mauvais souvenirs : un tampon humide, un plumier, un assortiment de plumes sergent-major, des carnets à souche, une affiche vantant l'administration française, une autre

glorifiant le Maréchal, et une troisième moquant un personnage de foire, bien typé avec un regard cupide, des griffes de rapaces des canines de tigre, une queue de rat, légendée ainsi : « L'ennemi éternel, le Juif ! »

Nous déplorâmes qu'ils n'aient toujours pas appris à connaître leur histoire. Ils continuaient de ne rien savoir de Palmyre ; au contraire, ils comptaient sur le temps pour faire disparaître ce résidu de la *Jâhiliyya*, l'idolâtrie antéislamique. Ils nous racontèrent la chose comme une bonne blague : « Les archéologues français ont retourné Palmyre de fond en comble, et plus d'une fois, sans rien trouver pour se payer de leur peine, ni or ni pétrole, pas une pépite, pas une goutte ; c'était risible de les voir se féliciter d'avoir extrait du sable quelques statuettes brisées dont nos fillettes n'auraient pas voulu pour les fracasser contre le mur. » Les Tadmoris profitèrent des excavations et des descellements pour récupérer pierres et moellons et reconstruire à neuf leur bazar détruit en partie par les bombardements français et anglais.

Nous nous installâmes dans le terrain vague entre Palmyre et Tadmor et passâmes quelques jours à deviser avec nos vieux amis autour du feu et d'une marmite de thé comme nous le faisons du vivant de notre regretté Terah. Ils s'intéressèrent tout particulièrement à l'art de la contrebande qui nous avait si bien réussi, et nous les questionnâmes longuement sur les croyances des vichystes et sur le sort qu'ils avaient réservé à leurs amis arméniens et juifs. Nous avons de même parlé de la guerre des grandes puissances industrielles et de ce que Dieu, s'Il entendait leurs plaintes, pourrait entreprendre pour les punir, comme Il le fit par le déluge universel contre les arrogants au temps de Noé, par le feu atomique contre Sodome et Gomorrhe au temps d'Abraham, par des fléaux répugnants contre Pharaon au temps de Moïse, mais en bons musulmans qu'ils étaient, ils répondirent qu'Allah avait fait ce qu'Il avait à faire, Il avait envoyé l'islam et son prophète Mohammed, que le salut lui soit, pour soumettre le monde à Sa Loi et qu'au jour de la *Qiyama*, la Résurrection et le Jugement dernier, chacun recevrait châtiment et récompense selon ses actes. Nous y croyons et nous l'enseignons à nos enfants aussi bien qu'eux mais nous savions que nous ne parlions pas de la même chose. Pourtant, deux guerres mondiales en moins de trente ans, des barbaries vertigineuses, n'était-ce rien ? Ne

faudrait-il pas quelque chose de plus définitif que le Déluge, les fléaux nauséabonds et le feu atomique ? L'islam est la solution à tout, il suffit de l'appliquer. Nous fûmes tentés de leur révéler que Dieu avait ouvert un nouveau chapitre de la prophétie, une actualisation de la geste d'Abraham, mais c'eût été indélicat et peut-être dangereux. Garder ses amis vaut bien quelques renoncements.

Nous leur avons souhaité bonheur et prospérité et promis de revenir les visiter lorsque Dieu le voudrait.

*

Le soir même de leur retour de Tadmor, nous tîmes conseil.

— Mes frères, je vous l'annonce, demain nous partons pour Canaan. Nos éclaireurs ont trouvé un chemin sûr entre mer et désert, nous traverserons des montagnes, des gorges profondes et des plaines encaissées, ce sera épuisant mais sans gros risques pour nous d'être vus et agressés. La Genèse ne mentionnant aucun endroit où Abraham et son clan auraient séjourné entre Harran, en Turquie, et Sichem, en Palestine, nous irons donc directement à Sichem, voisine de Naplouse, en faisant des haltes où il sera possible de le faire en toute sécurité pour reconstituer nos forces et nos provisions. Nous avons lu dans les journaux qu'ils nous ont rapportés de leur reconnaissance que la situation dans la Grande Syrie sous mandat français est explosive. Les Forces françaises libres, qui pourtant l'avaient libérée de la férule vichyste, grâce aux Britanniques et aux tribus arabes alliées, sont elles-mêmes fortement contestées par les nationalistes syriens qui exigent un nouveau statut pour leur pays et à terme son indépendance, ce que les Anglais encourageraient en sous-main, depuis qu'ils ont mis la main sur le pétrole irakien et sur l'oléoduc qui l'achemine sur le port de Tripoli en Méditerranée. Étant moins dogmatiques que les Français, ils pensaient que les Syriens accepteraient facilement leur tutelle. C'était mal connaître ces gens, mille envahisseurs ils ont vu passer sur leurs terres, parmi les plus retors, égyptiens, hittites, cananéens, phéniciens, hébreux, babyloniens, perses, grecs, romains, nabatéens, byzantins, arabes, croisés, ottomans, français, et toujours, toujours, ils en sont venus à bout. Les Anglais s'en apercevront lorsque le piège syrien se refermera sur eux ; ce n'est certes pas le *God Save the Queen* qui les sauvera, mais seulement la fuite éperdue. En Palestine, la situation est bien trop sombre pour qu'un Européen vivant y voie de la

lumière, ce qui n'est pas pour nous surprendre, dans ce carrefour des mondes visibles et invisibles l'histoire ne passe pas, elle s'enroule en pelote et se ferme en nœud, il n'y a pas de chemins pour avancer. C'est ici que le monde est né et c'est ici qu'il disparaîtra. C'est dans ce territoire insaisissable et sans frontières que notre ancêtre Abraham a connu les pires épreuves et pourtant il était l'envoyé du Dieu tout-puissant. Enfin, nous verrons sur place. Après ce préambule, j'ouvre la discussion. Qui prend la parole... Loth ?

— Avec ta permission, cher oncle Abram... Je n'ai toujours pas compris notre acharnement à vouloir suivre la Genèse à la lettre, je ne crois pas qu'elle nous oblige tant que ça, étant elle-même nébuleuse, voire trompeuse. Un exemple : Dieu dit à Abram « Va au pays que je te montrerai », soit, mais il ne l'a jamais ni montré ni nommé, ce pays.

— La Genèse le précise en 12,5 et 12,6, cher Loth, elle désigne le pays de Canaan et Sichem comme point d'entrée dans ce pays, tu le sais bien. Ne t'en souviens-tu pas ?

— Avec ta permission, cher oncle... En 12,5, la Genèse dit : « Abram prit sa famille et ses esclaves et ils partirent à Canaan. Et ils arrivèrent à Canaan » et en 12,6 elle dit : « Abram parcourut le pays jusqu'au lieu nommé Sichem, jusqu'aux chênes de Mamré. » C'est clair, c'est Abram lui-même qui a choisi le pays, son trajet et ses haltes. Dieu n'a rien dit à ce propos et donc, ou Abraham a forcé la main de Dieu ou la Genèse ne dit pas tout, ce qui laisse la porte ouverte à l'interprétation, à la décision libre.

— La Genèse ne s'arrête pas au 12,5 et au 12,6, Loth ! Dans le 12,7, alors qu'Abram se trouve à Canaan, aux chênes de Mamré, elle dit : « L'Éternel apparut à Abram et dit : je donnerai ce pays à ta postérité. » N'est-ce pas assez clair, Loth ?

— Avec ta permission, Abram... Dieu ne nomme toujours pas le pays, Il ne l'a jamais nommé désigné. Pourquoi ? En outre, Il a dit qu'Il donnerait ce pays à SA postérité, non à lui, ce qui laissait Abram libre de ses choix, il n'était tenu à rien. Je penserais même que l'Éternel le désapprouvait, Il s'engageait vis-à-vis de sa postérité et non de lui, et Il ne précise d'ailleurs pas à partir de quand la postérité en hériterait. Hier, aujourd'hui, demain, après-demain ?

— Tu aurais raison, Loth, si les mots n'avaient que le sens que les hommes leur donnent, mais ils ont aussi le sens que Dieu leur donne et celui que le contexte leur ajoute. Quand Dieu parle à un homme, Il lui transmet bien plus que ce que la lettre dit, il y a Son souffle et Son esprit, et c'est considérable. Dieu ne le force pas, l'homme est libre, il entend quand il veut et ce qu'il veut. Comme toi en ce moment.

Quelqu'un veut-il parler ? Toi, Seroug ?

— Avec ta permission, cher Abram... Ce que dit Loth est frappé au coin du bon sens. Si j'ai bien retenu les enseignements de Terah et tes propres dires, notre mission, la tienne en premier, est d'actualiser la geste d'Abraham, pas de la reproduire à l'identique, sinon quel est l'intérêt de refaire ce qui a été fait ? Nous devrions agir par nous-mêmes, l'Orient aujourd'hui n'est pas celui qu'Abraham a connu, et que dire de Canaan et de la Palestine, dont le seul point commun est que personne, même leurs habitants, ne sait où sont leurs frontières.

— Oui certes, nous pourrions agir par nous-mêmes, cher Seroug, nous le pourrions si nous savions le faire mais nous ne le savons pas, nous sommes dans l'univers impénétrable de la prophétie et en l'occurrence n'est-il pas préférable de s'en remettre à Dieu plutôt qu'à Ses créatures ? N'est-ce pas ce que la raison et la foi commanderaient ? Et quelles créatures écouter, celles qui ont mené le monde où il est, livré non pas seulement aux guerres des frontières mais aux guerres mondiales, sans frontières, sans limites, sans motifs ? Il faut se laisser porter par la foi, comme nous sommes portés par la gravité, notre force est là, pas dans la raison seule qui n'est qu'hypothèses et petits calculs qui ont ruiné le monde. Retenons qu'il nous sera toujours possible de décider par nous-mêmes quand nous le voudrons, quand les circonstances l'exigeront. Nous savons combien Abraham a pu en maintes occasions se comporter d'une manière blâmable au regard de la foi, de la loi et de la raison, par deux fois il a vendu sa femme Sarah pour avoir la vie sauve, et que dire de Loth qui offrit ses deux filles vierges pour calmer la colère de ceux qui, à Sodome, le sommaient de livrer les étrangers qu'il hébergeait. On ne peut penser que Dieu leur a demandé d'agir de la sorte, ils l'ont décidé d'eux-mêmes. Et nous que déciderons-nous demain, cher Loth, si nous nous écartons du chemin indiqué par la Genèse ? Nahor, donne-nous ton avis.

— Avec ta permission, cher frère... Notre père, Terah, nous a enseigné la fidélité, la fidélité pleine et entière à la Genèse. Si nous la discutons, nous ne serons pas loin de trahir nos engagements et abandonnerons notre quête, tout dans notre démarche nous paraîtra insensé, à commencer par notre propre existence. Est-elle si avérée ? Qui sommes-nous, des êtres de chair et de sang qui se croient investis par Dieu pour enrôler l'humanité dans une nouvelle alliance, une nouvelle religion, alors que l'humanité a bel et bien cessé de croire, ou sommes-nous des fantômes qui vivent emmurés dans leur passé, qui ne peuvent communiquer qu'entre eux et qu'avec leurs semblables, les

peuples des ruines, les fantômes d'Ur, Nadjaf, Babylone, Palmyre, Ninive, Harran et demain Sichem ? Il vaut mieux croire à ce que nous faisons puisque nous n'avons pas le choix, nous sommes du sang du Chaldéen Abraham, fils d'Ur, père du monothéisme et ami de Dieu, et des siens, Sarah, Isaac, Nahor, Loth, Jacob, Rebecca, Ismaël, Agar, Joseph, etc., jusqu'à Mohammed, ou leurs fantômes, réveillés de leur sommeil par Dieu pour revivre Son œuvre, une œuvre qui a emporté dans son élan prodigieux des milliards d'êtres humains mais qui aujourd'hui, hélas, s'abîme dans la démence et que nous allons par notre geste sauver de la désintégration et de la mort. Je croyais cette discussion close depuis longtemps. Mon questionnement est ailleurs, ma crainte est que la situation actuelle du Moyen-Orient, qui se détériore de jour en jour, ne vienne à nous empêcher d'accomplir notre geste. Ce monde est une bombe à mille mèches qui sont toutes allumées. La Palestine a été jusque-là relativement épargnée, la guerre se déroule en Irak et en Syrie, au Liban, mais bientôt elle en sera le centre, les Arabes se révoltent contre les Anglais et les Français, le grand mufti de Jérusalem qui a rejoint les nazis appelle les musulmans au djihad contre les chrétiens et les juifs, les juifs ont de leur côté créé des organisations paramilitaires, la Haganah et l'Irgoun, qui multipliaient les attentats contre les Anglais, les conflits entre Arabes et Juifs enflent et se durcissent, pendant que l'Angleterre travaille à la partition de la Palestine pour mieux la contrôler, et que Forces françaises libres et vichystes s'entre-tuent. Et ce n'est que la partie visible, d'autres forces sont à l'œuvre. C'est vrai qu'on peut se poser la question, pourquoi croire serait meilleur que ne pas croire, on peut préférer le paradis dans cette vie au paradis après la mort, et pourquoi faut-il choisir l'un ou l'autre. Tu vois, Abram, notre geste sera bien compliquée, les bombes ne cesseront pas d'exploser sous nos pieds et au-dessus de nos têtes...

— Oui, Nahor, et nous ne sommes qu'au début de notre course. La Genèse consacre vingt-cinq chapitres à Abraham, chacun comptant vingt à trente versets, du 11,27 qui raconte son départ d'Ur jusqu'au 25,10 qui raconte sa mort à Hébron, et nous en sommes à peine au 12,6, vous savez tout cela, nous vivons dans ce texte depuis notre naissance. Naïm, qu'en penses-tu ?

— Avec ta permission, seigneur Abram, digne fils de Terah... Sur tes épaules pèsent de lourdes responsabilités, tu dois réaliser la Genèse en actes et tu dois gouverner ton clan dans un contexte des plus dangereux. Pour avoir été longtemps secrétaires de Terah en sa qualité de chef du parti al-Houria, Sekkal, Seroug, Nahor et moi nous

administrons depuis notre départ d'Ur les biens indivis du clan, nous veillons à son bien-être. C'est de cela que je veux te parler. Après en avoir conféré entre nous, nous voulons attirer ton attention sur la nécessité de développer une activité économique pour pourvoir aux besoins du clan. Nous avons abandonné nos biens à nos frères et sœurs restés à Harran, et nous avons eu raison mais il nous faut à présent une source de revenus pour poursuivre notre quête prophétique dans de bonnes conditions, je pense à nos femmes et à nos enfants, cette vie est trop difficile pour eux. Notre clan compte cent cinquante-huit personnes, dont soixante-dix enfants qui ont besoin de tant de choses. Nos femmes font ce qu'elles peuvent, mais nous devons trouver le moyen d'alléger leurs tâches. Il faut ajouter les domestiques et les affranchis qui subissent sans se plaindre et solliciter des moyens.

— Vous avez raison, à Harran nous vivions dans le confort et l'aisance, je comprends que les nôtres s'inquiètent de l'avenir. Que proposez-vous ? À toi, Sekkal.

— Avec votre permission, seigneur Abram... Nous n'avons pas le choix, nous sommes des nomades maintenant, appelés à voyager de très nombreuses années encore, la seule activité que nous puissions exercer est l'élevage. Reconstituons nos troupeaux, faisons les marchés pour acheter et vendre des bêtes, des peaux brutes et travaillées, de la laine, embauchons de jeunes bergers et adoptons-les pour les protéger, équipons-nous en moyens de transport, des chariots et pourquoi pas une camionnette au gazogène pour transporter les bêtes malades, le fourrage, l'eau, et pour nos familles achetons tout ce qui pourrait améliorer leur quotidien, des métiers de filage et de tissage, du matériel de cuisine, des poêles, des citernes, des lampes à pétrole, de l'outillage, etc. Avec nos troupeaux, nous nous fondrons dans le paysage, nomades parmi les nomades, pasteurs parmi les pasteurs.

— Nous ferons ainsi, soyons donc des nomades modernes et prospères, et le syndicat efficace et combatif de ceux qui travaillent pour nous. Merci à vous, Nahor, Naïm, Sekkal, Seroug, vous êtes de bon conseil, je suis fier de vous avoir autour de moi. Merci à toi aussi, Loth, tes remarques sont toujours profondes et donnent beaucoup à réfléchir. Je voudrais maintenant écouter Eliezer.

— Avec votre permission, seigneur Abram... Les domestiques et les esclaves affranchis par Terah, dont je suis le régisseur, seraient heureux d'apporter leur contribution au bien-être du clan. J'ai maintenant à vous transmettre un message de votre père, notre regretté seigneur Terah...

— Un message de Terah ?... Je t'écoute Eliezer, je t'écoute !

— Avec votre permission, seigneur Abram... Avant de mourir, le seigneur Terah m'a demandé de vous faire part, le moment venu, de sa recommandation. Ce moment est arrivé. Nous allons bientôt arriver à Canaan et entrer à Sichem...

— Je t'écoute, Eliezer, je t'écoute !

— Avec votre permission, seigneur Abram... Le seigneur Terah m'a dit : « À l'arrivée à Canaan, tu délivreras ce message à Abram. Le voici : "Abram, aux chênes de Mamré, l'Éternel t'apparaîtra comme il est dit dans Genèse 12,7. La vision de son visage te transformera au plus profond de ton être, elle fera de toi le PROPHÈTE, le plus grand, al-Khalil, celui par lequel Dieu a ouvert la porte de la prophétie aux hommes et qui revient en ce siècle ouvrir une nouvelle porte pour toutes les familles de la terre, unies à Lui dans une nouvelle alliance. Le clan sera lui-même transfiguré par la lumière divine qui se dégagera de ta personne, à cet instant il deviendra le PEUPLE ÉLU, le premier de la nouvelle Alliance. Mets-toi debout et adresse-toi au clan, hommes, femmes et enfants, et apprends-leur le but de notre voyage, qui deviendra aussi le sien, qu'il partage avec toi le bonheur d'être en Dieu et la douleur des épreuves qui vous attendent sur la route." » Voilà, seigneur Abram, ce que le seigneur Terah vous dit à travers ma modeste personne.

— Je te remercie, cher Eliezer ! Je te remercie, je suis ému d'entendre la parole de mon père que tu as servi si longtemps. Veux-tu ajouter quelque chose ?

— Avec votre permission, seigneur Abram... Le seigneur Terah vous recommande aussi de faire une retraite propitiatoire avant de monter aux chênes de Mamré. « Qu'il mette son corps, son âme et son esprit au propre et au calme pour accueillir la lumière de Dieu », a-t-il ajouté.

— Nous ferons ainsi, mes frères, nous irons à notre rendez-vous en toute humilité, avec sérénité et dévouement. Dès notre arrivée à Sichem, je ferai une retraite de quarante jours dans quelque grotte, et par le jeûne, la méditation et la mortification, je préparerai mon corps, mon âme et mon esprit à recevoir la lumière de Dieu. Merci mes frères pour vos avis et votre soutien.

Et le chœur d'approuver : « Huuummm ! Huuummm ! »

— Allons, rentrons sous nos tentes et reposons-nous, demain nous prenons la route. Nos éclaireurs nous disent qu'elle est libre jusqu'à la prochaine halte, nous avancerons donc à bons pas, nous atteindrons Sichem dans une année avec l'aide de Dieu. Pour ménager les femmes et les enfants, les vieux et les malades, nous marquerons des haltes

longues durant lesquelles nous poursuivrons l'éducation de nos enfants, fabriquerons nos produits artisanaux, laisserons reposer nos bêtes et réaliserons ce qui ne peut se faire que dans un camp bien installé.

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

Le monde change à son rythme, erratique et accéléré, mais pas le Moyen-Orient, égal à lui-même, éternellement vieux, éternellement immobile. Il a attrapé ses rides, ses scléroses et son air épuisé à la naissance, au sortir de l'Éden, ou après le Déluge. C'est un grand malheur que de vieillir dans la vieillesse. Où est l'espoir dans l'affaire ? Cela, nous le voyons bien, nous avons traversé des déserts, des plaines et des montagnes qui avaient l'âge de la planète, et campé à proximité d'oasis et de villages qui avaient l'âge de l'humanité. Cheminer dans tel paysage, d'un horizon à l'autre, sous ce ciel uniformément blanc, engendrait une angoisse insupportable ou tout le contraire, une exaltation envoûtante, l'immobilité du temps et des choses c'était la mort, mais c'était aussi le dépassement de la mort.

Miracle, le sortilège se résolvait à la porte des villes, une autre magie entraînait en action, la vie explosait dans les murs, les odeurs aussi, les couleurs, les bruits, les archaïsmes, les incongruités, le temps courait dans tous les sens, ça grouillait dans les venelles, ça bouillonnait, ça pétaradait, ça muezzinait, le silence lui-même était bruyant, de fait il n'existait pas, ne pouvait pas exister, ici le bruit c'était la vie et la vie c'était le bruit. Telle était la cité du Moyen-Orient, on l'appelait la ville arabe, même si elle n'avait d'arabe que la langue utilisée en public, que chacun déclinait à sa manière, selon ses intentions du moment. Par-devers soi, on était tout ce qu'on voulait, le

mélange de ce que le Moyen-Orient avait produit de peuples et de confessions au cours des millénaires, mitannien, assyrien, chaldéen, phénicien, philistin, hébreu, nubien, moabite, édomite, égyptien, mariote, babylonien, amorite, cananéen, arabe, jébuséen, judéen, samaritain, kurde, akkadien, arménien, grec, druze, sunnite, chiite, zoroastrien, ismaélien, coptes, protestants, de telle lignée, telle obédience, de tel lieu et pas un autre, on avait aussi sa langue et son accent qu'on tenait de ses aïeux, l'araméen, le syriaque, l'hébreu, le kurde, le turc, l'azéri, le nubien, l'arabe, etc., bref, on portait sur soi l'odeur des premiers âges, du bronze et du fer, comme un vieil homme qui conserverait l'odeur du bébé qu'il fut, organiquement attaché à sa mère, de l'adolescent que les hormones travaillaient jour et nuit, de l'adulte qui traînait dans son sillage le parfum de ses métiers, de ses voyages, de ses frasques. Ainsi, moi Abram, juif, chrétien et musulman par foi, arabe et turc par la vie, irakien de fait et de papier par la volonté des trafiquants Sykes et Picot, cananéen et palestinien par liaison mystique, mais tout cela qui colorait mon sang ne changeait pas le gène premier : chaldéen d'Ur, du clan de Terah, fils de Nachor, descendant de Sem j'étais, et chaldéen d'Ur, du clan de Terah, fils de Nachor, descendant de Sem je restais. Et ma généalogie est dans la Genèse, opposable à tous.

D'Harran à Sichem, nous avons traversé la Turquie, la Grande Syrie, et le nord de la Transjordanie, et nous voici en vue de la Palestine, bivouaquant de soir en soir à proximité d'agglomérations qui toutes avaient cet air antique qui ne se démodait pas, auquel s'ajoutaient des relents de peur et d'inimitié, la guerre mondiale ayant exhumé des mémoires enfouies et ajouté du sien à l'antinomie ancestrale, des complots et des terreurs venus d'ailleurs. Et pourtant, dans ce Moyen-Orient rustique et indolent, accablé par les guerres et les zizanies tribales, avaient fleuri d'immenses civilisations qui avaient duré des siècles et des millénaires, poussé des cités merveilleuses, avaient écrit les plus beaux récits de commencement, éclos les plus grandes religions du monde, consacrant une fois pour toutes la victoire du Dieu unique et Sa royauté sur la terre. Et je ne sais par quel autre mystère, notre clan, à sa tête moi Abram fils de Terah, s'était trouvé par procuration, héritage, autoproclamation ou quel autre phénomène, mis en mouvement pour créer une nouvelle religion pour une humanité nouvelle et des temps nouveaux.

Ces réflexions tournaient et s'entrechoquaient dans ma tête pendant que notre caravane s'étirait sous le soleil dans la direction de Sichem.

Le poids de cette si longue antiquité m'écrasait et l'appel de l'avenir m'effrayait, il en résultait une étrange et puissante exaltation, une adhésion passionnée.

*

Au cours du périple, nous avons créé et développé une véritable économie, intégrée, naturelle. Notre troupeau comptait déjà plusieurs centaines de têtes, moutons, chèvres, chameaux, ânes, mulets, chevaux, bœufs, nous nous sommes équipés en métiers et outillages idoines, nous avons appris de nouvelles méthodes de travail, grâce à quoi nous n'étions plus très loin de retrouver la très confortable prospérité qu'Harran et son économie contrebandière nous avaient assurée. Nous avons recueilli des orphelins de guerre qui erraient par les routes, et aux côtés de nos enfants nous leur apprîmes les vertus de la vie nomade au long cours et le difficile et noble métier de berger ; aux filles nos femmes apprenaient en chantant et en récitant des poèmes bédouins l'art délicat du cardage, du filage et du tissage.

Nous approchions des monts Ebal et Gerizim, entre lesquels s'étendait Naplouse, cité arabe des plus importantes fondée par les Romains au 1^{er} siècle de notre ère. Elle comptait cinquante mille habitants ou plus et semblait ne connaître qu'un métier, le commerce en échoppe, ce que les uns vendaient les autres l'achetaient et vice versa, dans une sorte d'économie circulaire dont ne profitaient à bien voir que ceux qui ne travaillaient pas. Sur le chemin menant à Sichem, à trois kilomètres au nord de Naplouse, nous nous sommes recueillis devant deux vestiges émouvants, le puits de Jacob, fils d'Isaac et petit-fils d'Abraham, et le tombeau de Joseph, le Miraculé, fils préféré de Jacob. De Sichem, fondée vingt siècles plus tôt, il restait peu de choses, de la poussière, de la pierraille, des moellons, des fondations affleurant du sol, des vestiges de remparts qu'on imaginait avoir été fabuleusement impressionnants, elle fut un lieu stratégique central, convoitée par les empires environnants, possédée tour à tour par l'un, par l'autre. À l'âge du fer, après la conquête de Canaan par les Hébreux, au XIII^e siècle avant notre ère, Sichem était devenue la capitale du royaume de Samarie, formé par les douze tribus « perdues » d'Israël, position qu'elle a perdue au profit de Jérusalem et d'Hébron lors de la fusion du royaume de Samarie avec le royaume mitoyen de Juda. Le tout est passé au VIII^e siècle avant notre ère sous domination assyrienne et plus tard cananéenne.

Nous nous sommes organisés comme suit : le bétail pâturait dans la campagne environnante sous la garde des bergers pendant que le clan s'installait à proximité des ruines de Sichem. Le jour du marché hebdomadaire, nos hommes et nos serviteurs se rendaient à Naplouse sous la direction d'un responsable, Nahor, Naïm, Sekkal ou Seroug, pour écouler nos produits, peaux, laine, tapis, manteaux et fichus, lait, beurre, fromages, et faire nos emplettes. Nos jeunes les accompagnaient, ils faisaient l'expérience de la grande ville et apprenaient à en reconnaître les dangers ; la ville n'était certes pas la mère de tous les vices, mais de quelques-uns sûrement, parmi les plus dangereux pour les jeunes, il importait qu'ils le découvrent et voient de leurs yeux la réalité politique. La Palestine mandataire connaissait des tensions extrêmes entre les communautés déjà très ségréguées, juives, chrétiennes, musulmanes, et entre celles-ci et l'occupant anglais. Les affrontements, jusqu'aux attentats et parfois des actes de guerre, se multipliaient à mesure que se précisaient les orientations de l'après-guerre. Au lendemain de la réunion de Yalta entre les nouveaux maîtres du monde, on l'appellerait la guerre froide. Le principe premier de cette nouvelle guerre serait d'enrôler à leur total insu tous les peuples de la terre pour que les maîtres du jeu n'aient pas à la faire ouvertement eux-mêmes.

Et moi, je me suis dirigé vers le mont Ebal où, par le jeûne, la veille et la prière, je me préparerais à mon rendez-vous aux chênes de Mamré. Du sommet s'offrait au regard un panorama biblique grandiose, plein de mystère et de poésie ; au pied de la montagne s'étendaient Naplouse et Sichem avec le tombeau de Joseph et le puits de Jacob, en face trônait le mont Gerizim, jumeau du mont Ebal, et au-delà, au nord, s'étendait la Samarie, et plus au nord encore la Galilée, et au sud la Judée et plus bas le désert du Néguev. C'était Canaan, la terre promise à notre postérité et à toutes les familles de la terre.

Eliezer s'était vu confier la tâche de me visiter tous les deux ou trois jours pour rassurer nos familles quant à ma sécurité et ma santé.

Dans notre tradition, la retraite fait partie de la formation des chefs. On la pratique dès la sortie de l'enfance, c'est alors un rite de passage, puis chaque fois que le clan est confronté à des évolutions difficiles qu'il importe de comprendre et de maîtriser pour préserver sa cohérence et son unité. L'isolement, la veille, le jeûne, la méditation, la prière, les mortifications sont censés ouvrir l'esprit, aiguïser les

sens, augmenter les forces intérieures, accroître le charisme ; l'autre volet de la formation est de renforcer les capacités physiques par la lutte libre, le marathon, la pratique du cheval, le tir à l'arc et à la fronde, le maniement de la dague et du bourdon.

Mais là il s'agissait de bien autre chose. J'avais à trouver le chemin qui menait à Dieu. En vérité je le savais, ce chemin n'existait pas, comme il n'y a pas de chemin pour atteindre l'infini, l'homme est borné et réduit à sa condition de mortel voué à la poussière, j'avais seulement à me purifier, à prier, à attendre. L'esclave honorait son maître en se présentant à lui avec un visage serein, un habit décent et la plus profonde déférence. Jésus seul le connaissait, ce chemin, « Je suis le chemin, la vérité et la vie », ainsi se présentait-il avec la permission de Son Père.

*

Ma retraite s'est achevée. J'avais perdu bien des kilos et toutes les vanités et les ambitions qu'un homme pouvait nourrir dans le secret de son cœur. Il était temps de rejoindre les miens et de reprendre la route pour les chênes de Mamré, à Hébron. Là est le lieu du destin.

Ce qui est écrit doit arriver. Après plusieurs mois de temporisation et de dispute, nous avons réussi à nous libérer du charme de Sichem, de Naplouse et de leurs généreux pâturages et repris la route, la mollesse menaçait de nous étouffer. Notre troupeau, qui s'était encore et encore enrichi de moults têtes, avait pris son poids de gras et fournissait plus de peaux, de laine, de lait et de viande que nous ne pouvions en vendre. Trop de biens nuisent et éloignent du réel, nous étions partis pour perdre le sens de la difficulté et de la complexité.

Pour marquer notre entrée à Canaan et notre passage à Sichem, nous avons construit un autel, le premier d'une longue série, notre marche en serait jalonnée. La postérité nous saluera peut-être dans ses prières, comme nous-mêmes nous nous sommes recueillis devant le puits de Jacob et le tombeau de Joseph, qui donnaient à Sichem un visage de grande sainteté.

Ailleurs, la guerre avait brusquement gagné en étendue, en intensité et en abominations, signe que la fin en était proche. On ne parlait plus seulement de morts et de crimes de guerre, mais aussi de génocides et de crimes contre l'humanité. Dans notre vénérable Moyen-Orient, elle avait de surcroît actualisé des rivalités de l'Antiquité, réveillé les feux de la Première Guerre mondiale et donné un avant-goût des noirceurs de la guerre froide à venir. Au temps du bronze et du fer, les guerres se déroulaient entre pays du cru, entre voisins, dans l'intimité du

Moyen-Orient, aujourd'hui les guerres étrangères s'y invitaient comme on va au théâtre et enrôlaient les autochtones pour faire l'appoint et la réserve. Après la guerre des Empires centraux et de la Triple-Entente, ce fut le tour des forces de l'Axe et des Alliés, et voilà qu'en marge se préparait la guerre froide qui demain opposerait les Américains et leurs alliés aux Soviétiques et leurs satellites, aux antipodes du Moyen-Orient. Le monde arabe, qui par ethnocentrisme congénital était dans une vision radicalement Nord-Sud du monde, islam versus chrétienté, aurait du mal à se retrouver dans une guerre Est-Ouest, laïco-athée, qui en plus serait invisible et silencieuse.

Tout a une fin, jusqu'aux espérances les mieux ancrées, le Moyen-Orient, qui des millénaires durant s'était échiné à inventer le royaume céleste sur terre, est devenu l'arrière-cour malfamée du monde matérialiste, on y jette les haines et les guerres dont personne ne veut chez soi. Cette pollution ne restera évidemment pas sans effet, un jour ce monde pollué explosera comme le Krakatoa et le Tambora réunis et obscurcira le ciel pour de longs siècles. Qui comptera les morts, qui aidera les survivants ?

Ce qui est écrit doit arriver. Sur la route d'Hébron, l'état de guerre nous avait forcés à nous déporter vers les terres de Gaza et de là, faute de pâturages suffisants pour notre immense troupeau, nous nous retrouvâmes au Sinaï. Et comme dit dans la Genèse, contraints par la famine qui s'installait en Palestine, nous avons rejoint l'Égypte, nos bêtes étaient affamées et nous-mêmes manquions cruellement de vivres. Dans le delta du Nil, nous trouverions abondance de nourriture pour nous et pour nos troupeaux. Et ainsi se réalisait le 12,10 de la Genèse : « Il y eut une famine dans le pays ; et Abram descendit en Égypte pour y séjourner car la famine était grande dans le pays. »

J'appréhendais cette étape de notre quête. Allais-je, comme la Genèse le rapporte, abandonner Saraï aux Égyptiens pour avoir la vie sauve ? Cela ne se peut, mon Dieu, non, Saraï est ma femme, mon cœur et la prunelle de mes yeux. Mais que je sache enfin, l'Égypte n'est pas celle des pharaons, c'est un État de notre temps gouverné par un roi moderne, sous protectorat anglais. Ce qui est écrit doit-il inéluctablement arriver, de la même forme, dans les mêmes termes ? N'avions-nous pas affirmé que l'homme était libre de ses actes, comme il l'était de ses pensées ?

J'avais avec ce lourd fardeau sur le cœur. À l'entrée en Égypte,

n'y tenant plus, j'ai convoqué le conseil.

— Mes frères, aidez-moi, le problème est trop lourd pour moi. Vous le savez, en 12,11 et suivants la Genèse dit : « Comme il était près d'entrer en Égypte, Abram dit à Sarai, sa femme : Voici, je sais que tu es une femme belle de figure. Quand les Égyptiens te verront, ils diront c'est sa femme ! Et ils me tueront et te laisseront la vie. Dis, je te prie, que tu es ma sœur afin que je sois bien traité à cause de toi, et que mon âme vive grâce à toi. Les grands de Pharaon la virent aussi et la vantèrent à Pharaon et la femme fut emmenée dans la maison de Pharaon. Il traita bien Abram à cause d'elle ; et Abram reçut des brebis, des bœufs et des ânes, des serviteurs et des servantes, des ânesses et des chameaux. Mais l'Éternel frappa de grandes plaies Pharaon et sa maison au sujet de Sarai, femme d'Abram. Alors Pharaon appela Abram et dit : Qu'est-ce que tu m'as fait ? Pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'est ta femme ? Pourquoi m'as-tu dit : c'est ma sœur ? Aussi l'ai-je prise pour ma femme. Maintenant voici ta femme, prends-la et va-t'en ! Et Pharaon donna ordre à ses gens de le renvoyer avec sa femme, et tout ce qui lui appartenait. » Voyez quel drame est le mien. Commettrais-je cette abjection ?... Suis-je condamné à la commettre ? Donnez-moi votre avis... Nahor, mon frère, parle.

— Avec ta permission, cher frère... D'autres drames nous attendent. À Beersheba, dans un avenir encore lointain mais qui se rapproche, l'Éternel te demandera de lui sacrifier ton fils en gage de soumission... Nous en avons parlé et reconnu que nous étions dans l'univers impénétrable de la prophétie et que nous avons été mis en mouvement pour contracter une nouvelle alliance dont nous ne savons rien, dont nous ne saurons jamais rien, car elle se réalisera non pas pour nous mais pour notre postérité, nous ne sommes que les instruments de la volonté divine. Ni Abraham, ni Moïse, ni peut-être Jésus qui n'a jamais parlé que du royaume de Dieu, ni Mohammed, que le salut soit sur eux, n'ont su de leur vivant quelle religion ils apportaient aux hommes, ils seraient surpris de voir ce que ceux-ci ont tiré de leurs enseignements. Remets-toi à Lui, ô mon frère, Il t'inspirera s'Il le veut. Comme nous n'avons pas demandé à naître, ne demandons pas pourquoi nous vivons et où notre âme ira s'abîmer après notre mort.

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Merci cher Nahor... C'est bien de nous le rappeler, Dieu nous a prêté un peu de vie, rendons-la-Lui à notre mort avec un petit bénéfice pour Le remercier et L'honorer. Loth, j'ai hâte de t'entendre, approche et parle !

— Avec ta permission, mon cher oncle... J'ai toujours dit que nous

n'étions tenus à rien, la Genèse ne nous oblige pas, c'est une chronique parmi d'autres, elle raconte des faits comme ils se seraient déroulés, elle ne dit pas qu'ils sont à imiter en tout lieu et tout temps. J'en veux pour preuve que nulle part dans notre périple depuis Tell al-Muqayyar il ne nous a été fait obligation de quoi que ce soit. Si quelque force a dévié notre marche nous ne l'avons ni vue ni sentie, nous avons fait ce que tout être humain fait quand il voit un danger devant lui, il change de route. Pourquoi en irait-il autrement pour nous et pourquoi en irait-il autrement en Égypte ? J'ai mon explication : en ces temps du bronze, l'Égypte était la grande puissance impérialiste, elle a agressé tous les royaumes de la Mésopotamie et de Canaan, et causé beaucoup de torts à leurs peuples, un peu comme à notre époque les Ottomans ont occupé nos pays et martyrisé leurs peuples. Les rédacteurs de la Genèse ont voulu se venger des Égyptiens dont ils gardaient un souvenir douloureux, ils ont fait intervenir Dieu pour rabaisser Pharaon, le soi-disant dieu vivant, et le contraindre à libérer Saraï. Mais on peut aussi penser que cette histoire a été ajoutée ultérieurement au texte originel pour ruiner la légende d'Abram, en le présentant sous les traits horribles d'un homme qui sacrifie sa femme pour sauver sa vie. Ceci ne s'est pas produit et ne se produira pas, l'Égypte où nous entrons est un royaume civilisé et son jeune roi, Farouk, est un homme pieux et un gentleman formé dans les meilleures écoles anglaises et suisses et Abram n'est pas un lâche, il est celui que Dieu a choisi pour apporter Son message à l'humanité.

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Merci, Loth, j'apprécie ton explication et je te remercie pour ta défense de notre ancêtre Abram et de moi. Qui veut parler ? Toi, Seroug ?

— Avec ta permission, cher cousin... Pour moi la cause est entendue, la Genèse incrimine Pharaon, or il n'y a pas de pharaon en Égypte, il y a un roi fantoche au service des Britanniques. Et après tout, argument suprême, tu n'es pas Abram, tu es Brahim fils de Tahar al-Sumeyri et de Khadidja bent al-Akkadi, de Tell al-Muqayyar, et ta femme s'appelle Safia, elle n'est ni ta sœur ni ta demi-sœur comme Saraï était la demi-sœur d'Abram. Tu te présenteras ainsi aux Égyptiens, nos papiers turcs en attesteront. Il se passera peut-être quelque chose en Égypte, mais ce ne sera pas ce qui est dans la Genèse.

— Hummm, je veux bien le croire, cher Seroug, je veux bien ! Cela dit, je te rappelle qu'en me parlant à Harran pour m'ordonner d'aller

dans le pays qu'Il me montrerait, et en m'appelant Abram, Dieu a fait de moi, de Safia et de vous tous les personnages de la Genèse, en chair et en os, ou seulement en esprit, je ne sais. Sinon que ferions-nous sur les routes si Dieu ne l'avait pas voulu, nous serions chez nous, à Tell al-Muqayyar, à vaquer à nos occupations comme tout un chacun. Il faut nous en convaincre, mes très chers, c'est un acte de foi, nous sommes Abram, Sarai, Nahor, Naïm, Seroug, Sekkal, Eliezer, du clan du regretté Terah, sortis d'Ur en Chaldée. Souvenez-vous que notre père, Terah, nous avait lui-même appelés ainsi, inspiré par Dieu, ou parce que, selon ce que certains mages disaient, nous serions les fantômes incarnés de nos ancêtres d'Ur...

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Et toi, cher Naïm, quel est ton avis ?

— Avec ta permission, seigneur Abram... Je pense comme Loth, la Genèse est une chronique romancée, une allégorie, écrite des siècles plus tard, la prétendue existence d'Abraham, par des rédacteurs dont nous ne savons rien, qui obéissaient à on ne sait qui, on ne sait quoi. Ce qui seul est à retenir est sa finalité et son esprit. Dieu nous a choisis pour annoncer une nouvelle alliance, à Harran Il t'a bien parlé et ordonné de partir pour Canaan. À mon avis, seuls importent les moments et les lieux où Dieu a parlé à Abram, le reste est anecdotes et digressions. N'étaient nos bêtes qui ont besoin de pâturages, nous pouvons parfaitement ne pas nous rendre en Égypte, et quitte à perdre en route une partie de notre troupeau nous pouvons aussi bien remonter vers le Liban où l'herbe sera haute au moment où nous arriverons, dans deux mois en forçant la cadence.

— Hum !... oui, oui sans doute... à toi, Sekkal, je veux connaître ton avis.

— Avec ta permission, seigneur Abram... Nul ne peut dire quelle serait la conséquence sur la prophétie d'un changement dans la geste par rapport à celle décrite dans la Genèse. Ce texte est-il gravé dans le marbre qu'il serait fou de vouloir en changer un iota ou n'est-il qu'une orientation générale qui nous laisse libres de nos actes au jour le jour ? À cette question, je reprends ce qui a été dit, nous ne sommes tenus à rien, ce que nous avons fait, nous l'avons voulu, chacun peut en témoigner. Si l'on accepte l'idée qu'Abram doit se conformer au texte, il n'est pas dit pour autant que les autres personnages du récit, en l'occurrence les Égyptiens et leur roi, doivent eux aussi se conformer à la Genèse, qu'ils ne connaissent probablement pas, qu'ils n'ont certainement jamais lue, et de plus pourquoi verraient-ils dans la fausse déclaration d'Abram un motif pour enlever Sarai ? Coupons la

poire en deux puisque doute il y a : Abram présentera Saraï comme étant sa sœur, ce qui est à moitié vrai puisque Saraï était réellement la demi-sœur d'Abram, ceci pour coller à la lettre et à l'esprit de la Genèse, et parions que les Égyptiens se comporteront comme des êtres humains normaux, il ne leur viendrait aucunement à l'idée de s'emparer de Saraï, et si cela advenait nous nous opposerions fermement à cet abus d'autorité.

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Oui, ta remarque est pertinente, si la Genèse contraint quelqu'un c'est moi seul, personne d'autre. Eliezer, as-tu un avis ?

— Avec votre permission, seigneur Abram... Un prophète n'est pas un homme comme les autres, il est unique parmi les milliards d'êtres humains qui ont peuplé et peuplent la terre, son destin est l'affaire exclusive de Dieu, les hommes n'ont rien à y voir, ceux qui se croient concernés s'illusionnent ou cherchent en vérité à tromper leurs semblables. Que la Genèse dise vrai ou faux, qu'elle ait été écrite par des scribes ou qu'elle soit descendue du ciel comme le Coran, il ne revient aux hommes que cela : croire ou ne pas croire, entrer dans la prophétie et l'espérance ou rester dehors et mendier son pain. Ce qui est écrit doit arriver, comme un enfant arrivé à terme doit sortir à la lumière pour se réaliser, quand et comment sont des questions annexes. Dieu réalisera Son plan avec ou sans nous, aujourd'hui ou demain, le temps et les obstacles n'existent pas pour Lui, Il est l'Éternel, le Tout-Puissant. En l'occurrence, Il t'a choisi, seigneur Abram, Sa parole s'accomplira, peut-être dans une forme plus appropriée à notre époque.

— Merci à vous tous, je suis rasséréiné. L'Égypte sera un détour dans notre cheminement vers Dieu, comme le fut notre détour par Nadjaf, Babylone, Palmyre et Sichem. Seuls participent de la prophétie Harran, où Dieu m'a dit : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père et va dans le pays que je te montrerai », et d'autres endroits en Canaan où Il me parlera et où j'élèverai des autels en reconnaissance de Sa bonté pour nous, et surtout aux chênes de Mamré où pour la première fois, Il m'apparaîtra avec Son visage et Son corps sublimes pour m'annoncer la naissance d'un enfant de Saraï et de moi, et notre transformation en Sarah et Abraham.

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

sorte :

— Saraï, ma chère femme, tu ne sais pas tout et je ne peux te l'apprendre mais je peux au moins te dire ceci : nous entrons aujourd'hui dans un grand pays qui s'appelle l'Égypte. Il est possible que toi et moi soyons confrontés à une épreuve très douloureuse mais qui se terminera bien par faveur exceptionnelle de Dieu, et nous repartirons de ce pays comme nous y sommes entrés. Je te demande de me pardonner pour ce que je pourrais faire qui te nuirait. Sache que si je le fais, ce sera par la force du destin que les humains ne peuvent ni comprendre, ni modifier, ni empêcher.

— Brahim, tu parles toujours par énigme et par restriction. Je ne comprends pas ce que tu dis, mais je ferai toujours ce que tu me demanderas, je suis ta femme et je te dois obéissance. Je n'ai pas à te pardonner car jamais je ne regarderai ce qui vient de toi comme un mal. Ne te fais pas de souci pour moi, je sais que tu as beaucoup à faire pour guider notre clan et veiller à sa prospérité et à sa sécurité. La seule chose qui me fait souffrir, c'est de ne pas avoir d'enfants, et l'âge venant, je pourrais bientôt ne plus pouvoir en avoir, même si un miracle se produisait.

— Ah, Saraï, tu es encore toute jeune, mais sois convaincue que Dieu te regarde, qu'Il entend tes prières et tes pleurs, Il réalisera ce miracle et nous aurons un enfant qui héritera de moi. Va maintenant.

Nous nous sommes installés dans le delta du Nil, non loin d'une oasis millénaire qui avait poussé sur la frontière du Sinaï et du gouvernorat d'Ismaïlia. Nos bêtes étaient comblées, elles avaient d'un côté l'herbe grasse et fraîche du delta, et de l'autre les plantes rustiques et aromatiques des terres arides, elles adoraient autant l'une que les autres.

Très vite nous prîmes nos marques et retrouvâmes les petites habitudes acquises dans ces longs campements que nous avions tenus ici et là, toujours près des ruines de l'ancien monde, pour entendre les voix si riches d'enseignements de nos ancêtres, et dans les endroits les plus retirés par souci de sécurité mais aussi pour mieux entendre les murmures de la nature. Les jours s'écoulaient tranquilles, nos bêtes reprenaient du gras et donnaient du lait épais et des peaux de qualité. Nos voisins étaient affables et leurs légumes, succulents. Dans l'Égypte des pyramides et du Sphinx flottait un air d'éternité apaisant, on ne se sentait pas vieillir, le temps ne passait pas par ici. On comprenait que son peuple ne s'inquiétait pas du futur, il serait comme le présent et le présent comme était le passé.

Las, derrière ce bonheur simple lancinait en moi une immense inquiétude. J'étais pris dans un drame sidéral voulu par Dieu, qu'Il impose à ceux qu'Il élève à la dignité de prophètes pour servir Ses

desseins cosmogoniques. Abraham, Moïse, Jésus, Mohammed ont subi le baptême du feu avant de recevoir l'onction divine. Je devais pareillement vivre les épreuves endurées par mon ancêtre d'Ur pour entrer dans la Prophétie et devenir Abraham, le « père d'une multitude de nations », celui qui apporterait l'ultime Alliance et fermerait le cycle des révélations, cela semblait si évident maintenant que j'étais au seuil de la vérité. Sans cesse résonnait dans ma tête, implacable et fascinante, l'expression que mon noble père, Terah, et son fidèle serviteur, Eliezer, répétaient comme une profession de foi : « Ce qui est écrit doit arriver. » Il y en avait une autre qui à cet instant prenait une signification effrayante : « L'Élu de Dieu n'a aucun choix. » ; père me disait que ces choses subalternes que sont le choix et le libre arbitre sont laissées à l'homme car sa vie lui appartient, elle est faite d'aléas et de contingences, alors que la vie de l'Élu appartient à Dieu et Dieu accomplit toujours tout ce qu'Il décide, qu'Il a déjà décidé et accompli à la naissance du monde. « Entends le Seigneur, fais ce qu'il ordonne et prosterne-toi, tu n'as rien d'autre à faire ! » m'avait-Il dit.

*

Un matin, nous vîmes apparaître à l'horizon deux chaouchs en chéchia rouge qui avançaient vers nous en ahanant sur des vélos de campagne. C'était un signe, mon Dieu, la Genèse allait se réaliser, ici aussi ! Ainsi soit-il. L'administrateur de la commune, appelé le *Omda*, qui avait appris notre présence dans son fief, les envoyait pour s'assurer de notre identité et s'enquérir des raisons de notre séjour en Égypte. Nous comprenions leur méfiance, notre clan ne passait pas inaperçu, cent cinquante personnes et plusieurs centaines de bêtes ça faisait un boucan d'enfer, la terre tremblait sur leur passage. Comme ailleurs dans le Moyen-Orient, la situation politique et militaire en Égypte était tendue, les Allemands et les Italiens avaient par deux fois, à el-Alamein sur la côte méditerranéenne, attaqué le pays, sous protectorat anglais mais au fond plutôt acquis aux idéaux des forces de l'Axe. Les Anglais, renforcés par les Forces françaises libres, les avaient boutés dehors mais leurs espions étaient là, partout, et on les traquait partout.

Nous leur expliquâmes que la famine qui sévissait en Palestine en raison de l'état de guerre et d'une sécheresse violente nous avait contraints à nous déplacer à la recherche de pâturages et d'eau pour nos bêtes. Ils installèrent une petite table et un tabouret pliants, sortirent de leur sacoche cahier, plumier et encrier, et commencèrent

à nous enregistrer, ce qu'ils firent à la manière égyptienne, souriante et soupçonneuse, et quémandeuse sur les bords. Les nôtres défilaient devant eux et répondaient à leurs questions. Arrivé à Saraï, l'agent me demanda :

— Quel est son nom ?

— Saraï... euh... Safia.

— Safia ou Saraï ?

— Euh... les deux, Safia, Saraï...

— C'est ta femme ?

— Oui... Euh... C'est ma sœur.

— Ta femme ou ta sœur ?

— Ma sœur.

Les mots jaillissaient de ma bouche mais ils n'étaient pas de moi, quelqu'un les y avait mis, les disait, ce n'était pas ma voix. Devant mon air ahuri, les agents s'esclaffèrent, j'étais un drôle qui ne distinguait pas sa sœur de sa femme.

Trois heures plus tard, nous étions dûment enregistrés dans leur cahier. Une trace écrite pour l'avenir.

Nous égorgeâmes un mouton, le saignâmes, le découpâmes, fîmes deux parts des meilleures parties et les offrîmes ainsi que des loukoums turcs aux agents. Nous leur donnâmes un mouton gras sur pattes en les priant de le remettre au Omda en signe de respect pour lui, pour son pays et pour leur hospitalité.

Ils nous remercièrent, nous saluèrent et partirent sur leur vélo grinçant avec notre mouton bêlant de peur qui trottait derrière eux au bout d'une longe.

*

Ils revinrent quinze jours plus tard, avec à leur tête un agent coiffé du tarbouche écarlate des chefs. Je dis à Saraï :

— Ils reviennent pour nous, ils vont te questionner, dis que tu es ma sœur, c'est ce que je leur ai dit l'autre fois.

— Mais pourquoi, Brahim ?

— Je ne peux t'expliquer... c'est une épreuve que nous devons passer, toi et moi.

Le chef m'interpella :

— À mes agents, tu as dit que tu étais le frère de ta femme appelée Safia Saraï, puis tu as nié qu'elle était ta femme... En Égypte l'inceste est un crime, le sais-tu ?... Pourquoi as-tu menti ?

— Je n'ai pas menti, Saraï est ma demi-sœur. Dans mon pays, nous nous marions au sein de la famille, mon père avait épousé sa demi-sœur et j'ai moi-même épousé ma demi-sœur. Milca, la fille de mon défunt frère Haran, est l'épouse de Nahor, mon autre frère. Dans l'Égypte antique, on se mariait entre frère et sœur, entre mère et fils, cette coutume n'a plus cours, j'imagine.

— Vous êtes musulmans comme nous, l'islam condamne l'inceste, tu le sais.

— Selon nos codes, ce n'est pas de l'inceste.

— Vraiment ! Bon, je vous conduis chez le Omda, il décidera.

— Nous vous suivons. Permettez-moi, pour votre hospitalité dans votre belle région, de vous offrir un mouton ainsi que d'excellents loukoums turcs que nous vendons dans les marchés pour améliorer notre économie domestique.

Le Omda nous reçut à la manière égyptienne, souriante, soupçonneuse et quémandeuse sur les bords, et là, pour le coup, intrigué par nos mœurs. Il était bien de ces grands dont parle la Genèse qui ont vanté la beauté de Saraï à Pharaon. L'agent parla à l'oreille du Omda qui avait le regard fixé sur Saraï et hochait vigoureusement la tête. Puis après un moment de réflexion profonde, il annonça sa décision :

— Abram, je te condamne avec ton clan à payer une amende de vingt guinées pour être entrés en Égypte sans vous faire enregistrer à la douane et vous acquitter des taxes afférentes. Si vous n'avez pas de guinées égyptiennes, donnez-nous des brebis... Une brebis vaut cinq guinées. Pour le reste je ne peux pas décider, en tant qu'étrangers vous ne relevez pas de ma compétence. L'officier te conduira avec ta sœur à Ismaïlia chez Son Excellence le gouverneur, il décidera de votre sort. Comme il manque de domestiques, conséquence de la guerre et des restrictions budgétaires, il pourrait vous employer pour un temps dans ses services... Mais Saraï est si belle de figure qu'il est possible qu'il la prenne dans sa maison et même qu'il l'épouse en justes noces. Voilà, comme vous êtes des gens simples, ignorants de nos lois et très généreux, on ne lui dira pas qu'elle est ton épouse, il vous condamnerait lourdement, l'inceste est un grand péché chez nous. Je lui ferai un rapport élogieux.

L'officier nous conduisit dans une camionnette chez le gouverneur à Ismaïlia. L'homme était superbe, plein de majesté orientale dans sa tenue de grand pacha. Pendant que l'officier, qui avait pris l'air

chafouin de service, lui expliquait l'affaire à l'oreille, le gouverneur n'avait d'yeux que pour Saraï. Il prit le temps de me sourire avant de quitter la salle et de me féliciter pour la grande beauté de ma sœur. Un secrétaire sortit d'un placard et emmena Saraï dans la maison du gouverneur tandis qu'un autre me conduisait auprès de l'intendant du palais qui me remit un bon pour me fournir gratuitement dans les entrepôts du gouvernement. Il m'expliqua qu'on me donnerait de grandes quantités de semoule, d'huile, de thé, de sucre ainsi que des brebis, des chevaux, des bœufs, des chameaux, des ânes, des serviteurs et des servantes. Cela correspondait à ce qu'un homme riche et puissant comme lui dépenserait pour son mariage. C'était ma récompense pour avoir trahi Saraï, ma femme, mon cœur et la prune de mes yeux.

Dieu, que les voies de la prophétie sont tortueuses et douloureuses ! Faut-il toujours des lâches et des traîtres pour que les prophéties se réalisent ? Mais là, horreur, Judas était le Prophète lui-même. À qui d'autre que Toi, ô mon Dieu, pourrais-je me plaindre puisque ce sont Tes commandements qui me font souffrir ?

Nous nous sommes retrouvés comme à Tadmor à hanter les couloirs pharaoniques de l'administration égyptienne et à questionner des sourds-muets mais pas des manchots, car ils n'oubliaient jamais de tendre la main en frottant le pouce contre l'index dans un mouvement rapide et insistant. Nous nous sommes réparti la tâche. Nahor, Loth et moi nous nous sommes installés à Ismaïlia pour tenter d'avoir des nouvelles de Saraï, de l'approcher, lui parler, lui passer des messages, sollicitant les uns et les autres – chaouchs, notables, entremetteurs professionnels –, tous ceux que nous pouvions attendre avec un petit cadeau, de la viande, du lait, un mouton, une brebis, une poule, un canard, des loukoums turcs. Avec l'aide d'un avocat, nous avons rédigé une supplique au roi. Naïm, Sekkal et Seroug qui sont rompus aux arcanes de la haute administration sont montés au Caire, avec tout ce que nous possédions d'or et d'argent, grâce à quoi ils se sont frayé un chemin pour entrer dans la cour et frapper à la bonne porte. Le jeune roi Farouk, qui était fort aimé de son peuple pour sa piété et son affection pour les petites gens, montra qu'il en avait aussi pour les étrangers. Notre contact nous a assuré que Sa Majesté avait lu notre supplique, qu'elle compatissait à notre peine et qu'elle avait diligenté une enquête, ajoutant que si celle-ci corroborait nos dires, elle donnerait des ordres pour que Saraï nous soit rendue et que nous

soyons indemnisés pour le préjudice subi. Et un jour, des mois après, alors que nous désespérions, et envisagions un coup de force pour enlever Saraï, l'ordre royal est arrivé chez le gouverneur qui me convoqua aussitôt. Il avait perdu sa superbe, la disgrâce c'est la fin du monde pour un courtisan. Pâle et tremblant, il me dit :

« Abram, qu'est-ce que tu m'as fait ? Pourquoi es-tu allé te plaindre au roi ? Il fallait venir me voir et m'expliquer que je m'étais trompé. Pourquoi ne m'as-tu pas déclaré que c'est ta femme ? Pourquoi as-tu dit : c'est ma sœur ? Aussi l'ai-je prise pour ma femme. Maintenant, voici ta femme, prends-la et va-t'en. » C'étaient là les mots mêmes que la Genèse avait mis dans la bouche de Pharaon.

Et il donna ordre à ses gens de nous renvoyer, avec tout ce qui nous appartenait.

*

Ce qui est écrit doit arriver. La parole de Dieu est écrite dans le ciel pour l'éternité. Il me revint en mémoire ce passage de l'Ecclésiaste 1,9 : « Ce qui a existé c'est ce qui existera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

Nous avons quitté l'Égypte aussi vite que nous pouvions, nous craignons les représailles du gouverneur. Il nous était revenu en mémoire l'attitude barbare de Ramsès II, qui après avoir autorisé Moïse et son peuple à quitter l'Égypte, mise à genoux par les dix plaies envoyées par Yahvé, se déjugea et se lança à leur poursuite pour les remettre aux fers de l'esclavage ou les exterminer. Je me demandais de quelle façon Dieu serait intervenu pour nous si le gouverneur nous avait donné la chasse : aurait-Il ouvert en deux la mer de sable du Sinaï comme il a ouvert un passage dans la mer Rouge pour sauver Moïse et son peuple ? Le gouverneur d'Ismaïlia avait été doublement humilié, par nous et par son roi, il nous aurait fait beaucoup de mal. L'Égypte est une terre d'accueil prodigue, les deux Joseph, Joseph fils de Jacob et Joseph père de Jésus, et tant d'autres jusqu'à nos jours, en ont témoigné, mais elle sait aussi être traîtresse et mercantile comme personne.

Nous traversâmes le Sinaï sans nous retourner et remontâmes vers le midi, sur le chemin de Bethel, en Palestine, où le climat était au mieux de sa forme ; l'herbe poussait dru, l'eau coulait joliment dans les rivières, les puits étaient pleins, et au-dessus dans le ciel officiait un soleil des plus généreux. Dans les mois qui suivirent nous reconstituâmes notre fortune en or et en argent, tandis que notre troupeau doublait de nombre ; le dédommagement que le bon roi

Farouk nous avait versé et les bêtes que le gouvernorat d'Ismaïlia m'avait octroyées pour corrompre mon âme aidèrent.

Mais ce qui est visible et avenant n'est pas toujours le plus vrai, une bénédiction dissimule parfois des malédictions rampantes. Notre clan s'était à ce point enrichi qu'il ne se reconnaissait pas. Nous eûmes de nombreuses naissances dans nos familles, nous reçûmes en Égypte des servantes et des serviteurs, nous recueillîmes en chemin des orphelins de guerre et nous embauchâmes des ouvriers expérimentés, nous avons renforcé et modernisé notre matériel et recouru à des professionnels pour apprendre à faire du fromage, à travailler les peaux, à soigner les bêtes, mais rien n'allait pour le mieux. Exploiter un troupeau aussi pléthorique réclamait des efforts qui excédaient nos capacités et celles que la nature nous offrait en pâturages et en eau ; les disputes entre bergers, entre servantes et serviteurs, et entre nous, se multipliaient, les enfants en pâtissaient, nous ne discussions presque plus entre nous pour nous apaiser, renforcer nos liens, nous nourrir d'amour et d'amitié, il nous venait des idées noires, l'avarice et l'envie freinaient nos élans naturels, bref nous n'étions plus que cela, des commerçants affairés et angoissés courant de marchés de bouche en marchés aux bestiaux. La richesse nous avait pourri la vie et menaçait de nous ruiner. Les prophètes ne doivent pas vivre cela, bon sang, ils ont besoin de paix, de simplicité, de silence, et de poésie, pour se charger en sainteté et accomplir avec force et douceur leur dur sacerdoce.

*

La guerre qui ravageait le Moyen-Orient tirait à sa fin, mais elle laisserait derrière elle ce qu'il faut de vilaines séquelles pour lancer de nouvelles guerres. Les Allemands, les Italiens et leur allié turc avaient été défaits, les Anglais et les Français retiraient leurs troupes du Moyen-Orient et se félicitaient chaudement d'avoir sauvé le monde, mais tous exerçaient par la bande sur les États nés du complot Sykes-Picot une tutelle nouvelle, souterraine et pernicieuse, à laquelle les jeunes militants arabes donneraient des noms pleins de mystère et de menace, *néocolonialisme, impérialisme, nouvel ordre mondial, hégémonie capitaliste et technologique*. L'ennemi n'était plus de chair et d'os, il était un ordre, un système, un courant d'air, une nébuleuse, un complot ontologique. Dans les cafés et les arrière-boutiques des médinas, fumant non pas le calumet de la paix revenue mais la chicha

du djihad et des tempêtes à venir, les fougueux activistes parlaient d'indépendance, d'unité arabo-islamique et d'autres choses qui les mettaient en transe. Ils se liaient à d'autres activistes et construisaient en parole un monde nouveau qui offrirait justice et prospérité aux laissés-pour-compte, aux parias, aux colonisés, aux déshérités ; ils l'appelleraient : tiers-monde, telle une cour des miracles en marge. Il aurait bientôt sa charte, ses prophètes et ses lieux saints, Le Caire, Damas, Djakarta, Addis-Abeba. Ils rejetaient les tuteurs étrangers et davantage leurs propres élites, des renégats qui s'étaient embourgeoisés au contact des Européens et se comportaient en satrapes oisifs, plus souvent à Londres et à Paris que dans leurs pays, en leurs fiefs qu'exploitaient pour eux des régisseurs esclavagistes.

En Palestine, les frictions entre Arabes et Juifs faisaient la une des journaux et on ne parlait que de cela dans les pages suivantes, le processus était amorcé et se déployait en spirale. Des organisations secrètes, armées et financées par des mains invisibles, avaient installé la guérilla dans les faubourgs et œuvraient à l'étendre au Moyen-Orient en son entier dans une sorte de partie de Sykes-Picot à l'envers. Exaltés par la passion tiers-mondiste, les États arabes se rapprocheraient, se marieraient et divorceraient avant que l'encre du contrat de mariage ne sèche ; chaque jour, la Ligue arabe défaisait ce qu'elle avait triomphalement conclu la veille. Ce qui avait été morcelé par Sykes-Picot ne pourrait plus jamais être recollé, seul un exorcisme puissant saurait chasser le génie diviseur qui habitait le monde arabe. Puisant aux sources de l'islam, du socialisme révolutionnaire et du grand savoir des Hashashins ismaéliens, la société secrète des Frères musulmans, née en Égypte, appelait à l'épuration religieuse, prélude à l'extermination finale, avec cette doctrine redoutable : *Ne jamais céder, toujours avancer*, et un plan en trois points : *se déguiser, guetter, frapper à mort*. La poésie et le romantisme feraient le reste, le sang est le plus puissant des aphrodisiaques. À l'étranger, on balançait, on prophétisait dans les cénacles, ici on s'inquiétait de voir un jour les Arabes exterminer les Juifs et là on s'inquiétait de voir un autre jour les Juifs exterminer les Arabes. C'était l'ordre du jour, tous faisaient comme si mourir au Moyen-Orient était une nécessité absolue, personne n'envisageait qu'il pourrait sortir quelque chose d'inédit d'une cohabitation aménagée des deux peuples, tous deux enfants d'Abraham, que le salut soit sur lui, et que Dieu vienne en aide aux innocents. Comment ose-t-on désespérer d'une région du monde sur laquelle Dieu veille en permanence, qui a enfanté tant de prophètes,

de saints, d'apôtres et de compagnons, et tant de foules ferventes ?

Un conseil s'imposait, nous allions entrer dans le nouveau monde, nous avions intérêt à le comprendre. Nous avions d'abord à prendre des mesures drastiques urgentes pour réduire notre enrichissement, le rendre compatible avec notre engagement prophétique et les capacités productives de cette terre trois fois bénie, généreuse de cœur mais pauvre de corps.

Nous nous réunîmes autour d'un bon feu de bois et une grosse marmite de thé, la soirée serait longue. Le clair de lune, tirant sur le rouge profond, donnait à notre conclave un air majestueusement biblique.

— Mes frères, nous avons connu des temps très durs, la guerre mondiale s'achève mais voici que commence une autre, la guerre froide. Et que le Moyen-Orient, qui se veut dorénavant le tiers-monde alors qu'il était le premier, le séjour de Dieu et le siège de l'Éden, avant même de panser ses plaies, renoue avec son péché mignon, la guerre intestine, l'atroce et insupportable zizanie, la même vieille tentation depuis les temps obscurs des rituels d'exécutions en Égypte, des invasions amorites et des grandes migrations vers le couchant. Nous devons en parler et considérer notre quête au regard de cette évolution, on peut bien se demander ce qu'elle porte de signification et d'espoir dans un monde qui très clairement est définitivement sorti de son orbite. Il a fallu cinq siècles pour que le message du Chaldéen Abraham soit entendu par les hommes et encore ne l'a-t-il été que par un peuple de pasteurs, les Hébreux, qui n'y virent en vérité que contes et légendes antiques qu'ils se racontaient le soir autour du feu. Moïse n'eut pas le temps d'atteindre Djebel Moussa, le mont Sinai, pour recevoir les tables de la Loi qui codifiaient la nouvelle Alliance, que les siens, menés par Aaron son frère aîné, s'étaient mis à adorer le Veau d'Or... Pourquoi un veau, je vous demande. Moïse ne sera entendu que deux siècles après sa mort, là encore par les seuls Hébreux. Il faudra attendre cinq siècles de plus pour que l'antique message, actualisé par Jésus, un Hébreu encore, sorte incidemment du Moyen-Orient et se répande sur la terre. Et s'ajouteront sept laborieux siècles pour que Mohammed, un Arabe, un Sémite encore, initié par les Juifs de Yathrib, le porte aux peuples des déserts et des confins. Quatre millénaires pour boucler le tour et en arriver à ça, des grincements et des ruptures partout, des reniements à l'infini et la paix nulle part. Les peuples sont ainsi, versatiles et oublieux, ce qu'ils attrapent d'une main avec fougue et appétit, ils le rejettent de l'autre

le lendemain avec ennui et vulgarité et retournent à leur seul vrai éternel amour, le Veau d'Or, Mammon, l'Argent, le Profit, la Possession. Quelles chances avons-nous d'être entendus, combien de siècles s'écouleront avant que les hommes apprennent notre existence et nous rejoignent dans la nouvelle Alliance ? Dieu connaît leur point faible, Il saurait bien les soumettre, mais Il a choisi de les laisser libres de leurs actes, ils n'en seront que plus cruellement rabaissés lorsqu'ils mordront la poussière. Qui veut parler ?... Toi, Nahor ?

— Avec ta permission, cher frère... Nous avons reconnu que croire était le seul choix valable. Que ferions-nous sans le rêve de l'impossible, de l'infini, de l'au-delà, de l'insensé, nous passerions notre pauvre existence à suivre nos moutons là où la faim et la soif les mènent. Poursuivons notre quête puisque Dieu le demande, et à Lui de voir ce qu'Il fera de notre histoire, ici ou ailleurs, demain ou jamais. Nous ne sommes pas les gardiens de nos frères humains, nous sommes des rêveurs libres, des fous ivres de sagesse, des fantômes revenus à la vie dans des corps d'emprunt, nous osons rêver d'un monde parfait et d'un dieu qui veut le bonheur des hommes. Il t'a envoyé une confirmation en Égypte, mon cher frère, après t'avoir reconnu à Harran, continuons notre marche sur les traces de notre ancêtre Abraham, le reste n'est pas notre affaire, il appartient à Dieu.

— Merci Nahor, tu es la sagesse et le courage mêmes, c'est toi que Dieu aurait dû prendre pour prophète ou charger de parler à ma place comme Il avait chargé Aaron de le faire à la place de Moïse, bègue émotif et piètre orateur comme moi. Tu as mille fois raison, je n'en ai jamais douté, nous ne sommes que des instruments entre les mains de Dieu, des instruments pensants et consentants cependant, comme le furent nos illustres et courageux prédécesseurs, tel Jésus qui mourut sur la croix pour libérer les hommes de l'esclavage du péché et de la mort. Soyons de bons instruments, le Grand Ouvrier est exigeant. Seroug, partages-tu ce point de vue ?

— Avec ta permission, cher cousin... Voilà un tiers de siècle que nous avons quitté Tell al-Muqayyar et parcouru des milliers de kilomètres. Je me suis fait une réflexion en t'écoutant parler de tous ces siècles et ces millénaires mythiques durant lesquels l'histoire d'Abraham a circulé chez les Hébreux, puis chez les Grecs, chez les Romains, chez les Arabes, sous forme de légendes et de contes dont ils ont tiré quoi ? Rien, peu de choses à vrai dire, des institutions sclérosantes, des carcans, des rituels païens, le sacrifice du mouton, la circoncision des garçons, le signe de la croix, des psalmodies pour dormir, des incantations pour vaincre la stérilité, faire tomber la pluie,

exorciser les possédés. Que restera-t-il de notre histoire quand, et c'est déjà le cas, chaque nouveau jour est une rupture avec le jour précédent et une déception supplémentaire ? J'aimerais bien savoir sur quelle base s'établira la nouvelle Alliance et avec quel peuple. Quel livre saint consignera notre geste, une Genèse *bis*, un autre Coran, un Évangile selon Untel, un recueil d'apocryphes, une déclaration universelle ? Abraham est mort en bonne sénescence, selon la Genèse, Moïse s'est quasiment éteint dans les bras de Dieu sur le mont Nébo, Jésus fut crucifié et ses apôtres pourchassés, Mohammed empoisonné, et sa famille ainsi que ses compagnons décimés par les califes, qu'en sera-t-il de nous, de toi, Abram ? Toutes les alliances ont été initiées avec des Hébreux, pour les Hébreux et leur postérité, et par les Arabes, leurs frères par Abraham, qui furent instruits en religion par les Juifs de Yathrib et par le Judéo-Nazaréen Waraqa ibn Nawfal, cousin de Khadidja, qui enseigna à Mohammed l'histoire sainte depuis Abraham jusqu'à Jésus. Avec qui Dieu va-t-Il contracter cette fois ? Toujours les Sémites, toujours les Hébreux ? Aurons-nous de notre vivant réponse à nos questions ? Peut-être le demanderas-tu à Dieu lorsqu'Il t'apparaîtra aux chênes de Mamré. Mais j'ai aussi ressenti du découragement. Je ne sais qui parmi nous avait dit que le temps des prophètes et des peuples élus était révolu et que Dieu n'aurait bientôt d'autre choix que d'envoyer le Déluge, l'homme ne mérite carrément pas le cadeau qu'Il lui a fait de vivre sur cette merveilleuse planète. Dieu t'a confié une mission impossible, cher Abram, rien ne change jamais, alliance ou pas alliance.

— Il y a en effet des raisons d'être pessimiste, cher Seroug, mais c'est bien dans le pessimisme qu'on puise l'espoir et la force de persévérer, nous n'avons pas d'autre choix. Qui veut parler ?...

— ...

— Oui... Je vous écoute.

— ...

— Bien, voyons l'autre point, la gestion de nos affaires. Je vous demande d'être concrets et de considérer tous les aspects du problème, le bien-être de nos familles, de nos bergers et nos serviteurs dépend de ce que nous déciderons. Prendre des décisions pareilles n'est pas facile, qui voudrait perdre sa fortune et casser la croissance de son entreprise ? Tu veux commencer, Naïm ?

— Avec ta permission, seigneur Abram... Tout ceci est nouveau pour nous, comment distinguer la cause de la conséquence dans ce brouillard ? À mon avis, la richesse n'est pas la cause du désordre qui

règne chez nous, c'est l'état de guerre dans lequel nous vivons depuis des années qui nous déprime, nous angoisse, ce sont nos incessants déplacements qui nous désorientent et nous épuisent. Installons-nous quelque part, plus durablement, rationalisons nos activités, et les choses s'en porteront mieux. Je propose par exemple d'abandonner le traitement des peaux, contentons-nous de les vendre à l'état brut, cette activité est pénible, elle comporte trop de tâches, le tannage, le salage, le grattage, le corroyage, le fumage, qui prennent du temps et mobilisent beaucoup de serviteurs. Ils seraient bien contents d'aller soulager nos bergers et nos patrouilleurs. Nous prendrons d'autres mesures, si nécessaire.

— Bien, Naïm, nous ferons cela. Sekkal, quel est ton avis ?

— Avec votre permission, seigneur Abram... Je soutiens la proposition, je me souviens de l'avoir proposée il y a quelques mois... Oui, marquons une pause dans notre quête, deux ou trois années dans un endroit propice, près d'une ville, nous mettrons de l'ordre dans nos affaires, nous reprendrons l'éducation de nos enfants, nous réparerons notre matériel, nous reprendrons l'étude des livres sacrés, la tension baissera rapidement, naturellement.

— C'est un bon conseil, cher Sekkal, nous le suivrons si la Genèse nous le permet... Nous trouverons de bons répétiteurs pour nos enfants pour qu'ils rattrapent leur retard scolaire, nos femmes se rendront en ville faire leurs emplettes, prendre des bains au hammam. Je voudrais t'écouter, Loth, cher fils de mon frère, notre regretté Haran.

— Avec ta permission, mon oncle... Ces propositions vont aider, c'est sûr, mais le fond du problème est ailleurs. Je m'explique : réduire sa richesse et freiner sa croissance pour mieux se porter est une dangereuse illusion. La réalité a ses lois : notre clan et ses besoins ne cesseront pas de croître, les ressources de la nature ne cesseront pas de décroître, et nous, nous ne cesserons pas de chercher à gagner plus d'argent pour subvenir à nos besoins croissants, et nous endommagerons d'autant la nature qui nous nourrit, et la tension entre nous augmentera. Le mécanisme est fatal, il mène à la ruine. Réduire notre richesse est aussi dangereux que de chercher à l'augmenter indéfiniment, c'est un cercle vicieux...

— C'est effrayant ce que tu dis, Loth, mais je comprends cela, si on cesse de travailler on dépérit et on meurt, et si on travaille trop on s'épuise et on meurt... Que faire alors ?

— Avec ta permission, mon oncle... Il faut trouver le bon équilibre ; notre clan est pléthorique au regard du territoire que nous occupons,

nous devons nous séparer, nous installer dans des territoires éloignés les uns des autres, nous gagnerons en efficacité sans perdre de notre richesse et sans réduire nos besoins...

— Qui parmi nous, cher Loth, accepterait de se séparer du clan, qui accepterait qu'on lui coupe un bras ?... Dis-moi.

— Avec ta permission, cher oncle... Il le faudra bien. Nous nous sommes déjà séparés deux fois, à Tell al-Muqayyar et à Harran, où nous avons laissé une partie des nôtres.

— Nous attendrons le moment opportun pour nous séparer. Es-tu d'accord ?

— Avec ta permission, cher oncle... La tension entre nos bergers est intolérable, elle atteint nos familles et nos enfants. J'ai pris mon parti, mon oncle, je vais me séparer de vous et aller vers l'orient m'installer dans la Transjordanie, au sud de la mer Morte, dans la vallée du Jourdain, l'eau et l'herbe ne manqueront jamais pour un groupe d'une cinquantaine de personnes, ma famille, mes servantes, mes serviteurs, mes bergers et un troupeau de deux cents têtes. Si des familles veulent se joindre à nous, elles sont les bienvenues. La Transjordanie est sous protectorat anglais mais son indépendance est acquise, nous serons à l'abri.

— Qu'il en soit ainsi, cher Loth. Je te dirai ce qu'Abram a dit à Loth en 13,8 et 13,9 de la Genèse : « Qu'il n'y ait point, je te prie, de dispute entre moi et toi, ni entre mes bergers et tes bergers, car nous sommes frères. Tout le pays n'est-il pas devant toi ? Sépare-toi donc de moi. Si tu vas à gauche, j'irai à droite ; si tu vas à droite j'irai à gauche. » Puisque tu as choisi le Levant, j'irai vers le Couchant, vers la montagne, et de là je rejoindrai Hébron et je m'installerai aux chênes de Mamré, où j'élèverai un autel. Quand Dieu le voudra, nous nous retrouverons, cher Loth, nous nous retrouverons. La Genèse nous rassemblera à partir de 14,16 jusqu'à ma mort en 25,8... Eliezer, veux-tu parler ?

— Avec votre permission, seigneur Abram... Je suis votre serviteur, j'irai où vous irez. Loth l'a-t-il oublié ? Sodome et Gomorrhe se trouvaient dans cette région, non loin des ruines de Massada. Il devra faire attention, et constamment se souvenir de ce qui est arrivé à ces villes que Dieu a détruites par le feu et effacées de la terre, ainsi qu'à Loth, à sa femme et à ses deux filles, que la Genèse rapporte fidèlement, notre Loth le sait bien.

— J'espère que Dieu le préservera de tout malheur. Veux-tu répondre, Loth ?

— Avec ta permission, cher oncle... Je sais cela mais ces villes

n'existent plus, nous n'avons rien à craindre.

— Eliezer, veux-tu préciser ta pensée ?

— Avec votre permission, seigneur Abram... Dans la Genèse, le départ de Loth fait partie de la geste prophétique, Dieu l'a voulu pour faire de lui un patriarche dans la tradition juive et chrétienne, et un prophète dans la tradition musulmane. Ses aventures apprendront beaucoup à l'humanité. La destruction de Sodome est un enseignement fort. Loth a par ailleurs élevé l'hospitalité due à l'étranger au plus haut point, jusqu'à offrir ses filles vierges pour protéger deux étrangers à qui il avait donné l'hospitalité et que la foule venait saisir. Rien n'est plus important que cet élan du cœur pour l'autre, c'est lui qui sauvera l'humanité. Loth ne peut pas espérer vivre une vie d'homme simple, il est un patriarche et un prophète, il est concerné par la nouvelle Genèse que le clan d'Abram est en train d'écrire depuis une trentaine d'années. Loth ne peut oublier cela : ce qui est écrit doit arriver, il en est ainsi, le monde se répète et tourne sur lui-même depuis son origine.

— Merci Eliezer d'avoir rappelé cela, les nôtres seraient moins attristés par le départ de notre Loth s'ils savaient combien sa geste sera importante pour l'humanité à venir. Après ma confirmation aux chênes de Mamré, je leur parlerai, ils seront fiers de lui et fiers de participer à la naissance d'une nouvelle alliance avec Dieu. Je vous remercie tous, rentrons maintenant sous nos tentes, remercions Dieu pour Ses bienfaits et dormons pour être prêts demain à aider Loth à rassembler son clan et son troupeau et à l'accompagner jusqu'à l'horizon.

Loth avait raison, la crise qui minait notre quotidien avait pour cause notre surpoids. Elle a disparu comme beurre au soleil. Nous étions une armée en marche dans un territoire trop étroit pour elle. Réduit d'un tiers, le troupeau était plus facile à conduire, les bêtes allaient leur petit train des bons jours ; l'herbe et l'eau que nous trouvions en chemin suffisaient à les nourrir et les abreuver ; elles recommençaient à se faire du gras, qui est le premier signe du bonheur. Les bergers n'avaient plus à se disputer pour un coin de verdure ou un filet d'eau, ils retrouvaient l'insouciance de leur âge, jouer de la flûte, lancer les osselets, tirer à la fronde, rivaliser à la canne, et, le soir, se chahuter joyeusement autour du feu avant de dormir en souriant à la lune.

En peu de temps, le clan recouvra son courant édénique. Voilà une belle leçon que ce cher Loth nous a administrée avant de partir : la tranquillité d'un royaume et de ses maîtres est acquise lorsque leurs plus humbles sujets en jouissent en premier. En retrouvant la joie de vivre, nos jeunes bergers ont rétabli la paix des ménages, sauvé notre engagement prophétique et notre rêve d'alliance avec Dieu. En ce bas monde, ce sont bien les petites choses qui commandent aux grandes. Nous voilà de nouveau unis et réconciliés comme Moïse et Aaron, Moussa et Haroun.

C'est sereins et pleins d'optimisme que nous arrivâmes dans la

région d'Hébron. Nous dressâmes notre campement dans une vallée discrète dans les monts de Judée. Hébron était une ville arabe importante, imposante, prospère, effervescente comme ruche au printemps, où se groupaient au moins cent mille habitants. Le commerce et l'artisanat faisaient l'essentiel de son économie. Comme il se disait à Harran, ce beau pays de la contrebande et des arts funéraires, l'argent ne manquait ici que pour les pauvres qui refusaient de mendier. Son centre historique avait de quoi fasciner les visiteurs les plus ingrats. L'islam y était roi, fervent à tout point de vue et économiquement très rentable ; avec le tombeau des Patriarches, la tombe de Joseph, dont les ossements auraient été ramenés de Sichem ou d'Égypte pour qu'il repose à côté des siens, son père, son grand-père et sa grand-mère, Jacob, Isaac et Rebecca, et avec les chênes de Mamré à proximité où Dieu apparut à Abram, Hébron était un haut lieu de la foi et du commerce des icônes religieuses, qui drainait des foules immenses de pèlerins des trois religions abrahamiques. Il existait un quartier juif qui comptait quelques centaines d'âmes, et quelques dizaines de chrétiens concentrés dans un autre coin de la ville mais, nous a-t-on dit, les choses se passaient plutôt bien pour eux, alors que partout ailleurs en Palestine mandataire, les frictions entre Arabes et Juifs allaient crescendo, avec en épilogue une séparation sanglante, issue plus que probable à présent que la Grande-Bretagne avait décidé de rendre à l'ONU son mandat sur la Palestine.

Côté histoire, Hébron en avait beaucoup vu depuis sa fondation par les Cananéens au bronze ancien. Bien des peuples s'y succédèrent dans le fracas des armes jusqu'à David de la tribu de Juda qui l'avait conquise sur les Philistins et en avait fait la ville de son couronnement et la capitale de son royaume. Puis étaient venus les Grecs, les Romains, les Byzantins, les Arabes, les Ottomans, les Anglais. Et l'histoire continue de s'enfanter dans la douleur avec toujours plus de bruits et d'incompréhension.

Nous nous sommes organisés en petits groupes, avec un calendrier étalé sur un mois, pour aller à tour de rôle prier dans le Haram al-Khalil, le sanctuaire des Patriarches, érigé au-dessus des cavernes où reposent les patriarches ; le principe étant pour nous de ne jamais nous faire remarquer en débarquant en masse dans les agglomérations et de ne jamais laisser nos bêtes sans une présence humaine à proximité, elles s'effrayeraient au moindre bruit et pourraient courir se jeter dans le ravin ; cela valait pour le clan, il n'était pas envisageable de le laisser une seule journée sans chef, la crise

d'angoisse et la débandade pourraient survenir à tout moment.

À tout seigneur tout honneur, j'ai inauguré la noria des prières à la mosquée du Sanctuaire avec un petit groupe, Naïm, Sekkal, Eliezer et trois autres membres du clan. Il me souvenait que mon vénéré père avait jadis usé de toutes les suggestions pour me faire réagir à la présence de l'esprit d'Abraham dans ce lieu de mystère et de magie, en vain, j'étais alors jeune et frivole, imperméable aux influences du passé et de l'au-delà ; et là je n'avais pas franchi le seuil du temple qu'une rumeur lointaine, caverneuse, a explosé dans ma tête. Certes, je m'attendais à quelque manifestation mystique, du moins l'espérais-je, mais j'ai été comme électrocuté par un éclair qui a pénétré au plus profond de mon être ; la manifestation a d'abord été physique, j'ai été happé par une boule de lumière intense et transporté dans une autre dimension, dans un brouillard surnaturel, je sentais l'odeur douceâtre des vieux tombeaux, je sentais des mains qui me touchaient, me caressaient, me tiraient par le bras, me tapotaient dans le dos, j'entendais des voix aimantes et empressées qui me hélaient, me souhaitaient la bienvenue, me questionnaient, riaient aux éclats, des voix masculines et féminines, elles avaient un accent archaïque, probablement de l'araméen tel qu'on le parlait au bronze moyen, mais peut-être était-ce l'accent de l'au-delà. Je suis tombé à genoux, terrassé par l'émotion. Dans le joyeux brouhaha, une voix douce m'a dit : « N'aie pas peur, Abram... C'est nous... Léa... Sarah... Rebecca... Jacob... Isaac... Et notre seigneur Abraham !... »

Naïm, Sekkal et Eliezer se sont précipités pour amortir ma chute pendant que nos compagnons repoussaient les fidèles qui approchaient pour mieux me voir ou me secourir, me croyant l'objet d'un malaise. Tremblant et suant, j'ai bredouillé des phrases décousues, des mots sans suite, en hoquetant, en riant, en sanglotant, criant :

— Naïm... Eliezer... ahhh !... mes frères... ahhh !... mes amis... écoute, Sekkal... ahhh !... regarde... sont là... alléluia... nos pères... nos mères... hosanna, hosanna !... ils... esprits... en chair... ahhh !... en os... Allah akbar !... Ibrahim... Is'haq... aaah, ce cher Ya'qub !... le bon Jacob... Sarah... ma merveilleuse Sarah... trop belle... hosanna !... aaah !... Ribika !... Léa... Lia !... la Genèse... recommence... avec nous... nouuus !... Ahhh !... alléluia !... Allah akbar !... hosanna !...

Les fidèles se sont massés autour de nous, les uns perplexes, ou soupçonneux, ou amusés, les autres subjugués, attendant quelque miracle. L'imam a accouru à grandes enjambées en se tenant à sa

barbe de grand prélat ayant droit de vie et de mort sur les foules. Il comprit la situation à sa manière. Il me parla durement pendant que, front à terre, j'embrassais le dallage du Haram : « Lève-toi et va-t'en, j'en ai assez des illuminés, va jouer ta comédie ailleurs, pas de faussaires dans mon Sanctuaire, et vous, rentrez prier ou allez-vous-en ! »

Les fidèles baissèrent la tête et se remirent dans le rang. Le grand imam me voyait comme un concurrent... Non, pardon, je médis, le pauvre homme faisait son travail de gardien du temple et de chef suprême des fidèles, à ce niveau de pouvoir et de certitude on ne sait pas reconnaître le miracle quand on en voit un, ou il n'avait tout simplement pas la foi ou n'en avait que pour sa croyance.

On me ramena au camp dans une calèche affrétée dans les parages du sanctuaire.

Deux jours durant je suis resté plongé dans un état d'hallucination fébrile, je ne savais dans quelle dimension je me trouvais, j'avais perdu le contact avec mon corps. J'étais suspendu dans un brouillard luminescent, les yeux exorbités, marmottant des prières bizarres, en araméen ancien que je ne connaissais pas, en questionnant des ombres, et sans cesse j'entendais cette rumeur d'outre-tombe, comme un acouphène merveilleusement archaïque qui me parlait d'Abraham, de son vieux monde en proie aux dieux païens et aux rois barbares, de son élection, de sa geste, du mystère du monde et de son trou noir qu'est le Moyen-Orient, et des chemins inconnaissables de la providence, tout ça par illumination, par projection directe dans ma conscience. J'étais dans l'univers prodigieux de la prophétie et des prophètes. Saraï a pris peur, elle a cru que j'étais fou et que ça allait mal tourner pour elle. Elle se couvrit de son voile et se précipita chez Milca, la femme de Nahor et fille d'Haran, notre défunt frère.

Au troisième jour, je revins à la vie sur terre, tout excité, avec l'impression de rentrer d'un voyage fabuleux. Je me suis débarbouillé, me suis sustenté puis j'ai demandé à Eliezer de convoquer le conseil pour le soir, après que les hommes auraient achevé le travail et pris leur repas auprès de leurs familles.

*

— Mes frères, mes amis, je vous ai réunis pour vous dire que demain je monte aux chênes de Mamré. J'ai interprété ce qui m'est

arrivé au sanctuaire comme un appel d'Abraham qui me demande de m'y rendre sans tarder. C'est là que Dieu lui était apparu dans Sa majesté, c'est là qu'Il m'apparaîtra, si je suis bien Son candidat et s'Il estime que le moment est venu de m'initier au Mystère de la Prophétie. Je prendrai avec moi Eliezer et quelques serviteurs pour mes commodités. J'attendrai le temps qu'il faudra avec l'espoir qu'Il viendra un jour m'éclairer de sa lumière. Je vous demande de veiller les uns sur les autres, de rester unis autour de Nahor et de redoubler de vigilance, la situation en Palestine empire de jour en jour. L'histoire se répète à l'infini, il se passe aujourd'hui entre Arabes, Juifs et les autres peuples de ce pays ce qui se passait en Judée quand Abraham y est entré, elle était le foyer de guerres continuelles entre les innombrables rois, roitelets et seigneurs de guerre qui infestaient la région. De 14,1 à 14,24, la Genèse en brosse un tableau effrayant. Qui veut parler... toi, Nahor ?

— Avec ta permission, cher frère... Nos vœux et nos prières t'accompagneront chaque instant mais suffiront-ils pour te protéger ? Tu le dis toi-même, la catastrophe est en route. La région est très convoitée, ici reposent les patriarches des trois monothéismes, on y vient de partout en pèlerinage ou pour s'installer sur la terre de ses ancêtres, ce qui est bel et bon. Le mouvement est ancien, il s'est accéléré après le démembrement de l'Empire ottoman – et plus encore depuis la fin de la guerre et la découverte dans l'Europe des Lumières des camps d'extermination nazis où par millions nos frères juifs furent massacrés –, mais ces derniers temps, des gens qui ne sont ni des pèlerins, ni des réfugiés, ni des rescapés des camps de la mort viennent en renfort de l'étranger pour occuper le terrain, pervertir les esprits, pousser à la surenchère, installer des pièges. Il n'y a pas que la religion et ses trésors en Palestine, il y a des intérêts stratégiques et, derrière, il y a des intérêts privés, les plus dangereux de tous. Mon cher frère, je suis convaincu de la vérité de notre quête, elle passe avant tout, deux guerres mondiales ne nous ont pas arrêtés, la guerre civile qui vient ne nous arrêtera pas, mais crois-moi, prenons des mesures, armons quelques-uns de nos jeunes, ils formeront un bouclier autour de toi. Tu le sais, parmi les petites gens des villages et des campagnes et chez les nomades dans les déserts on parle de plus en plus, comme d'une légende encore, d'un homme de Dieu qui sillonne le Moyen-Orient, un messie venu les libérer du Dajjal et de ses légions. Il n'est pas nommé mais un jour ils sauront qu'il s'appelle Abram le Mésopotamien, et quelqu'un fera le lien avec nous. C'est dangereux, les seigneurs et les grands prêtres des trois religions envieront aussitôt

des sicaires à notre poursuite pour te détruire. Armons nos jeunes...

— Ah ! Nahor mon frère, voilà qui ruinerait notre quête, notre arme est la foi en Dieu et en nous-mêmes. Notre vie est tracée, elle est écrite. Dans 15,1, Yahvé dit à Abram : « Ne crains point ; je serai ton bouclier, et ta récompense sera très grande. » Si je suis le Mokhtar, l'Élu, il me protégera comme il a protégé Abram. Ta foi aurait-elle faibli ?

— Avec ta permission, Abram... La Genèse nous apprend en 14,14 qu'Abram a armé trois cent dix-huit de ses plus braves serviteurs, nés dans sa maison, pour courir au secours de Loth enlevé et emprisonné par le roi Kedorlaomer qu'il écrasa et chassa de la Judée.

— Défendre les siens n'est pas un acte de guerre, Nahor, c'est un devoir et un acte de foi, Dieu nous a faits gardiens de nos frères, ce à quoi tu ne crois pas... pas encore. En ces temps anciens, les hommes n'avaient que les armes pour se défendre, nous, nous avons le droit, les tribunaux, les institutions, la presse, l'opinion publique, l'ONU et, par-dessus tout, nous avons la protection de Dieu. Qui veut parler... Toi, Sekkal ?

— Avec ta permission, seigneur Abram... Si tu l'autorises, nous t'accompagnerons aux Chênes pour examiner les lieux et choisir avec toi un endroit sûr pour dresser ta tente. Je soutiens ce que Nahor a dit, nous sommes au xx^e siècle, Abram, le siècle le plus meurtrier de l'histoire humaine, armons nos jeunes. Je prends à mon compte ce que Loth et Naïm avaient recommandé à notre retour d'Égypte : marquons une pause de quelques années, installons-nous près d'une grande ville et attendons que le calme revienne, Dieu est patient et compréhensif, Il ne nous en voudra pas...

— Cher Sekkal, voilà trente années que nous sommes sur le chemin, notre vie n'est pas éternelle, nous sommes déjà vieux, usés par les guerres et les privations. Nous n'avons rien d'assuré pour décider quoi que ce soit, nous ne connaissons pas le plan de Dieu, nous ne savons pas pourquoi Il a fait du Chaldéen Abram Son prophète, ni pourquoi Il m'a choisi, moi, pour actualiser Sa geste, s'il s'agit bien d'actualisation, ni pourquoi Il a choisi ce siècle infernal pour le faire. Pour tout guide nous avons la Genèse, mais est-elle transposable en l'état à toutes les époques, et nous avons notre foi et notre instinct qui ne nous ont pas trahis jusque-là. Poursuivons notre engagement puisqu'il nous reste encore un peu de vie à vivre. Si je suis l'Élu, il me revient de tout assumer et de faire preuve de courage pour tous, comme Abram face à Pharaon et face à Kedorlaomer, comme Moïse face à Ramsès II, comme Jésus face à Caïphe et Ponce Pilate, comme

Mohammed face à Abu Sufyane des Banu Quraych et Abu Jahl des Banu Makhzoum... Naïm, j'aimerais entendre ton avis.

— Avec ta permission, seigneur Abram... Il faut considérer le contexte dans lequel nous évoluons. À Hébron, Sekkal et moi avons rencontré d'anciens responsables d'al-Houria, notre vieux parti de la Liberté et du Renouveau qui continue vaille que vaille d'exister, pour évoquer avec eux des souvenirs et nous informer. Ils souhaiteraient venir te présenter leurs hommages et saluer à travers toi la mémoire de notre seigneur Terah. Nous organiserons cette rencontre quand tu le voudras. Ils nous ont appris que le Comité spécial des Nations unies, créé il y a quelques mois pour élaborer un plan de partage de la Palestine, a remis son rapport au secrétaire général de l'ONU, Trygve Lie, qui vient cette semaine d'annoncer qu'il le présentera à l'Assemblée générale pour adoption dès qu'il aura achevé ses consultations avec les chefs d'États et de gouvernements des principaux pays. La chose se précise, le vote interviendra à la prochaine session, en septembre. Les pays arabes, la Ligue arabe et le Haut Comité arabe palestinien viennent de déclarer qu'ils le rejettent par avance et dénoncent le principe même du partage et du débat, la Palestine est arabe et musulmane et le restera, il n'y a rien à débattre. De l'autre côté, les représentants de l'Agence juive pour la Palestine et ceux de l'Organisation sioniste mondiale ont annoncé qu'ils l'acceptaient sans réserve et il semble que le plan est soutenu par la communauté internationale, les grandes puissances en tête. Ce que nous avons vu sur le terrain ces derniers mois n'est rien à côté de ce qui se produira lorsque le plan sera adopté. De tous côtés, on arme, on recrute, on forme des milices. Sauf imprévu, mais on ne voit pas lequel à part une troisième guerre mondiale, l'année prochaine naîtra l'État d'Israël, et avec lui le début de la guerre israélo-arabe. Nos amis pensent qu'elle durera éternellement, avec des hauts et des bas et qu'elle empoisonnera la vie sur terre, comme la fumée des guerres et des usines empoisonne son atmosphère. Se repose à nous la question, cher Abram : que faire, abandonner notre quête car impossible dans ces conditions, et dès aujourd'hui chercher un refuge s'il en est au Moyen-Orient, loin de la Palestine en tout cas, ou la poursuivre comme si de rien n'était, comme si cette guerre à venir n'était qu'une guerre de plus comme l'Orient en connaît sans discontinuer depuis la chute de l'homme ? Nous pourrions presque, dans ce cas, nous accorder le droit de penser que ces guerres entre juifs, chrétiens et musulmans viennent en quelque sorte clore les alliances précédentes et permettre l'émergence d'une nouvelle alliance entre Dieu et une

postérité rénovée, aimable et ouverte, qui sans doute fera de nous ses patriarches, et ainsi tous les conflits disparaîtront comme par enchantement, le conflit israélo-arabe en premier.

— Merci Naïm pour ces informations, ton analyse est très pertinente. La réponse est simple, mes frères, nous ne pouvons assujettir le plan de Dieu qui concerne l'humanité et sa postérité au plan de l'ONU qui concerne la Palestine et ses habitants. Alors que les guerres faisaient rage en Judée, Dieu a dit à Abram en 13,17 : « Lève-toi, parcours le pays dans sa longueur et dans sa largeur ; car je te le donnerai. » Souvenez-vous, nous l'avons reconnue comme vérité fondamentale : « Ce qui est écrit doit arriver », la Genèse est à la fois un projet et le compte rendu de sa réalisation passée. C'est un livre atemporel, il n'en existe pas d'autre dans l'histoire du monde, il raconte la vie et la fabrique en même temps. Il dit : Que la lumière soit, et la lumière apparaît. Nous sommes quant à nous, en même temps, ses lecteurs, ses auteurs, ses personnages, ses réalisateurs et ses rapporteurs. Eliezer, veux-tu nous donner ton avis ?

— Avec ta permission, seigneur Abram... le seigneur Terah disait qu'il faut veiller à ce que nos convictions ne deviennent pas des contraintes pour ceux qui les ignorent et ceux qui ne les partagent pas, elles cesseraient d'être des convictions pour n'être que des tromperies, voilà pourquoi il a souhaité que tu informes les membres du clan quand Dieu t'apparaîtrait aux chênes de Mamré. Dieu veut établir une alliance avec des hommes libres, conscients de leurs responsabilités et de leurs devoirs.

— Oui, c'est vrai, père le répétait souvent, pour lui la liberté est ce qui rapproche le plus l'homme de Dieu. Un croyant qui s'enferme dans sa croyance et ses dogmes insulte son Dieu et n'a que mépris pour ses semblables qu'il cherche en vérité à soumettre. Ce qui éloigne le plus de Dieu c'est la peur, disait-il aussi, elle renvoie l'homme à son animalité, à la condition de dhimmi et le pousse à la bravade ou à la lâcheté, à la mort dans les deux cas.

Et le chœur d'approuver : « Hummm ! Hummm ! »

— Mes frères, mes amis, saluons ce jour qui s'achève. Il est décisif. Demain j'irai à mon rendez-vous avec Dieu, aux chênes de Mamré. J'attendrai le temps qu'il faudra, jusqu'à ma mort, et s'il en va ainsi cela voudra dire que nous nous sommes trompés, que nous nous sommes laissé abuser par nos rêves et par des coïncidences, frappantes il est vrai. Le temps passant, vous devrez vous interroger et prendre une décision, attendre mon retour jusqu'au bout, jusqu'à la mort, ou partir, retourner si cela est possible chez les nôtres à Harran ou à Tell

al-Muqayyar, ou vous installer quelque part et vous construire une nouvelle vie. Ne me cherchez pas. Pour Dieu, pour Terah, pour ceux qui sont morts au cours de notre quête et pour toutes les épreuves que je vous ai imposées, j'attendrai dans ma tente, assis face au levant, jusqu'à ce que la mort vienne me prendre. Si j'ai, en l'occurrence, une prière à vous adresser, c'est celle-ci : restez unis en Dieu et conservez ce mode de vie près de la nature qui est le nôtre depuis notre sortie de Tell al-Muqayyar. Si maintenant, dans un jour que j'espère proche, Dieu m'apparaît, alors évidemment nous poursuivrons notre geste prophétique, le cœur léger et le pas assuré. Nous pourrions à juste titre dire que le nouveau monde, la nouvelle Alliance sont nés ici, aujourd'hui, à cet instant précis, alors que nous nous apprêtons à entrer dans une attente extraordinaire. Voilà mes frères, mes amis, je vous ai tout dit. Rejoignons maintenant nos tentes et nos familles.

LIVRE III

Dans lequel Abraham, fort avancé en âge, se remémore sur son lit de mort son extraordinaire épopée et adresse un message aux scribes qui, dans un siècle ou un millénaire, auront à écrire une nouvelle Genèse fondée sur son histoire.

Plusieurs décennies se sont écoulées depuis mon rendez-vous aux chênes de Mamré et ma rencontre si bouleversante avec Dieu, intervenue quarante jours après que j'ai dressé ma tente non loin de cet arbre extraordinaire, unique survivant du Jardin d'Éden. Durant ce temps d'une quarantaine d'années, j'ai fait ce que dans le verset 13,17 de la Genèse Dieu demande à Abram : je me suis levé et j'ai parcouru le pays dans sa longueur et dans sa largeur. Où ne sommes-nous pas allés ? De la Syrie au Sinaï jusqu'au fin fond du désert du Néguev, de la Méditerranée au Jourdain et au-delà au cœur de la Jordanie, des traces témoignent de notre passage, des autels et des stèles que nous avons élevés pour honorer Dieu, des ex-voto que les nôtres ont déposés dans tous les lieux saints juifs, chrétiens et musulmans que nous avons approchés, des histoires que nous avons vécues qui sont passées dans la mémoire des autochtones, des documents administratifs car l'armée des bureaux ne nous a jamais rien épargné, elle nous a arrêtés, interrogés, parqués, enregistrés, verbalisés, imposés, réquisitionnés, rançonnés, battus, expulsés, sans nous entendre une seule fois. Notre voyage ne fut certes pas une promenade de santé. Les guerres répétées, israélo-arabes, arabo-arabes, et autres tierces parties, les frontières fermées, les alertes en rafales, les attentats et les représailles en boucle, les massacres qui tétaient le monde, les check-points qui assassinaient par épuisement, les patrouilles qui surgissaient des fourrés comme des bandits de grand

chemin, ont rendu périlleux le moindre de nos déplacements, et combien éprouvant pour nos vieux, nos malades, nos enfants. Notre statut de transhumants visiblement inoffensifs a parfois aidé et parfois il a été un handicap. Les droits immémoriaux qui ont permis aux peuples nomades de vivre et de se nourrir, les droits de passage, de pacage et de vaine pâture, ne sont plus observés. Nous étions des intrus dans ce monde où à chaque poste il faut prouver qu'on est de telle nationalité et pas de telle autre, palestinienne, israélienne, syrienne, libanaise, jordanienne, que sais-je, des envahisseurs d'une autre planète. Notre pluralisme a facilité des choses et compliqué d'autres ; le clan avait en effet accueilli dans ses rangs des étrangers, des chrétiens, des juifs, des sunnites, des chiïtes, des zoroastriens, des Grecs orthodoxes, d'origine palestinienne, israélienne, arabe, berbère, nabatéenne, séleucide, ottomane aussi, en recherche comme nous d'une nouvelle alliance avec Dieu. Cet élargissement plutôt intempestif est la conséquence directe du sermon que j'avais fait au clan à mon retour des chênes de Mamré. Terah l'avait souhaité et je l'ai voulu, les nôtres devaient savoir la raison de notre errance et participer pleinement à notre quête. Certains de nos jeunes qui avaient le nez encore laiteux et sortaient tout ébouriffés de l'adolescence, à simplement m'entendre parler de ma rencontre avec Dieu se sont exaltés au point de se couvrir la tête et les épaules du voile des prophètes et se sont mis aussitôt à prêcher à la ronde la nouvelle Alliance comme si nous l'avions déjà en poche alors que nous osions à peine l'espérer pour notre postérité. Des gens, des oisifs, des égarés, des squatteurs, tous un peu fiévreux, nous ont rejoints dans notre marche, attirés par le fumet du mystère eschatologique qui exhalait de notre manière d'être, il est vrai révolutionnaire et très hiératique. Ils ne restaient guère longtemps, fort heureusement, ils nous trouvaient trop ceci, pas assez cela, ils étaient imprégnés de cette culture moderne du résultat. Nous n'avons pas réussi à leur expliquer que nous n'étions pas des prédicateurs, ni des vengeurs messianiques, nous cherchions simplement à vivre au présent la geste de notre ancêtre Abraham avec l'espoir que Dieu nous agréé comme prophètes, ou simplement comme messagers, et nous confie l'honneur d'annoncer une nouvelle alliance à l'humanité. C'était trop modeste pour eux. Nous avons dit « nous osions à peine l'espérer », c'était le mot de la rupture, pour nous « oser » était une pudeur, une façon de demander pardon pour notre outrecuidance, pour eux c'était un ordre de marche vers la victoire. *Sus aux mécréants ! Mort aux récalcitrants !* Le terrorisme vient de là, de cette inconséquence juvénile. Comment les

en convaincre ? Dieu ne s'adresse pas aux hommes mais seulement à Ses prophètes, qu'Il a choisis et éprouvés, ils nous accuseraient de beaucoup de choses terribles.

*

Le temps et les épreuves ont fait leur œuvre. J'arrive à la fin, me voilà fort vieux, usé, et la mort est là, à mon chevet, attendant que je lui tende les bras, ce que je ferai tantôt, après avoir enregistré mon dernier message. Mourir est un bonheur lorsqu'on a comme moi vécu les immenses épreuves que Dieu impose à Ses prophètes pour Sa gloire et pour le salut de l'humanité. Un tel engagement donne quelques privilèges, le plus grand étant que les prophètes ne meurent pas en vérité, ils changent seulement de forme et de lieu ; débarrassés de leur enveloppe charnelle, ils entrent dans l'Éternité auprès de Dieu et dans la Légende auprès des hommes. Si les prophètes mouraient réellement, qui croirait en Dieu et à Sa Toute-Puissance ? Le souverain qui tue ses propres ambassadeurs ne peut pas exister longtemps. Abraham, Moïse, Jésus et Mohammed n'ont fait que traverser le mur des apparences, là où ils se trouvent ils sont bel et bien vivants, entourés d'anges et d'entités inconnues de nous. Ils ont accompli leur mission, même si avec le temps et l'érosion des choses le cœur des hommes s'est détourné d'eux. Voilà, j'ai à mon tour accompli la mission et ouvert à l'humanité l'ère de la cinquième Alliance, je vais rejoindre Dieu et la Légende.

*

J'ai rassemblé et ordonné tout ce que j'ai pu écrire au cours de notre voyage, qui me paraît aujourd'hui bien onirique, de Tell al-Muqayyar, en Mésopotamie, à Hébron, en Cisjordanie, où je vis mes derniers jours sur terre.

Lorsque notre temps prophétique s'est achevé, comme après le retour parmi les siens de Loth et de son clan et la conclusion d'un accord de paix avec le roi philistin Abimélec, nous dûmes reprendre notre vie d'hommes du commun et nous enraciner quelque part. Nous le fîmes dans les monts de Judée, ainsi qu'Abraham et les siens l'avaient fait en leur temps. Nous avons construit des maisons pour nos familles, des écoles pour nos enfants, des enclos pour nos bêtes et des silos pour nos réserves. Les élèves qui montraient de bonnes

dispositions poursuivaient leur scolarité à Hébron, les plus doués rejoignaient l'université, à Ramallah, Tel-Aviv, Jérusalem, Damas, Bagdad, en Europe et aux États-Unis. Nous avons acquis des terres périphériques et les avons exploitées après les avoir mises en valeur au prix d'immenses efforts et emblavées, et dans les sols ingrats nous avons planté des oliviers et des figuiers de barbarie. Nous avons creusé des puits, attelé des bœufs à la noria et construit des kilomètres de seguias qui serpentaient d'une parcelle à l'autre. Du vert apparut ici et là par petites touffes maigrelettes et finit par couvrir nos champs, nos vergers, nos jardins et envahir le reste, la luxuriance ne sait pas trop se contenir. Arrivées en masse, les abeilles butinaient avec appétit et les cigales chantaient follement l'amour et la joie. Il y avait comme un air d'éden en fête dans le paysage. Nos bêtes pâturaient ici et là, très loin lorsque la nature se fatiguait de nous servir et nous boudait un peu. Nous vécûmes notre vie d'hommes et de femmes dans la foi, la reconnaissance et la simplicité.

Dans un de mes terrains situé au pied d'une colline des monts de Judée que j'ai appelé, en souvenir du champ d'Abraham, le champ de Machpéla, car il comportait lui aussi plusieurs grottes reliées par des galeries souterraines, et que j'avais acquis auprès d'un notable de la région à l'ascendance hittite prouvée, nommé Éphron, comme l'Éphron de la Genèse, j'ai inhumé ma chère Sarah, morte en bonne sénescence, comblée par une descendance nombreuse. Le clan porta le deuil de quarante jours. Ismaël et Isaac l'ont beaucoup pleurée, mais ils se consolèrent auprès de leurs enfants, appelés par Dieu à former des communautés puissantes. Tous portent des noms tirés de la Genèse. Il faut que j'en dise un mot pour que la postérité les connaisse. Avec ses deux femmes Méribah et Patuma, Ismaël eut treize fils, non compris les filles, appelés Nebajoth, Kédar, Adbeel, Mihsam, Mischma, Duma, Massa, Hadad, Théma, Jethur, Napisch, Kedma, Mahalath. Nous les appelions « les fils d'Ismaël », « les Banu Ismaïl », que les étrangers appelaient les *Ismaélites*. C'était joli, nous l'adoptâmes. Plus tard, on les appellerait « les Arabes », parce qu'ils s'exprimaient plus volontiers en arabe qu'en araméen, en syriaque ou en hébreu.

Isaac eut de sa femme, Rebecca, fille de Bethuel du pays d'Aram, en Syrie, deux jumeaux qu'il appela Ésaü et Jacob, qui eurent dix-sept fils, non compris les filles : Eliphaz, Reuel, Korah, Jeush et Jaalam pour l'un, Joseph, Juda, Benjamin, Ruben, Levi, Aser, Siméon, Gad, Zabulon, Nephtali, Dan et Issachar pour l'autre. Nous les appelions « les fils de Jacob », « les Banu Ya'qub », ou « les fils d'Israël », « les

Banu Isra'ïl », en l'honneur de ce brave Jacob, le boiteux, qui avait pour autre nom Israël, « celui qui a lutté avec Dieu », que lui avait donné Dieu Lui-Même. Les étrangers l'ont traduit par les *Israélites*. C'était joli, nous l'adoptâmes aussi.

Avec Milca, fille de notre défunt frère Haran, Nahor eut sept fils, non compris les filles : Uç, Qemuel, Késed, Hazo, Pildash, Yidaph, Betouel, et avec sa concubine Réuma, quatre fils, non compris les filles : Tebah, Gaham, Tahash et Maaka.

Loth eut deux filles qui eurent de lui chacune un fils, Moab et Ben-Ammi, qui formeraient deux communautés prospères au sud de la Palestine, à l'est de Gaza, foyer originel des Philistins, que les gens appelleraient les *Moabites* et les *Ammonites*. C'est triste mais c'est ainsi, nous en parlons toujours avec un peu de gêne, Moab et Ben-Ammi sont nés du viol de Loth par ses propres filles.

Après mon deuil de Sarah j'ai pris pour épouse une femme nommée Ketura, qui me donna six enfants : Zimaran, Yokshan, Medan, Madian, Ishbak, Shouah.

Et tous nos cousins et compagnons, Seroug, Naïm, Sekkal et les autres, eurent plus d'une femme chacun et de nombreux enfants. Et ceux-là, nous les appelions « les fils de Seroug », « les Banu Seroug », « les fils de Naïm », « les Banu Naïm », « les fils de Sekkal », « les Banu Sekkal ». Les étrangers les appelaient tantôt ceci, tantôt cela, les *Palestiniens*, les *Cananéens*, les *Chaldéens*, les *Irakiens* lorsqu'ils apprirent que leurs arrière-grands-parents étaient originaires d'Irak, l'antique Chaldée. C'était joli et pertinent, nous les adoptâmes tous.

Et de ces enfants sont nés de très nombreux petits-enfants. Je ne saurais les énumérer, je ne les connais pas tous, ma mémoire n'est plus ce qu'elle était. Et puis, ils se ressemblent tous, en chacun il y a du Terah et beaucoup de cette terre aride et intraitable mais belle et généreuse de Canaan, la Palestine.

Revenu à la vie des gens normaux, le clan s'est peu à peu défait, comme il en va dans les familles qui se vident d'une génération à l'autre et se dispersent. Le nomadisme nous unissait, la sédentarité nous a séparés. Sans territoire, nous existions comme un peuple en mouvement ; parqués dans un territoire, nous n'étions plus que des familles et des individus vivant ensemble selon les codes de la société. Peut-être avons-nous oublié que la promesse de Dieu de nous donner un territoire pour y former un grand peuple était assortie d'une condition : vivre dans la promesse et dans la gloire de Dieu et non dans l'oppression du gain et l'exaltation de soi. Nous étions redevenus des hommes, intéressés par l'immédiat, et nous avons laissé nos petites

faiblesses prendre le dessus ; ce qu'un vrai peuple ne fait jamais, il est souverain, il ignore la faiblesse et la petitesse. Comme gens normaux, nous n'aurions jamais pu vivre quarante années à errer dans le désert à la recherche d'un idéal. Comme peuple, nous l'avons fait sans y penser.

La mort emporta les vieux, et les jeunes émigrèrent, pour porter notre histoire ailleurs ou simplement pour vivre dans le tourbillon du siècle à l'instar des jeunes de leur âge de cet autre monde, hors du giron de la prophétie. Les enfants et petits-enfants d'Ismaël partirent dans les pays arabes, au Moyen-Orient, au Maghreb, un peu en Afrique et dans les communautés arabes installées en Europe et en Amérique. Les enfants et petits-enfants d'Isaac et de Jacob s'installèrent en Israël ou rejoignirent les diasporas juives en Europe et en Amérique, certains ont suivi leurs frères et cousins dans les pays arabes. Ésaü et ses fils partirent en Occident et se fondirent dans ses populations. Les miens se sont répandus dans le monde au gré du vent. Être mes héritiers directs leur imposait trop de contraintes d'un côté et de l'autre, à la moindre dispute ils étaient appelés à faire pencher la balance du bon côté, mais eux-mêmes ne le connaissaient pas, le vrai bon côté.

Au final, aucun des enfants et petits-enfants du clan n'est resté. C'est normal et souhaitable, après tout ils sont le nouveau monde, pour le meilleur et pour le pire, qu'auraient-ils à faire avec l'ancien qui a le terrible inconvénient d'être proche de l'extinction ?

Eliezer n'aura ni femmes ni enfants. Il est resté à mes côtés comme un fils, un père, un frère, un serviteur dévoué. Qui servira-t-il après moi puisque la séquence des prophètes est close ? Le Messie ou le Mahdi peut-être, mais eux sont attendus à la fin des temps, ou va-t-il disparaître en fumée dans le ciel ? Il ne le sait pas, il s'en remet à Dieu. Lui et moi étions les derniers du clan de Terah le Mésopotamien, descendant de Terah le Chaldéen. J'en étais le chef, il en était l'humble serviteur.

Nous avons abandonné le village, devenu lugubre, et nous nous sommes logés dans une mesure dans un terrain vague dans un faubourg surpeuplé d'Hébron. Le village est rapidement tombé en ruine. C'est fou comme les villages se déglignent vite lorsque leurs habitants les abandonnent ; on croirait que les pierres comme les humains ont elles aussi besoin de la vie et de son énergie pour se tenir. Les gens de la région l'ont appelé Kiryat Ibrahim, le village

d'Abraham, et les nomades qui passaient par cette route ont recueilli son histoire et l'ont propagée dans tout le Moyen-Orient. Avec un tel nom, la ruine est bien partie pour devenir un jour un haut lieu de pèlerinage et de négoce en icônes, et un sujet de recherches sans fin pour les archéologues.

Tous les jours, je me rendais au Haram al-Khalil, le tombeau des Patriarches, pour prier et échanger par la pensée avec mes frères et mes sœurs, les patriarches et les matriarches. J'avais trouvé un coin de l'immense mosquée où la communication télépathique avec eux était excellente. Je m'y installais des heures durant, entre prophètes nous avions tant à nous dire, je leur racontais le monde et ses turpitudes et eux me racontaient l'au-delà et ses béatitudes. C'est l'imam et ses serviteurs qui, en effectuant leur ronde avant de fermer les lourds vantaux du sanctuaire, venaient me sortir de mes conversations rêveuses, parfois à haute voix, et les voix résonnent tant dans le tombeau. Le vieillard fidèle et pieux que j'étais les impressionnait par la lumière irréaliste qui se dégageait de son visage, c'était très respectueusement qu'ils me priaient de partir et poussaient jusqu'à me reconduire à petits pas à la sortie où Eliezer m'attendait dans notre vieille calèche.

À ma mort, je serai enterré dans mon terrain au pied des monts de Judée en Cisjordanie, aux côtés de Sarah. Eliezer scellera la grotte et partira où le destin l'attend. Fort curieusement, nous n'avons à aucun moment envisagé l'hypothèse qu'il pût mourir avant moi. Où l'aurais-je enterré, mon Dieu, je me le demande ? De ma nouvelle demeure dans l'au-delà, parmi mes merveilleux maîtres, Abraham, Moïse, Jésus, Mohammed, et tous les autres, grands et petits patriarches, je verrai Loth, Isaac, Ismaël, Jacob, et même Ésaü qui vivait en Occident, venir à la nouvelle Machpéla se recueillir sur ma tombe. D'autres suivront, Seroug, Naïm et Sekkal. Eliezer leur aura envoyé un message les informant de mon décès. Je leur saurai gré d'être venus aussi vite, car ils sont très engagés dans leur mission prophétique et dans leurs commerces, en Judée, en Samarie, en Galilée, dans la vallée du Jourdain, en Jordanie et ailleurs. Et plus tard viendront leurs enfants, puis les enfants de leurs enfants et, d'année en année, des foules ferventes dans lesquelles je ne reconnaitrai personne.

Isaac et sa femme Rebecca, Jacob et sa femme Léa me rejoindront dans la Machpéla, lorsque leur geste prophétique s'achèvera et que la mort viendra bénir leur sacerdoce à la gloire de Dieu et pour le salut

des hommes. Dieu a voulu que Rachel, sœur de Léa, cousine et deuxième femme de Jacob, soit enterrée ailleurs, près de Bethlehem en Cisjordanie. C'est une belle région où il fait bon vivre et méditer ; ici David fut couronné roi, ici est né Jésus, ici Omar, le deuxième calife de l'islam, érigea sa magnifique mosquée.

*

J'ai consacré beaucoup de temps pour écrire ce dernier livre. Il m'a permis de me rafraîchir la mémoire et de repenser aux êtres chers qui ont accompagné mon aventure prophétique. J'ai fait ce travail pour eux, pour les honorer, et pour permettre aux scribes de l'avenir d'écrire la nouvelle Genèse à partir de laquelle se formera la nouvelle Alliance et naîtra la nouvelle Humanité. Dieu a promis et Dieu tient parole. Aux scribes, je demande de se rappeler que la Genèse raconte la vie et la fabrique en même temps. La future Genèse devra être identique à la première, au mot et à la virgule près, la dynamique interne du monde en dépend. C'est elle qui nous a guidés du début à la fin sur le chemin de Dieu, et ce chemin est unique. Ce qui est attendu d'eux n'est pas de produire une nouvelle Genèse mais de remettre l'ancienne à l'honneur. Et qu'ils l'écrivent en araméen ancien, c'est important. Les traducteurs viendront plus tard la mettre à la portée des peuples intéressés. Qu'ils comprennent que l'identique s'appliquant à des contextes différents produira des réalités différentes inhérentes au contexte de leur apparition. Qu'ils voient comment la Genèse, identique à elle-même au cours des millénaires, a produit trois religions, différentes dans la forme et dans le fond – le judaïsme, le christianisme, l'islam –, et pourrait en produire d'autres encore, demain et après-demain, si son terme n'était échu. Il n'empêche, leurs croyants s'inscrivent tous dans la même Alliance vue sous trois angles différents, le juif, le chrétien, le musulman, tous vénèrent le Dieu unique, tous adhèrent à Son projet pour l'humanité et tous se réclament de Ses prophètes. Il faut bien y réfléchir, le différent est le meilleur moyen pour engendrer le semblable, comme le semblable est la bonne source du pluriel, c'est de cette façon que le semblable échappe au clonage débilisant et que le différent échappe à l'enfermement dans des particularismes monstrueux. Tout doit se faire dans la bonne mesure et le respect des rythmes profonds. Que l'homme et la femme, si différents, s'unissent et engendrent le semblable, des humains comme eux. Il faut juste respecter la

dynamique interne du monde, je me répète, et donner du temps au temps, la nature est un hymne à la lenteur, la presser, la brutaliser, c'est la rendre stérile, elle en meurt sans faute.

Je formule le vœu que les scribes fassent preuve d'honnêteté et de précision et n'oublient pas que la Genèse n'est pas seulement une histoire à raconter, elle est le chemin, la vérité et la vie, ainsi que Jésus le disait de lui-même.

*

Je voudrais, pour terminer, résumer les longues années qui ont suivi mon rendez-vous avec Dieu aux chênes de Mamré et ajouter quelques réflexions sur l'état du monde que je m'apprête à quitter de bon cœur, avec la permission de Dieu.

Je ne dirai rien de l'apparition de Dieu aux Chênes. Où trouverais-je les mots pour cela ? Nous sommes des humains, un agencement biologique tiré d'un jus plutôt saumâtre, nous ne voyons qu'avec nos yeux, n'entendons qu'avec nos oreilles, ne comprenons qu'avec notre cervelle, et n'avons que notre langue pour parler, c'est peu pour englober d'un seul mouvement l'univers et les infinités qu'il compte en chacun de ses points, et nous n'avons rien pour connaître l'inconnu, le passé lointain, l'Avenir, les univers parallèles et l'au-delà. À Ses prophètes, Dieu donne un peu à voir, à entendre, à comprendre mais à qui le communiqueraient-ils, pour le commun ce peu est déjà l'infini et l'au-delà réunis dans un point à mille dimensions ? « Mon royaume n'est pas de ce monde », disait Jésus au préfet de la Judée, Ponce Pilate, qui lui demandait s'il était bien le roi attendu des Juifs.

Parler du néant est déjà le matérialiser, car on en parlerait comme d'une chose, or il n'est pas une chose, il est le Néant, vide de toutes choses, de toutes significations. Et que dire du Tout ? Prononcer seulement ce mot lui donne une forme, le confine dans un espace et un temps, or le Tout comme le Néant est inconcevable, car après le Tout il y a le Tout au double, au triple, et ainsi jusqu'à l'infini, vocable qui se borne lui-même dès qu'on le prononce ; parler du Tout c'est le ramener à l'une de ses parties, certainement la plus petite, celle que notre cerveau peut contenir. Comment alors parler de Dieu qui est le Néant et le Tout réunis par-delà le Néant et le Tout ?

On dira que la Genèse est une fiction, un conte de nomades. Que non pas ! Elle rapporte des faits réels, avec des personnages réels, dans une époque bien cadrée, celle du bronze moyen, qui va de 3 000 à

1 000 ans av. J.-C., dans un lieu bien identifié qui a pour centre la Mésopotamie et pour périphérie le pays des Hittites au nord-ouest, celui des Élamites, des Mannéens et des Mèdes au nord-est, celui des Assyriens et des Chaldéens au sud, celui des Cananéens et des Égyptiens au-delà du Sinaï. C'est assez banal, à bien voir, que des gens cherchent la vérité, et même la vérité des vérités, qu'ils entendent des voix, aient des visions, se croient investis d'une mission ; c'est banal que des rêveurs quittent leur foyer et aillent courir le monde à la recherche du Graal. C'est cela que la Genèse raconte, une histoire banale, de gens banals, habitant un temps guère différent des autres. Ainsi, chacun peut s'y reconnaître et entrer dans l'aventure. C'est bien cela que nous avons fait, nous, simples ressortissants de Tell al-Muqayyar, nous sommes sortis de nos ruines quatre fois millénaires et nous sommes partis à la recherche de Dieu, guidés par la Genèse, par l'histoire d'un clan d'Ur en Chaldée qui un jour, à l'aube d'un monde nouveau, a levé le camp pour tenter sa chance sur un autre continent, un continent mythique qui serait toujours plus loin à mesure qu'on s'en approcherait. Chemin faisant, les membres de ce clan ont vu des choses qu'ils ne connaissaient pas, ne comprenaient pas, alors, tremblant de peur et d'excitation, ils ont inventé des mots pour les désigner, les saluer, les apprivoiser : *Yahvé, Dieu, Prophétie, Alliance, Humanité, Paradis* ; et la vie et la mort qui chez eux n'étaient que la vie et la mort, un processus banal, bêtement machinal, sont ici la Vie et la Mort, dans ce nouveau monde elles sont porteuses de significations considérables, proprement révolutionnaires. Ils apprirent, et cela n'est pas banal, il faut le reconnaître, que ces mots, qui leur ont été mentalement suggérés, ont le pouvoir extraordinaire de fabriquer des univers et de les peupler d'êtres sublimes. C'est là que s'ouvrit pour eux le monde bouleversant de la prophétie.

Je ne dirai rien de la deuxième partie de la Genèse, qui commence après mon rendez-vous divin à Mamré, la Genèse la raconte en détail, avec une belle économie de mots, sans emphase ni fioritures. Tout cela est connu et fait partie de la culture générale des peuples monothéistes, chacun en sait au moins les têtes de chapitre : la naissance d'Ismaël fils d'Abram et d'Agar, la servante égyptienne de Saraï ; leur renvoi du clan et leur abandon dans le désert où Dieu viendra les sauver de la mort en faisant surgir devant eux un puits bienfaisant ; la grossesse étonnante de Saraï à l'âge où nos grands-mères retombent en enfance et décèdent avec un sourire évanescent dans le regard ; le sacrifice d'Isaac demandé par Dieu, interrompu in

extremis par un ange descendu du ciel ; le séjour d'Abram dans le désert du Néguev ; la femme de Loth transformée en statue de sel par l'étrange radiation qui a vitrifié Sodome et Gomorrhe ; la guerre contre le roi philistin Abimélec qui prit pour épouse Saraï qu'Abram lui avait présentée comme étant sa sœur, rééditant la situation absurde vécue chez Pharaon en Égypte ; et toutes les batailles donquichottesques qu'Abram a livrées ici et là.

Il faut bien le voir : la nouvelle Genèse, si elle apparaissait aujourd'hui, trouverait un contexte identique à celui qui prévalait lorsque la première Genèse entamait sa carrière. Elle venait renverser l'ordre ancien, polythéiste, idolâtre et esclavagiste, et annoncer l'avènement du Dieu unique et la naissance de l'Homme libre, mais rien n'y fit ; quatre mille ans plus tard, l'ordre inique est toujours là, avec ses dieux païens, belliqueux et cruels, son Veau d'Or, ses prêtres fous, ses princes pleins de morgue, ses esclaves moutonniers, crevant à la chaîne, ses consommateurs hallucinés, en overdose permanente, sous surveillance vigilante à tout instant de leur pauvre existence. Raison pour laquelle la nouvelle Genèse devra être identique à l'originale, puisque rien n'a changé. Le nouvel ordre ne s'est pas imposé, pas même dans le clan d'Abram ou à peine. L'heure n'était pas venue, nous serions arrivés trop tôt, ou trop tard. Ou tout reste à faire. Dieu mesure en dizaines et en centaines de milliards d'années-lumière quand notre vie compte quelques brassées de jours qui brûlent comme feu de paille. Voici qu'à présent les descendants de ses enfants se font la guerre et vendent leur progéniture aux marchands du temple et aux seigneurs de guerre. Si un bout de ce nouveau monde a pris racine quelque part, il doit vivre caché dans les catacombes, ou squatter des villages abandonnés dans un folklore misérable et ennuyeux. Au départ d'une croyance, Dieu est un scandale et ses fidèles, des proscrits.

Dieu est énigmatique, Il nomme des prophètes, les charge de renverser l'ordre immuable des choses, puis les abandonne en chemin, laissant le monde dans un chantier perpétuel, comme s'Il s'était ravisé, comme s'Il se souvenait que la paix et le repos étaient interdits ici-bas, comme si la terre n'était plus le paradis promis aux hommes mais le purgatoire dédié des anges déçus. Dieu pardonnera-t-Il un jour la trahison d'Adam et Ève ?

Ceci n'est pas un aveu d'échec et de pessimisme, mais le contraire, la reconnaissance que le but de la quête est la quête elle-même et que la douleur est le levain de l'espérance et des victoires à venir. Aimer et

suivre Dieu est une épreuve tragique.

*

Ce fut un jour si plein de malheur pour les uns et si débordant de bonheur pour les autres. Le 29 novembre 1947, l'ONU adopta par sa résolution 181 le plan de partage de la Palestine mandataire. Trois entités furent créées, un État juif, un État arabe et Jérusalem sous juridiction internationale, trois terres étroites, enclavées l'une dans l'autre, en forme de prison dans une prison. Personne ne pourrait bouger sans heurter son voisin, buter contre le mur ou se prendre dans les barbelés. Tout cela était un seul territoire, un seul peuple, tour à tour cananéen, hébreu, assyrien, égyptien, romain, arabe, ottoman, il pouvait le rester sous forme fédérale, libérale et laïque, mais non, l'ONU, qui est bien l'antre de l'ignorance au service des puissants et de coalitions opportunistes, a choisi de faire compliqué et ruineux pour tous : parcelliser le territoire et déplacer ses populations pour créer des groupes ethniquement et religieusement homogènes, les moutons avec les moutons, les chèvres avec les chèvres, les bœufs avec les bœufs. Les Arabes rejetèrent la résolution et se mirent sur le pied de guerre. Les Juifs l'acceptèrent et dans l'allégresse prirent la route de Sion. Six mois plus tard, le 14 mai 1948, Ben Gourion proclama solennellement la naissance de l'État d'Israël. Et aussitôt commença la première guerre israélo-arabe, qui avait été largement annoncée, les mois d'avant, par une longue série d'émeutes sanglantes en Égypte, en Syrie, au Yémen, et d'attentats meurtriers en Palestine. D'autres guerres la suivirent, toujours plus acharnées, le programme étant fait pour les mille années à venir.

Notre clan connut ce jour sa première déchirure. Les enfants de nos enfants, *ismaélites*, *israélites*, *moabites*, *ammonites*, *palestiniens*, se regardaient étonnés, comme tous les habitants du Moyen-Orient ils étaient sommés de choisir un camp, celui qui donne la mort ou celui qui la reçoit. Ils découvriraient qu'ils étaient tous sur des lignes de front, ils avaient essaimé d'un bout à l'autre de la Palestine, en Judée, en Samarie, en Galilée, au Néguev, à Gaza, à Jérusalem, ils étaient de tous les côtés à la fois, frères et ennemis les uns pour les autres. La deuxième fatale déchirure est venue de ce que les peuples du Moyen-Orient ont abandonné leurs identités profondes qui les ancrèrent dans leurs terres et leur histoire millénaire pour se couler dans une identité d'emprunt sans consistance, mythifiée et mythifiante, l'identité arabe,

costume d'arlequin mal taillé, épouvantail pour les uns, déguisement de fête pour les autres, inventée par les califes et certifiée par les orientalistes européens dans des débats et des procès académiques, ou par des états-majors militaires qui dans la poussière des combats ont confondu langue et identité, ou des religieux soumis à la lettre qui ont sacralisé l'identité arabe à partir du verset 2 de la sourate 12 du Coran : « Nous avons fait descendre un Coran en langue arabe afin que vous raisonniez. » Telle la tunique de Nessus, elle a si bien phagocyté ces vieux peuples, pourtant endurcis, qu'ils en perdirent leurs âmes premières et leurs capacités innées à tout affronter car maîtres de leur destin. En face les Hébreux sont restés des Hébreux, seuls maîtres de leurs décisions. La guerre israélo-arabe s'est jouée dans ce schéma perdant-gagnant, ici la décision est prise par un gouvernement ramassé en alerte permanente et là par vingt gouvernements pléthoriques, oisifs, peu habitués au débat constructif, n'ayant tout simplement de soucis que pour leurs vices.

Le clan a vécu. Il a été emporté dans le malstrom des temps présents et des guerres qui ont déferlé sur le Moyen-Orient. Les patriarches se sont retournés dans leur tombeau et ont cessé d'émettre. La cinquième Alliance pour laquelle nous avons tant enduré n'était peut-être plus à l'ordre du jour. Il s'écoulerait encore du temps avant de la voir revenir dans l'actualité mondiale.

À dire la vérité, je me suis toujours demandé, et je le ferai jusqu'à ma dernière heure, si ce que nous avons vécu, si ce que j'ai écrit dans mes tablettes, est bien arrivé. Terah, mon vénéré père, s'était posé la question, je me la pose aujourd'hui et nos enfants se la poseront demain : *Avons-nous réellement existé, et que veut dire exister ?* Abraham a-t-il existé ? De quelle façon ? Qui m'a parlé et embrasé à Harran ? Qui me parlait dans la mosquée du tombeau des Patriarches ? Qui ou quoi m'a sidéré de sa lumière aux chênes de Mamré ? D'où me vient ce pouvoir d'être en vie alors que je suis mort depuis quatre mille ans ?

La mort s'est montrée bien patiente, voilà des mois et des millénaires qu'elle est à mon chevet. Pourquoi la faire attendre, puisque tout est fini dans ce temps. Un autre viendra plus tard.

Mais peut-être a-t-il déjà de nouveau commencé. Oui, on dirait bien, il y a comme de l'impatience dans l'air, toutes ces calamités qui

s'abattent sur nous sont des signes, pour nous éprouver, pour nous réveiller. Vrai ou faux, réalité ou illusion, qu'importe, j'ai reçu un message et je l'ai transmis. Une nouvelle Genèse sortira de cette histoire, et notre postérité naîtra dans une nouvelle alliance. Ce qui est écrit doit arriver, il en a toujours été ainsi.

GENÈSE

La geste d'Abraham

11,27 - 25,34

Vb,27 la postérité de Terah. Terah engendra Abram, Nahor et Haran.
– Haran engendra Loth.

E1,28 Haran mourut en présence de Terah, son père, au pays de sa naissance, à Ur en Chaldée.

A1,29 et Nahor prirent des femmes : le nom de la femme d'Abram était Saraï, et le nom de la femme de Nahor était Milca, fille d'Haran, père de Milca et père de Jisca.

S1,30 était stérile : elle n'avait point d'enfants.

Ter,31 prit Abram, son fils, et Loth, fils d'Haran, fils de son fils, et Saraï, sa belle-fille, femme d'Abram, son fils. Ils sortirent ensemble d'Ur en Chaldée, pour aller au pays de Canaan. Ils vinrent jusqu'à Harran, et y habitèrent.

L1,32 ans de Terah furent de deux cent cinq ans ; et Terah mourut à Harran.

*

L2,1 Éternel dit à Abram : Quitte ton pays, ta parenté, et la maison de ton père, et va dans le pays que je te montrerai.

J2,2 Je ferai de toi une grande nation, et je te bénirai ; je rendrai ton nom grand, et tu seras une source de bénédiction.

J2,3 Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront ; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi.

A2,4 Abram partit, comme l'Éternel le lui avait dit, et Loth partit avec lui. Abram était âgé de soixante-quinze ans, lorsqu'il sortit d'Harran.

A2,5 Abram prit Saraï, sa femme, et Loth, fils de son frère, avec tous les biens qu'ils possédaient et les serviteurs qu'ils avaient acquis à Harran. Ils partirent pour aller dans le pays de Canaan, et ils arrivèrent au pays de Canaan.

Abram parcourut le pays jusqu'au lieu nommé Sichem, jusqu'aux chênes de Mamré. Les Cananéens étaient alors dans le pays.

L'Éternel apparut à Abram, et dit : Je donnerai ce pays à ta postérité. Et Abram bâtit là un autel à l'Éternel, qui lui était apparu.

Il se transporta de là vers la montagne, à l'orient de Béthel, et il dressa ses tentes, ayant Béthel à l'occident et Aï à l'orient. Il bâtit encore là un autel à l'Éternel, et il invoqua le nom de l'Éternel.

Abram continua ses marches, en s'avancant vers le midi.

Il y eut une famine dans le pays ; et Abram descendit en Égypte pour y séjourner, car la famine était grande dans le pays.

Comme il était près d'entrer en Égypte, il dit à Saraï, sa femme : Voici, je sais que tu es une femme belle de figure.

Quand les Égyptiens te verront, ils diront : C'est sa femme ! Et ils me tueront, et te laisseront la vie.

Je te prie, que tu es ma sœur, afin que je sois bien traité à cause de toi, et que mon âme vive grâce à toi.

Lorsque Abram fut arrivé en Égypte, les Égyptiens virent que la femme était fort belle.

Les grands de Pharaon la virent aussi et la vantèrent à Pharaon ; et la femme fut emmenée dans la maison de Pharaon.

Il traita bien Abram à cause d'elle ; et Abram reçut des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs et des servantes, des ânesses, et des chameaux.

Mais l'Éternel frappa de grandes plaies Pharaon et sa maison, au sujet de Saraï, femme d'Abram.

Alors Pharaon appela Abram, et dit : Qu'est-ce que tu m'as fait ? Pourquoi ne m'as-tu pas déclaré que c'est ta femme ?

Pourquoi as-tu dit : C'est ma sœur ? Aussi l'ai-je prise pour ma femme. Maintenant, voici ta femme, prends-la, et va-t'en !

Pharaon donna ordre à ses gens de le renvoyer, lui et sa femme, avec tout ce qui lui appartenait.

*

Abram remonta d'Égypte vers le midi, lui, sa femme, et tout ce qui lui appartenait, et Loth avec lui.

Abram était très riche en troupeaux, en argent et en or.

Il dirigea ses marches du midi jusqu'à Béthel, jusqu'au lieu où était

sa tente au commencement, entre Béthel et Aï,

13,4 Dieu où était l'autel qu'il avait fait précédemment. Et là, Abram invoqua le nom de l'Éternel.

13,5 qui voyageait avec Abram, avait aussi des brebis, des bœufs et des tentes.

13,6 La contrée était insuffisante pour qu'ils demeuraient ensemble, car leurs biens étaient si considérables qu'ils ne pouvaient demeurer ensemble.

13,7 eut querelle entre les bergers des troupeaux d'Abram et les bergers des troupeaux de Loth. Les Cananéens et les Phariséens habitaient alors dans le pays.

13,8 Abram dit à Loth : Qu'il n'y ait point, je te prie, de dispute entre moi et toi, ni entre mes bergers et tes bergers ; car nous sommes frères.

13,9 le pays n'est-il pas devant toi ? Sépare-toi donc de moi : si tu vas à gauche, j'irai à droite ; si tu vas à droite, j'irai à gauche.

13,10 leva les yeux, et vit toute la plaine du Jourdain, qui était entièrement arrosée. Avant que l'Éternel eût détruit Sodome et Gomorrhe, c'était, jusqu'à Tsoar, comme un jardin de l'Éternel, comme le pays d'Égypte.

13,11 choisit pour lui toute la plaine du Jourdain, et il s'avança vers l'orient. C'est ainsi qu'ils se séparèrent l'un de l'autre.

13,12 habita dans le pays de Canaan ; et Loth habita dans les villes de la plaine, et dressa ses tentes jusqu'à Sodome.

13,13 gens de Sodome étaient méchants, et de grands pécheurs contre l'Éternel.

13,14 l'Éternel dit à Abram, après que Loth se fut séparé de lui : Lève les yeux, et, du lieu où tu es, regarde vers le nord et le midi, vers l'orient et l'occident ;

13,15 tout le pays que tu vois, je le donnerai à toi et à ta postérité pour toujours.

13,16 J'ai ta postérité comme la poussière de la terre, en sorte que, si quelqu'un peut compter la poussière de la terre, ta postérité aussi sera comptée.

13,17 toi, parcours le pays dans sa longueur et dans sa largeur ; car je te le donnerai.

13,18 leva ses tentes, et vint habiter parmi les chênes de Mamré, qui sont près d'Hébron. Et il bâtit là un autel à l'Éternel.

14,1 Dans le temps d'Amraphel, roi de Schinear, d'Arjoc, roi d'Ellasar, de Kedorlaomer, roi d'Élam, et de Tideal, roi de Gojim,

14,2 Priva qu'ils firent la guerre à Béra, roi de Sodome, à Birscha, roi de Gomorrhe, à Schineab, roi d'Adma, à Schémeéber, roi de Tseboïm, et au roi de Béla, qui est Tsoar.

14,3 Derniers s'assemblèrent tous dans la vallée de Siddim, qui est la mer Salée.

14,4 Pendant douze ans, ils avaient été soumis à Kedorlaomer ; et la treizième année, ils s'étaient révoltés.

14,5 La quatorzième année, Kedorlaomer et les rois qui étaient avec lui se mirent en marche, et ils battirent les Rephaïm à Aschteroth Karnaim, les Zuzim à Ham, les Émim à Schavé Kirjathaim,

14,6 Les Horiens dans leur montagne de Séir, jusqu'au chêne de Paran, qui est près du désert.

14,7 Ils s'en retournèrent, vinrent à En Mischpath, qui est Kadès, et battirent les Amalécites sur tout leur territoire, ainsi que les Amamréens établis à Hatsatson Thamar.

14,8 S'avancèrent le roi de Sodome, le roi de Gomorrhe, le roi d'Adma, le roi de Tseboïm, et le roi de Béla, qui est Tsoar ; et ils se rangèrent en bataille contre eux, dans la vallée de Siddim,

14,9 Contre Kedorlaomer, roi d'Élam, Tideal, roi de Gojim, Amraphel, roi de Schinear, et Arjoc, roi d'Ellasar : quatre rois contre cinq.

14,10 La vallée de Siddim était couverte de puits de bitume ; le roi de Sodome et celui de Gomorrhe prirent la fuite, et y tombèrent ; le reste s'enfuit vers la montagne.

14,11 Les vainqueurs enlevèrent toutes les richesses de Sodome et de Gomorrhe, et toutes leurs provisions ; et ils s'en allèrent.

14,12 Enlevèrent aussi, avec ses biens, Loth, fils du frère d'Abram, qui demeurait à Sodome ; et ils s'en allèrent.

14,13 Byard vint l'annoncer à Abram, l'Hébreu ; celui-ci habitait parmi les chênes de Mamré, l'Amamréen, frère d'Eschol et frère d'Aner, qui avaient fait alliance avec Abram.

14,14 Qu'Abram eut appris que son frère avait été fait prisonnier, il arma trois cent dix-huit de ses plus braves serviteurs, nés dans sa maison, et il poursuivit les rois jusqu'à Dan.

14,15 Il divisa sa troupe, pour les attaquer de nuit, lui et ses serviteurs ; il

les battit, et les poursuivit jusqu'à Choba, qui est à la gauche de Damas.

14,16 Il ramena toutes les richesses ; il ramena aussi Loth, son frère, avec ses biens, ainsi que les femmes et le peuple.

14,17 Et qu'Abram fut revenu vainqueur de Kedorlaomer et des rois qui étaient avec lui, le roi de Sodome sortit à sa rencontre dans la vallée de Schavé, qui est la vallée du roi.

14,18 Melisédech, roi de Salem, fit apporter du pain et du vin : il était sacrificateur du Dieu Très Haut.

14,19 Il dit Abram, et dit : Béni soit Abram par le Dieu Très Haut, maître du ciel et de la terre !

14,20 Soit le Dieu Très Haut, qui a livré tes ennemis entre tes mains ! Et Abram lui donna la dîme de tout.

14,21 Le roi de Sodome dit à Abram : Donne-moi les personnes, et prends pour toi les richesses.

14,22 Il répondit au roi de Sodome : Je lève la main vers l'Éternel, le Dieu Très Haut, maître du ciel et de la terre :

14,23 Je prendrai rien de tout ce qui est à toi, pas même un fil, ni un cordon de soulier, afin que tu ne dises pas : J'ai enrichi Abram. Rien pour moi !

14,24 Quant, ce qu'ont mangé les jeunes gens, et la part des hommes qui ont marché avec moi, Aner, Eschol et Mamré : eux, ils prendront leur part.

*

15,1 Après ces événements, la parole de l'Éternel fut adressée à Abram dans une vision, et il dit : Abram, ne crains point ; je suis ton bouclier, et ta récompense sera très grande.

15,2 Abram répondit : Seigneur Éternel, que me donneras-tu ? Je m'en vais sans enfants ; et l'héritier de ma maison, c'est Eliezer de Damas.

15,3 Abram dit : Voici, tu ne m'as pas donné de postérité, et celui qui est né dans ma maison sera mon héritier.

15,4 La parole de l'Éternel lui fut adressée ainsi : Ce n'est pas lui qui sera ton héritier, mais c'est celui qui sortira de tes entrailles qui sera ton héritier.

15,5 Après l'avoir conduit dehors, il dit : Regarde vers le ciel, et compte les étoiles, si tu peux les compter. Et il lui dit : Telle sera ta postérité.

A5,6 Abram eut confiance en l'Éternel, qui le lui imputa à justice.

L5,7 L'Éternel lui dit encore : Je suis l'Éternel, qui t'ai fait sortir d'Ur en Chaldée, pour te donner en possession ce pays.

A5,8 Abram répondit : Seigneur Éternel, à quoi connaîtrai-je que je le posséderai ?

E5,9 L'Éternel lui dit : Prends une génisse de trois ans, une chèvre de trois ans, un bélier de trois ans, une tourterelle et une jeune colombe.

A5,10 Abram prit tous ces animaux, les coupa par le milieu, et mit chaque morceau l'un vis-à-vis de l'autre ; mais il ne partagea point les oiseaux.

L5,11 Les oiseaux de proie s'abattirent sur les cadavres ; et Abram les chassa.

A5,12 Toucher du soleil, un profond sommeil tomba sur Abram ; et voici, une frayeur et une grande obscurité vinrent l'assaillir.

E5,13 L'Éternel dit à Abram : Sache que tes descendants seront étrangers dans un pays qui ne sera point à eux ; ils y seront asservis, et on les opprimerait pendant quatre cents ans.

M5,14 Mais je jugerai la nation à laquelle ils seront asservis, et ils sortiront ensuite avec de grandes richesses.

T5,15 Tu iras en paix vers tes pères, tu seras enterré après une heureuse vieillesse.

A5,16 À la quatrième génération, ils reviendront ici ; car l'iniquité des Amamréens n'est pas encore à son comble.

Q5,17 Quand le soleil fut couché, il y eut une obscurité profonde ; et voici, ce fut une fournaise fumante, et des flammes passèrent entre les animaux partagés.

E5,18 Jour-là, l'Éternel fit alliance avec Abram, et dit : Je donne ce pays à ta postérité, depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve, au fleuve d'Euphrate,

L5,19 Les pays des Kéniens, des Keniziens, des Kadmoniens,

d5,20 des Hattiens, des Pharisiens, des Rephaïm,

d5,21 des Amamréens, des Cananéens, des Guirgasiens et des Jébusiens.

*

S6,1 Sarai, femme d'Abram, ne lui avait point donné d'enfants. Elle avait une servante Égyptienne, nommée Agar.

E6,2 Sarai dit à Abram : Voici, l'Éternel m'a rendue stérile ; viens, je te

prie, vers ma servante ; peut-être aurai-je par elle des enfants. Abram écouta la voix de Saraï.

16,3 Saraï, femme d'Abram, prit Agar, l'Égyptienne, sa servante, et la donna pour femme à Abram, son mari, après qu'Abram eut habité dix années dans le pays de Canaan.

16,4 Elle vers Agar, et elle devint enceinte. Quand elle se vit enceinte, elle regarda sa maîtresse avec mépris.

16,5 Saraï dit à Abram : L'outrage qui m'est fait retombe sur toi. J'ai mis ma servante dans ton sein ; et, quand elle a vu qu'elle était enceinte, elle m'a regardée avec mépris. Que l'Éternel soit juge entre moi et toi !

16,6 Abram répondit à Saraï : Voici, ta servante est en ton pouvoir, agis à son égard comme tu le trouveras bon. Alors Saraï la maltraita ; et Agar s'enfuit loin d'elle.

16,7 L'ange de l'Éternel la trouva près d'une source d'eau dans le désert, près de la source qui est sur le chemin de Schur.

16,8 Elle dit : Agar, servante de Saraï, d'où viens-tu, et où vas-tu ? Elle répondit : Je fuis loin de Saraï, ma maîtresse.

16,9 L'ange de l'Éternel lui dit : Retourne vers ta maîtresse, et humilie-toi sous sa main.

16,10 L'ange de l'Éternel lui dit : Je multiplierai ta postérité, et elle sera si nombreuse qu'on ne pourra la compter.

16,11 L'ange de l'Éternel lui dit : Voici, tu es enceinte, et tu enfanteras un fils, à qui tu donneras le nom d'Ismaël ; car l'Éternel t'a entendue dans ton affliction.

16,12 Il sera comme un âne sauvage ; sa main sera contre tous, et la main de tous sera contre lui ; et il habitera en face de tous ses frères.

16,13 Elle appela Atta El roi le nom de l'Éternel qui lui avait parlé ; car elle dit : Ai-je rien vu ici, après qu'il m'a vue ?

16,14 C'est pourquoi l'on a appelé ce puits le puits de Lachai roi ; il est entre Kadès et Bared.

16,15 Agar enfanta un fils à Abram ; et Abram donna le nom d'Ismaël au fils qu'Agar lui enfanta.

16,16 Abram était âgé de quatre-vingt-six ans lorsque Agar enfanta Ismaël à Abram.

17,1 Lorsque Abram fut âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, l'Éternel apparut à Abram, et lui dit : Je suis le Dieu tout-puissant. Marche devant ma face, et sois intègre.

17,2 J'établirai mon alliance entre moi et toi, et je te multiplierai à l'infini.

17,3 Abram tomba sur sa face ; et Dieu lui parla, en disant :

17,4 Voici mon alliance, que je fais avec toi. Tu deviendras père d'une multitude de nations.

17,5 Je t'appellerai plus Abram ; mais ton nom sera Abraham, car je te rends père d'une multitude de nations.

17,6 Je rendrai fécond à l'infini, je ferai de toi des nations ; et des rois sortiront de toi.

17,7 J'établirai mon alliance entre moi et toi, et tes descendants après toi, selon leurs générations : ce sera une alliance perpétuelle, en vertu de laquelle je serai ton Dieu et celui de ta postérité après toi.

17,8 Je donnerai, et à tes descendants après toi, le pays que tu habites comme étranger, tout le pays de Canaan, en possession perpétuelle, et je serai leur Dieu.

17,9 Dieu dit à Abraham : Toi, tu garderas mon alliance, toi et tes descendants après toi, selon leurs générations.

17,10 Voici mon alliance, que vous garderez entre moi et vous, et ta postérité après toi : tout mâle parmi vous sera circoncis.

17,11 Vous circoncirez ; et ce sera un signe d'alliance entre moi et vous.

17,12 À l'âge de huit jours, tout mâle parmi vous sera circoncis, selon vos générations, qu'il soit né dans la maison, ou qu'il soit acquis à prix d'argent de tout fils d'étranger, sans appartenir à ta race.

17,13 Devra circoncire celui qui est né dans la maison et celui qui est acquis à prix d'argent ; et mon alliance sera dans votre chair une alliance perpétuelle.

17,14 Mâle incirconcis, qui n'aura pas été circoncis dans sa chair, sera exterminé du milieu de son peuple : il aura violé mon alliance.

17,15 Dieu dit à Abraham : Tu ne donneras plus à Saraï, ta femme, le nom de Saraï ; mais son nom sera Sarah.

17,16 Je bénirai, et je te donnerai d'elle un fils ; je la bénirai, et elle deviendra des nations ; des rois de peuples sortiront d'elle.

17,17 Abraham tomba sur sa face ; il rit, et dit en son cœur : Naîtrait-il un fils à un homme de cent ans ? et Sarah, âgée de quatre-vingt-dix ans,

enfanterait-elle ?

17,18 Abraham dit à Dieu : Oh ! qu'Ismaël vive devant ta face !

17,19 dit : Certainement Sarah, ta femme, t'enfantera un fils ; et tu l'appelleras du nom d'Isaac. J'établirai mon alliance avec lui comme une alliance perpétuelle pour sa postérité après lui.

17,20 regard d'Ismaël, je t'ai exaucé. Voici, je le bénirai, je le rendrai fécond, et je le multiplierai à l'infini ; il engendrera douze princes, et je ferai de lui une grande nation.

17,21 J'établirai mon alliance avec Isaac, que Sarah t'enfantera à cette époque-ci de l'année prochaine.

17,22 qu'il eut achevé de lui parler, Dieu s'éleva au-dessus d'Abraham.

17,23 Abraham prit Ismaël, son fils, tous ceux qui étaient nés dans sa maison et tous ceux qu'il avait acquis à prix d'argent, tous les mâles parmi les gens de la maison d'Abraham ; et il les circoncit ce même jour, selon l'ordre que Dieu lui avait donné.

17,24 Abraham était âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, lorsqu'il fut circoncis.

17,25, son fils, était âgé de treize ans lorsqu'il fut circoncis.

17,26 le même jour, Abraham fut circoncis, ainsi qu'Ismaël, son fils.

17,27 tous les gens de sa maison, nés dans sa maison, ou acquis à prix d'argent des étrangers, furent circoncis avec lui.

*

18,1 l'Éternel lui apparut parmi les chênes de Mamré, comme il était assis à l'entrée de sa tente, pendant la chaleur du jour.

18,2 Eva les yeux, et regarda : et voici, trois hommes étaient debout près de lui. Quand il les vit, il courut au-devant d'eux, depuis l'entrée de sa tente, et se prosterna en terre.

18,3 dit : Seigneur, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, ne passe point, je te prie, loin de ton serviteur.

18,4 Permettez qu'on apporte un peu d'eau, pour vous laver les pieds ; et reposez-vous sous cet arbre.

18,5 i prendre un morceau de pain, pour fortifier votre cœur ; après quoi, vous continuerez votre route ; car c'est pour cela que vous passez près de votre serviteur. Ils répondirent : Fais comme tu l'as dit.

18,6 Abraham alla promptement dans sa tente vers Sarah, et il dit : Vite,

trois mesures de fleur de farine, pétris, et fais des gâteaux.

18,8 Abraham courut à son troupeau, prit un veau tendre et bon, et le donna à un serviteur, qui se hâta de l'apprêter.

18,9 Il prit encore de la crème et du lait, avec le veau qu'on avait apprêté, et il les mit devant eux. Il se tint lui-même à leurs côtés, sous l'arbre. Et ils mangèrent.

18,9 Ils lui dirent : Où est Sarah, ta femme ? Il répondit : Elle est là, dans la tente.

18,10 L'un d'entre eux dit : Je reviendrai vers toi à cette même époque ; et voici, Sarah, ta femme, aura un fils. Sarah écoutait à l'entrée de la tente, qui était derrière lui.

18,11 Abraham et Sarah étaient vieux, avancés en âge : et Sarah ne pouvait plus espérer avoir des enfants.

18,12 Elle dit en elle-même, en disant : Maintenant que je suis vieille, aurais-je encore des désirs ? Mon seigneur aussi est vieux.

18,13 L'Éternel dit à Abraham : Pourquoi donc Sara a-t-elle ri, en disant : Est-ce que vraiment j'aurais un enfant, moi qui suis vieille ?

18,14 Il n'y a rien qui soit étonnant de la part de l'Éternel ? Au temps fixé je reviendrai vers toi, à cette même époque ; et Sara aura un fils.

18,15 Elle mentit, en disant : Je n'ai pas ri. Car elle eut peur. Mais il dit : Au contraire, tu as ri.

18,16 Les hommes se levèrent pour partir, et ils regardèrent du côté de Sodome. Abraham alla avec eux, pour les accompagner.

18,17 L'Éternel dit : Cacherai-je à Abraham ce que je vais faire ?...

18,18 Abraham deviendra certainement une nation grande et puissante, et en lui seront bénies toutes les nations de la terre.

18,19 Je l'ai choisi, afin qu'il ordonne à ses fils et à sa maison après lui de garder la voie de l'Éternel, en pratiquant la droiture et la justice, et qu'ainsi l'Éternel accomplisse en faveur d'Abraham les promesses qu'il lui a faites...

18,20 L'Éternel dit : Le cri contre Sodome et Gomorrhe s'est accru, et leur péché est énorme.

18,21 Pourquoi je vais descendre, et je verrai s'ils ont agi entièrement selon le bruit venu jusqu'à moi ; et si cela n'est pas, je le saurai.

18,22 Les hommes s'éloignèrent, et allèrent vers Sodome. Mais Abraham se tint encore en présence de l'Éternel.

18,23 Abraham s'approcha, et dit : Feras-tu aussi périr le juste avec le méchant ?

18,14 Être y a-t-il cinquante justes au milieu de la ville : les feras-tu périr aussi, et ne pardonneras-tu pas à la ville à cause des cinquante justes qui sont au milieu d'elle ?

18,15 Si tu mourir le juste avec le méchant, en sorte qu'il en soit du juste comme du méchant, loin de toi cette manière d'agir ! loin de toi ! Celui qui juge toute la terre n'exercera-t-il pas la justice ?

18,16 L'Éternel dit : Si je trouve dans Sodome cinquante justes au milieu de la ville, je pardonnerai à toute la ville, à cause d'eux.

18,17 Abraham reprit, et dit : Voici, j'ai osé parler au Seigneur, moi qui ne suis que poudre et cendre.

18,18 Être des cinquante justes en manquera-t-il cinq : pour cinq, détruiras-tu toute la ville ? Et l'Éternel dit : Je ne la détruirai point, si j'y trouve quarante-cinq justes.

18,19 Abraham continua de lui parler, et dit : Peut-être s'y trouvera-t-il quarante justes. Et l'Éternel dit : Je ne ferai rien, à cause de ces quarante.

18,20 Abraham dit : Que le Seigneur ne s'irrite point, et je parlerai. Peut-être s'y trouvera-t-il trente justes. Et l'Éternel dit : Je ne ferai rien, si j'y trouve trente justes.

18,21 Abraham dit : Voici, j'ai osé parler au Seigneur. Peut-être s'y trouvera-t-il vingt justes. Et l'Éternel dit : Je ne la détruirai point, à cause de ces vingt.

18,22 Abraham dit : Que le Seigneur ne s'irrite point, et je ne parlerai plus que cette fois. Peut-être s'y trouvera-t-il dix justes. Et l'Éternel dit : Je ne la détruirai point, à cause de ces dix justes.

18,23 L'Éternel s'en alla lorsqu'il eut achevé de parler à Abraham. Et Abraham retourna dans sa demeure.

*

19,1 Deux anges arrivèrent à Sodome sur le soir ; et Loth était assis à la porte de Sodome. Quand Loth les vit, il se leva pour aller au-devant d'eux, et se prosterna la face contre terre.

19,2 Il dit : Voici, mes seigneurs, entrez, je vous prie, dans la maison de votre serviteur, et passez-y la nuit ; lavez-vous les pieds ; vous vous lèverez de bon matin, et vous poursuivrez votre route. Non, répondirent-ils, nous passerons la nuit dans la rue.

19,3 Loth les pressa tellement qu'ils vinrent chez lui et entrèrent

dans sa maison. Il leur donna un festin, et fit cuire des pains sans levain. Et ils mangèrent.

119,4 Ils étaient pas encore couchés que les gens de la ville, les gens de Sodome, entourèrent la maison, depuis les enfants jusqu'aux vieillards ; toute la population était accourue.

119,5 Appelèrent Loth, et lui dirent : Où sont les hommes qui sont entrés chez toi cette nuit ? Fais-les sortir vers nous, pour que nous les connaissions.

119,6 Loth sortit vers eux à l'entrée de la maison, et ferma la porte derrière lui.

119,7 Loth dit : Mes frères, je vous prie, ne faites pas le mal !

119,8 Voici, j'ai deux filles qui n'ont point connu d'homme ; je vous les amènerai dehors, et vous leur ferez ce qu'il vous plaira. Seulement, ne faites rien à ces hommes puisqu'ils sont venus à l'ombre de mon toit.

119,9 Ils dirent : Retire-toi ! Ils dirent encore : Celui-ci est venu comme étranger, et il veut faire le juge ! Eh bien, nous te ferons pis qu'à eux. Et, pressant Loth avec violence, ils s'avancèrent pour briser la porte.

119,10 Les hommes étendirent la main, firent rentrer Loth vers eux dans la maison, et fermèrent la porte.

119,11 Ils frappèrent d'aveuglement les gens qui étaient à l'entrée de la maison, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, de sorte qu'ils se donnèrent une peine inutile pour trouver la porte.

119,12 Les hommes dirent à Loth : Qui as-tu encore ici ? Gendres, fils et filles, et tout ce qui t'appartient dans la ville, fais-les sortir de ce lieu.

119,13 Nous allons détruire ce lieu, parce que le cri contre ses habitants est grand devant l'Éternel. L'Éternel nous a envoyés pour le détruire.

119,14 Loth sortit, et parla à ses gendres qui avaient pris ses filles : Levez-vous, dit-il, sortez de ce lieu ; car l'Éternel va détruire la ville. Mais, aux yeux de ses gendres, il parut plaisanter.

119,15 Aube du jour, les anges insistèrent auprès de Loth, en disant : Lève-toi, prends ta femme et tes deux filles qui se trouvent ici, de peur que tu ne périsses dans la ruine de la ville.

119,16 Comme il tardait, les hommes le saisirent par la main, lui, sa femme et ses deux filles, car l'Éternel voulait l'épargner ; ils l'emmenèrent, et le laissèrent hors de la ville.

119,17 Après les avoir fait sortir, l'un d'eux dit : Sauve-toi, pour ta vie ; ne regarde pas derrière toi, et ne t'arrête pas dans toute la plaine ;

sauve-toi vers la montagne, de peur que tu ne périsses.

Loth dit : Oh ! non, Seigneur !

Voilà j'ai trouvé grâce à tes yeux, et tu as montré la grandeur de ta miséricorde à mon égard, en me conservant la vie ; mais je ne puis me sauver à la montagne, avant que le désastre m'atteigne, et je périrai.

Voilà cette ville est assez proche pour que je m'y réfugie, et elle est petite. Oh ! que je puisse m'y sauver... n'est-elle pas petite ?... et que mon âme vive !

Et lui dit : Voici, je t'accorde encore cette grâce, et je ne détruirai pas la ville dont tu parles.

Et toi de t'y réfugier, car je ne puis rien faire jusqu'à ce que tu y sois arrivé. C'est pour cela que l'on a donné à cette ville le nom de Tsoar.

Loth se levait sur la terre, lorsque Loth entra dans Tsoar.

Alors l'Éternel fit pleuvoir du ciel sur Sodome et sur Gomorrhe du soufre et du feu, de par l'Éternel.

Il détruisit ces villes, toute la plaine et tous les habitants des villes, et les plantes de la terre.

Loth comme de Loth regarda en arrière, et elle devint une statue de sel.

Abraham se leva de bon matin, pour aller au lieu où il s'était tenu en présence de l'Éternel.

Il porta ses regards du côté de Sodome et de Gomorrhe, et sur tout le territoire de la plaine ; et voici, il vit s'élever de la terre une fumée, comme la fumée d'une fournaise.

Alors que Dieu détruisait les villes de la plaine, Il se souvint d'Abraham ; et Il fit échapper Loth du milieu du désastre, par lequel Il bouleversa les villes où Loth avait établi sa demeure.

Loth quitta Tsoar pour la hauteur, et se fixa sur la montagne, avec ses deux filles, car il craignait de rester à Tsoar. Il habita dans une caverne, lui et ses deux filles.

La plus jeune dit à la plus jeune : Notre père est vieux ; et il n'y a point d'homme dans la contrée, pour venir vers nous, selon l'usage de tous les pays.

Voilà faisons boire du vin à notre père, et couchons avec lui, afin que nous conservions la race de notre père.

Elles firent donc boire du vin à leur père cette nuit-là ; et l'aînée alla coucher avec son père : il ne s'aperçut ni quand elle se coucha, ni

quand elle se leva.

10,34 Demain, l'aînée dit à la plus jeune : Voici, j'ai couché la nuit dernière avec mon père ; faisons-lui boire du vin encore cette nuit, et va coucher avec lui, afin que nous conservions la race de notre père.

10,35 Elles firent boire du vin à leur père encore cette nuit-là ; et la cadette alla coucher avec lui : il ne s'aperçut ni quand elle se coucha, ni quand elle se leva.

10,36 Les deux filles de Loth devinrent enceintes de leur père.

10,37 L'aînée enfanta un fils, qu'elle appela du nom de Moab : c'est le père des Moabites, jusqu'à ce jour.

10,38 La plus jeune enfanta aussi un fils, qu'elle appela du nom de Ben-Ammi : c'est le père des Ammonites, jusqu'à ce jour.

*

20,1 Abraham partit de là pour la contrée du midi ; il s'établit entre Kadès et Schur, et fit un séjour à Guérar.

20,2 Abraham disait de Sara, sa femme : C'est ma sœur. Abimélec, roi de Guérar, fit enlever Sarah.

20,3 Dieu apparut en songe à Abimélec pendant la nuit, et lui dit : Voici, tu vas mourir à cause de la femme que tu as enlevée, car elle a un mari.

20,4 Abimélec, qui ne s'était point approché d'elle, répondit : Seigneur, ferais-tu périr même une nation juste ?

20,5 n'a-t-il pas dit : C'est ma sœur ? et elle-même n'a-t-elle pas dit : C'est mon frère ? J'ai agi avec un cœur pur et avec des mains innocentes.

20,6 Il lui dit en songe : Je sais que tu as agi avec un cœur pur ; aussi t'ai-je empêché de pécher contre moi. C'est pourquoi je n'ai pas permis que tu la touchasses.

20,7 Maintenant, rends la femme de cet homme ; car il est prophète, il priera pour toi, et tu vivras. Mais, si tu ne la rends pas, sache que tu mourras, toi et tout ce qui t'appartient.

20,8 Abimélec se leva de bon matin, il appela tous ses serviteurs, et leur rapporta toutes ces choses ; et ces gens furent saisis d'une grande frayeur.

20,9 Abimélec appela aussi Abraham, et lui dit : Qu'est-ce que tu nous as fait ? Et en quoi t'ai-je offensé, que tu aies fait venir sur moi et sur

mon royaume un si grand péché ? Tu as commis à mon égard des actes qui ne doivent pas se commettre.

20,10 Abimélec dit à Abraham : Quelle intention avais-tu pour agir de la sorte ?

20,11 Abraham répondit : Je me disais qu'il n'y avait sans doute aucune crainte de Dieu dans ce pays, et que l'on me tuerait à cause de ma femme.

20,12 Mais, il est vrai qu'elle est ma sœur, fille de mon père ; seulement, elle n'est pas fille de ma mère ; et elle est devenue ma femme.

20,13 Que Dieu me fit errer loin de la maison de mon père, je dis à Sarah : Voici la grâce que tu me feras ; dans tous les lieux où nous irons, dis de moi : C'est mon frère.

20,14 Abimélec prit des brebis et des bœufs, des serviteurs et des servantes, et les donna à Abraham ; et il lui rendit Sarah, sa femme.

20,15 Abimélec dit : Voici, mon pays est devant toi ; demeure où il te plaira.

20,16 Il dit à Sarah : Voici, je donne à ton frère mille pièces d'argent ; cela te sera un voile sur les yeux pour tous ceux qui sont avec toi, et auprès de tous tu seras justifiée.

20,17 Abraham pria Dieu, et Dieu guérit Abimélec, sa femme et ses servantes ; et elles purent enfanter.

20,18 Éternel avait frappé de stérilité toute la maison d'Abimélec, à cause de Sarah, femme d'Abraham.

*

21,1 Éternel se souvint de ce qu'il avait dit à Sarah, et l'Éternel accomplit pour Sarah ce qu'il avait promis.

21,2 Sarah devint enceinte, et elle enfanta un fils à Abraham dans sa vieillesse, au temps fixé dont Dieu lui avait parlé.

21,3 Abraham donna le nom d'Isaac au fils qui lui était né, que Sarah lui avait enfanté.

21,4 Abraham circoncit son fils Isaac, âgé de huit jours, comme Dieu le lui avait ordonné.

21,5 Abraham était âgé de cent ans, à la naissance d'Isaac, son fils.

21,6 Sarah dit : Dieu m'a fait un sujet de rire ; quiconque l'apprendra rira de moi.

21,7 Elle ajouta : Qui aurait dit à Abraham : Sarah allaitera des enfants ?

Cependant je lui ai enfanté un fils dans sa vieillesse.

21,18 L'enfant grandit, et fut sevré ; et Abraham fit un grand festin le jour où Isaac fut sevré.

21,19 Sarah vit rire le fils qu'Agar, l'Égyptienne, avait enfanté à Abraham ;
21,20 Elle dit à Abraham : Chasse cette servante et son fils, car le fils de cette servante n'hériterait pas avec mon fils, avec Isaac.

21,21 La parole déplut fort aux yeux d'Abraham, à cause de son fils.

21,22 Mais Dieu dit à Abraham : Que cela ne déplaie pas à tes yeux, à cause de l'enfant et de ta servante. Accorde à Sarah tout ce qu'elle te demandera ; car c'est d'Isaac que sortira une postérité qui te sera propre.

21,23 Je fais aussi une nation du fils de ta servante ; car il est ta postérité.

21,24 Abraham se leva de bon matin ; il prit du pain et une outre d'eau, qu'il donna à Agar et plaça sur son épaule ; il lui remit aussi l'enfant, et la renvoya. Elle s'en alla, et s'égara dans le désert de Beer Schéba.

21,25 Quand l'eau de l'outre fut épuisée, elle laissa l'enfant sous un des arbrisseaux,

21,26 Elle s'assit vis-à-vis, à une portée d'arc ; car elle disait : Que je ne voie pas mourir mon enfant ! Elle s'assit donc vis-à-vis de lui, éleva la voix et pleura.

21,27 L'ange de Dieu entendit la voix de l'enfant ; et l'ange de Dieu appela du ciel Agar, et lui dit : Qu'as-tu, Agar ? Ne crains point, car Dieu a entendu la voix de l'enfant dans le lieu où Il est.

21,28 Toi, prends l'enfant, saisis-le de ta main ; car je ferai de lui une grande nation.

21,29 Dieu lui ouvrit les yeux, et elle vit un puits d'eau ; elle alla remplir d'eau l'outre, et donna à boire à l'enfant.

21,30 Il fut avec l'enfant, qui grandit, habita dans le désert, et devint tireur d'arc.

21,31 Il habita dans le désert de Paran, et sa mère lui prit une femme du pays d'Égypte.

21,32 Temps-là, Abimélec, accompagné de Picol, chef de son armée, parla ainsi à Abraham : Dieu est avec toi dans tout ce que tu fais.

21,33 Toi maintenant ici, par le nom de Dieu, que tu ne tromperas ni moi, ni mes enfants, ni mes petits-enfants, et que tu auras pour moi et le pays où tu séjournes la même bienveillance que j'ai eue pour toi.

21,34 Abraham dit : Je le jurerai.

~~11,25~~ 11,25 Abraham fit des reproches à Abimélec, au sujet d'un puits d'eau, dont s'étaient emparés de force les serviteurs d'Abimélec.

~~11,26~~ 11,26 Abimélec répondit : J'ignore qui a fait cette chose-là ; tu ne m'en as point informé, et moi, je ne l'apprends qu'aujourd'hui.

~~11,27~~ 11,27 Abraham prit des brebis et des bœufs, qu'il donna à Abimélec ; et ils firent tous deux alliance.

~~11,28~~ 11,28 Abraham mit à part sept jeunes brebis.

~~11,29~~ 11,29 Abimélec dit à Abraham : Qu'est-ce que ces sept jeunes brebis, que tu as mises à part ?

~~11,30~~ 11,30 Il répondit : Tu accepteras de ma main ces sept brebis, afin que cela me serve de témoignage que j'ai creusé ce puits.

~~11,31~~ 11,31 Et pourquoi on appelle ce lieu Beer Schéba ; car c'est là qu'ils jurèrent l'un et l'autre.

~~11,32~~ 11,32 Ils firent donc alliance à Beer Schéba. Après quoi, Abimélec se leva, avec Picol, chef de son armée ; et ils retournèrent au pays des Philistins.

~~11,33~~ 11,33 Abraham planta des tamaris à Beer Schéba ; et là il invoqua le nom de l'Éternel, Dieu de l'éternité.

~~11,34~~ 11,34 Abraham séjourna longtemps dans le pays des Philistins.

*

~~22,1~~ 22,1 Après ces choses, Dieu mit Abraham à l'épreuve, et lui dit : Abraham ! Et il répondit : Me voici !

~~22,2~~ 22,2 Dieu dit : Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac ; va-t'en au pays de Moriah, et là offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai.

~~22,3~~ 22,3 Abraham se leva de bon matin, sella son âne, et prit avec lui deux serviteurs et son fils Isaac. Il fendit du bois pour l'holocauste, et partit pour aller au lieu que Dieu lui avait dit.

~~22,4~~ 22,4 Troisième jour, Abraham, levant les yeux, vit le lieu de loin.

~~22,5~~ 22,5 Abraham dit à ses serviteurs : Restez ici avec l'âne ; moi et le jeune homme, nous irons jusque-là pour adorer, et nous reviendrons auprès de vous.

~~22,6~~ 22,6 Abraham prit le bois pour l'holocauste, le chargea sur son fils Isaac, et porta dans sa main le feu et le couteau. Et ils marchèrent tous deux ensemble.

~~22,7~~ 22,7 Isaac, parlant à Abraham, son père, dit : Mon père ! Et il répondit : Me voici, mon fils ! Isaac reprit : Voici le feu et le bois ; mais où est l'agneau pour l'holocauste ?

~~22,8~~ 22,8 Abraham répondit : Mon fils, Dieu se pourvoira Lui-Même de l'agneau pour l'holocauste. Et ils marchèrent tous deux ensemble.

~~22,9~~ 22,9 Lorsqu'ils furent arrivés au lieu que Dieu lui avait dit, Abraham y éleva un autel, et rangea le bois. Il lia son fils Isaac, et le mit sur l'autel, par-dessus le bois.

~~22,10~~ 22,10 Abraham étendit la main, et prit le couteau, pour égorger son fils.

~~22,11~~ 22,11 L'ange de l'Éternel l'appela des cieux, et dit : Abraham ! Abraham ! Et il répondit : Me voici !

~~22,12~~ 22,12 L'ange dit : N'avance pas ta main sur l'enfant, et ne lui fais rien ; car je sais maintenant que tu crains Dieu, et que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique.

~~22,13~~ 22,13 Abraham leva les yeux, et vit derrière lui un béliet retenu dans un buisson par les cornes ; et Abraham alla prendre le béliet, et l'offrit en holocauste à la place de son fils.

~~22,14~~ 22,14 Abraham donna à ce lieu le nom de Jéhovah Jiré. C'est pourquoi l'on dit aujourd'hui : À la montagne de l'Éternel il sera pourvu.

~~22,15~~ 22,15 L'ange de l'Éternel appela une seconde fois Abraham des cieux,

~~22,16~~ 22,16 : Je le jure par moi-même, parole de l'Éternel ! parce que tu as fait cela, et que tu n'as pas refusé ton fils, ton unique,

~~22,17~~ 22,17 Je bénirai et je multiplierai ta postérité, comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le bord de la mer ; et ta postérité possédera la porte de ses ennemis.

~~22,18~~ 22,18 Les nations de la terre seront bénies en ta postérité, parce que tu as obéi à ma voix.

~~22,19~~ 22,19 Abraham étant retourné vers ses serviteurs, ils se levèrent et s'en allèrent ensemble à Beer Schéba ; car Abraham demeurerait à Beer Schéba.

~~22,20~~ 22,20 Ces choses, on fit à Abraham un rapport, en disant : Voici, Milca a aussi enfanté des fils à Nahor, ton frère :

~~22,21~~ 22,21 Son premier-né, Buz, son frère, Kemuel, père d'Aram,

~~22,22~~ 22,22 Hazo, Pildasch, Jidlaph et Bethuel.

~~22,23~~ 22,23 Bethuel a engendré Rebecca. Ce sont là les huit fils que Milca a enfantés à Nahor, frère d'Abraham.

~~22,24~~ 22,24 Concubine, nommée Réuma, a aussi enfanté Thébach, Gaham,

23,1 Vie de Sara fut de cent vingt-sept ans : telles sont les années de la vie de Sara.

23,2 Il mourut à Kirbetth Arba, qui est Hébron, dans le pays de Canaan ; et Abraham vint pour mener deuil sur Sara et pour la pleurer.

23,3 Abraham se leva de devant son mort, et parla ainsi aux fils de Heth :
23,4 « Qui étranger et habitant parmi vous ; donnez-moi la possession d'un sépulcre chez vous, pour enterrer mon mort et l'ôter de devant moi.

23,5 Les fils de Heth répondirent à Abraham, en lui disant :

23,6 « Écoute-nous, mon seigneur ! Tu es un prince de Dieu au milieu de nous ; enterre ton mort dans celui de nos sépulcres que tu choisiras ; aucun de nous ne te refusera son sépulcre pour enterrer ton mort.

23,7 Abraham se leva, et se prosterna devant le peuple du pays, devant les fils de Heth.

23,8 Il leur parla ainsi : Si vous permettez que j'enterre mon mort et que je l'ôte de devant mes yeux, écoutez-moi, et priez pour moi Éphron, fils de Tsochar,

23,9 me céder la caverne de Macpéla, qui lui appartient, à l'extrémité de son champ, de me la céder contre sa valeur en argent, afin qu'elle me serve de possession sépulcrale au milieu de vous.

23,10 Éphron était assis parmi les fils de Heth. Et Éphron, le Héthien, répondit à Abraham, en présence des fils de Heth et de tous ceux qui entraient par la porte de sa ville :

23,11 « Mon seigneur, écoute-moi ! Je te donne le champ, et je te donne la caverne qui y est. Je te les donne, aux yeux des fils de mon peuple : enterre ton mort.

23,12 Abraham se prosterna devant le peuple du pays.

23,13 Il parla ainsi à Éphron, en présence du peuple du pays : Écoute-moi, je te prie ! Je donne le prix du champ : accepte-le de moi ; et j'y enterrerai mon mort.

23,14 Éphron répondit à Abraham, en lui disant :

23,15 « Mon seigneur, écoute-moi ! Une terre de quatre cents sicles d'argent, qu'est-ce que cela entre moi et toi ? Enterre ton mort.

~~23,16~~ Abraham comprit Éphron ; et Abraham pesa à Éphron l'argent qu'il avait dit, en présence des fils de Heth, quatre cents sicles d'argent ayant cours chez le marchand.

~~23,17~~ Champ d'Éphron à Macpéla, vis-à-vis de Mamré, le champ et la caverne qui y est, et tous les arbres qui sont dans le champ et dans toutes ses limites alentour,

~~23,18~~ firent ainsi la propriété d'Abraham, aux yeux des fils de Heth et de tous ceux qui entraient par la porte de sa ville.

~~23,19~~ Et cela, Abraham enterra Sarah, sa femme, dans la caverne du champ de Macpéla, vis-à-vis de Mamré, qui est Hébron, dans le pays de Canaan.

~~23,20~~ Champ et la caverne qui y est demeurèrent à Abraham comme possession sépulcrale, acquise des fils de Heth.

*

~~24,1~~ Abraham était vieux, avancé en âge ; et l'Éternel avait béni Abraham en toute chose.

~~24,2~~ Abraham dit à son serviteur, le plus ancien de sa maison, l'intendant de tous ses biens : Mets, je te prie, ta main sous ma cuisse ;

~~24,3~~ je te ferai jurer par l'Éternel, le Dieu du ciel et le Dieu de la terre, de ne pas prendre pour mon fils une femme parmi les filles des Cananéens au milieu desquels j'habite,

~~24,4~~ d'aller dans mon pays et dans ma patrie prendre une femme pour mon fils Isaac.

~~24,5~~ Serviteur lui répondit : Peut-être la femme ne voudra-t-elle pas me suivre dans ce pays-ci ; devrai-je mener ton fils dans le pays d'où tu es sorti ?

~~24,6~~ Abraham lui dit : Garde-toi d'y mener mon fils !

~~24,7~~ L'Éternel, le Dieu du ciel, qui m'a fait sortir de la maison de mon père et de ma patrie, qui m'a parlé et qui m'a juré, en disant : Je donnerai ce pays à ta postérité, Lui-Même enverra Son ange devant toi ; et c'est de là que tu prendras une femme pour mon fils.

~~24,8~~ La femme ne veut pas te suivre, tu seras dégagé de ce serment que je te fais faire. Seulement, tu n'y mèneras pas mon fils.

~~24,9~~ Serviteur mit sa main sous la cuisse d'Abraham, son seigneur, et lui jura d'observer ces choses.

~~24,10~~ Serviteur prit dix chameaux parmi les chameaux de son seigneur,

et il partit, ayant à sa disposition tous les biens de son seigneur. Il se leva, et alla en Mésopotamie, à la ville de Nahor.

24,11 Il reposa les chameaux sur leurs genoux hors de la ville, près d'un puits, au temps du soir, au temps où sortent celles qui vont puiser de l'eau.

24,12 dit : Éternel, Dieu de mon seigneur Abraham, fais-moi, je te prie, rencontrer aujourd'hui ce que je désire, et use de bonté envers mon seigneur Abraham !

24,13 je me tiens près de la source d'eau, et les filles des gens de la ville vont sortir pour puiser l'eau.

24,14a jeune fille à laquelle je dirai : Penche ta cruche, je te prie, pour que je boive, et qui répondra : Bois, et je donnerai aussi à boire à tes chameaux, soit celle que tu as destinée à ton serviteur Isaac ! Et par là je connaîtrai que tu uses de bonté envers mon seigneur.

24,15 avait pas encore fini de parler que sortit, sa cruche sur l'épaule, Rebecca, née de Bethuel, fils de Milca, femme de Nahor, frère d'Abraham.

24,16 une jeune fille très belle de figure ; elle était vierge, et aucun homme ne l'avait connue. Elle descendit à la source, remplit sa cruche, et remonta.

24,17 serviteur courut au-devant d'elle, et dit : Laisse-moi boire, je te prie, un peu d'eau de ta cruche.

24,18 répondit : Bois, mon seigneur. Et elle s'empressa d'abaisser sa cruche sur sa main, et de lui donner à boire.

24,19 elle eut achevé de lui donner à boire, elle dit : Je puiserai aussi pour tes chameaux, jusqu'à ce qu'ils aient assez bu.

24,20 elle s'empressa de vider sa cruche dans l'abreuvoir, et courut encore au puits pour puiser ; et elle puisa pour tous les chameaux.

24,21 homme la regardait avec étonnement et sans rien dire, pour voir si l'Éternel faisait réussir son voyage, ou non.

24,22 les chameaux eurent fini de boire, l'homme prit un anneau d'or, du poids d'un demi-sicle, et deux bracelets, du poids de dix sicles d'or.

24,23 dit : De qui es-tu fille ? dis-le-moi, je te prie. Y a-t-il dans la maison de ton père de la place pour passer la nuit ?

24,24 répondit : Je suis fille de Bethuel, fils de Milca et de Nahor.

24,25 lui dit encore : Il y a chez nous de la paille et du fourrage en abondance, et aussi de la place pour passer la nuit.

~~24,26~~ 24,26 l'homme s'inclina et se prosterna devant l'Éternel,

~~24,27~~ 24,27 disant : Béni soit l'Éternel, le Dieu de mon seigneur Abraham, qui n'a pas renoncé à Sa miséricorde et à Sa fidélité envers mon seigneur ! Moi-même, l'Éternel m'a conduit à la maison des frères de mon seigneur.

~~24,28~~ 24,28 Une fille courut raconter ces choses à la maison de sa mère.

~~24,29~~ 24,29 Rebecca avait un frère, nommé Laban. Et Laban courut dehors vers l'homme, près de la source.

~~24,30~~ 24,30 Il vit l'anneau et les bracelets aux mains de sa sœur, et il avait entendu les paroles de Rebecca, sa sœur, disant : Ainsi m'a parlé l'homme. Il vint donc à cet homme qui se tenait auprès des chameaux, vers la source,

~~24,31~~ 24,31 dit : Viens, béni de l'Éternel ! Pourquoi resterais-tu dehors ? J'ai préparé la maison, et une place pour les chameaux.

~~24,32~~ 24,32 Comme arriva à la maison. Laban fit décharger les chameaux, et il donna de la paille et du fourrage aux chameaux, et de l'eau pour laver les pieds de l'homme et les pieds des gens qui étaient avec lui.

~~24,33~~ 24,33 Il lui servit à manger. Mais il dit : Je ne mangerai point, avant d'avoir dit ce que j'ai à dire. Parle ! dit Laban.

~~24,34~~ 24,34 Il dit : Je suis serviteur d'Abraham.

~~24,35~~ 24,35 L'Éternel a comblé de bénédictions mon seigneur, qui est devenu puissant. Il lui a donné des brebis et des bœufs, de l'argent et de l'or, des serviteurs et des servantes, des chameaux et des ânes.

~~24,36~~ 24,36 La femme de mon seigneur, a enfanté dans sa vieillesse un fils à mon seigneur ; et il lui a donné tout ce qu'il possède.

~~24,37~~ 24,37 Mon seigneur m'a fait jurer, en disant : Tu ne prendras pas pour mon fils une femme parmi les filles des Cananéens, dans le pays desquels j'habite ;

~~24,38~~ 24,38 tu iras dans la maison de mon père et de ma famille prendre une femme pour mon fils.

~~24,39~~ 24,39 Il dit à mon seigneur : Peut-être la femme ne voudra-t-elle pas me suivre.

~~24,40~~ 24,40 m'a répondu : L'Éternel, devant qui j'ai marché, enverra son ange avec toi, et fera réussir ton voyage ; et tu prendras pour mon fils une femme de la famille et de la maison de mon père.

~~24,41~~ 24,41 Tu seras dégagé du serment que tu me fais, quand tu auras été vers ma famille ; si on ne te l'accorde pas, tu seras dégagé du serment que tu me fais.

~~24,42~~ 24,42 is arrivé aujourd'hui à la source, et j'ai dit : Éternel, Dieu de mon seigneur Abraham, si tu daignes faire réussir le voyage que j'accomplis,

~~24,43~~ 24,43 je me tiens près de la source d'eau, et que la jeune fille qui sortira pour puiser, à qui je dirai : Laisse-moi boire, je te prie, un peu d'eau de ta cruche, et qui me répondra :

~~24,44~~ 24,44 toi-même, et je puiserai aussi pour tes chameaux, que cette jeune fille soit la femme que l'Éternel a destinée au fils de mon seigneur !

~~24,45~~ 24,45 que j'eusse fini de parler en mon cœur, voici, Rebecca est sortie, sa cruche sur l'épaule ; elle est descendue à la source, et a puisé. Je lui ai dit : Donne-moi à boire, je te prie.

~~24,46~~ 24,46 est empressée d'abaisser sa cruche de dessus son épaule, et elle a dit : Bois, et je donnerai aussi à boire à tes chameaux. J'ai bu, et elle a aussi donné à boire à mes chameaux.

~~24,47~~ 24,47 interrogée, et j'ai dit : De qui es-tu fille ? Elle a répondu : Je suis fille de Bethuel, fils de Nahor et de Milca. J'ai mis l'anneau à son nez, et les bracelets à ses mains.

~~24,48~~ 24,48 je me suis incliné et prosterné devant l'Éternel, et j'ai béni L'Éternel, le Dieu de mon seigneur Abraham, qui m'a conduit fidèlement, afin que je prisse la fille du frère de mon seigneur pour son fils.

~~24,49~~ 24,49 tenant, si vous voulez user de bienveillance et de fidélité envers mon seigneur, déclarez-le-moi ; sinon, déclarez-le-moi, et je me tournerai à droite ou à gauche.

~~24,50~~ 24,50 et Bethuel répondirent, et dirent : C'est de l'Éternel que la chose vient ; nous ne pouvons te parler ni en mal ni en bien.

~~24,51~~ 24,51 Rebecca devant toi ; prends et va, et qu'elle soit la femme du fils de ton seigneur, comme l'Éternel l'a dit.

~~24,52~~ 24,52 que le serviteur d'Abraham eut entendu leurs paroles, il se prosterna en terre devant l'Éternel.

~~24,53~~ 24,53 serviteur sortit des objets d'argent, des objets d'or, et des vêtements, qu'il donna à Rebecca ; il fit aussi de riches présents à son frère et à sa mère.

~~24,54~~ 24,54 quoi, ils mangèrent et burent, lui et les gens qui étaient avec lui, et ils passèrent la nuit. Le matin, quand ils furent levés, le serviteur dit : Laissez-moi retourner vers mon seigneur.

~~24,55~~ 24,55 re et la mère dirent : Que la jeune fille reste avec nous quelque

temps encore, une dizaine de jours ; ensuite, tu partiras.

~~24,56~~ répondit : Ne me retardez pas, puisque l'Éternel a fait réussir mon voyage ; laissez-moi partir, et que j'aille vers mon seigneur.

~~24,57~~ ils répondirent : Appelons la jeune fille et consultons-la.

~~24,58~~ appelèrent donc Rebecca, et lui dirent : Veux-tu aller avec cet homme ? Elle répondit : J'irai.

~~24,59~~ laissèrent partir Rebecca, leur sœur, et sa nourrice, avec le serviteur d'Abraham et ses gens.

~~24,60~~ dirent Rebecca, et lui dirent : Ô notre sœur, puisses-tu devenir des milliers de myriades, et que ta postérité possède la porte de ses ennemis !

~~24,61~~ Rebecca se leva, avec ses servantes ; elles montèrent sur les chameaux, et suivirent l'homme. Et le serviteur emmena Rebecca, et partit.

~~24,62~~ pendant Isaac était revenu du puits de Lachaï roï, et il habitait dans le pays du midi.

~~24,63~~ un jour qu'Isaac était sorti pour méditer dans les champs, il leva les yeux, et regarda ; et voici, des chameaux arrivaient.

~~24,64~~ Rebecca leva aussi les yeux, vit Isaac, et descendit de son chameau.

~~24,65~~ dit au serviteur : Qui est cet homme, qui vient dans les champs à notre rencontre ? Et le serviteur répondit : C'est mon seigneur. Alors elle prit son voile, et se couvrit.

~~24,66~~ le serviteur raconta à Isaac toutes les choses qu'il avait faites.

~~24,67~~ conduisit Rebecca dans la tente de Sarah, sa mère ; il prit Rebecca, qui devint sa femme, et il l'aima. Ainsi fut consolé Isaac, après avoir perdu sa mère.

*

~~25,1~~ Abraham prit encore une femme, nommée Ketura.

~~25,2~~ lui enfanta Zimran, Jokschan, Medan, Madian, Jischbak et Schuach.

~~25,3~~ Jochan engendra Séba et Dedan. Les fils de Dedan furent les Aschurim, les Letuschim et les Leummim.

~~25,4~~ fils de Madian furent Épha, Épher, Hénoc, Abida et Eldaa. – Ce sont là tous les fils de Ketura.

~~25,5~~ Abraham donna tous ses biens à Isaac.

~~25,6~~ fit des dons aux fils de ses concubines ; et, tandis qu'il vivait

encore, il les envoya loin de son fils Isaac du côté de l'orient, dans le pays d'Orient.

~~25,7~~^{25,7} Ici les jours des années de la vie d'Abraham : il vécut cent soixante-quinze ans.

~~25,8~~^{25,8} Abraham expira et mourut, après une heureuse vieillesse, âgé et rassasié de jours, et il fut recueilli auprès de son peuple.

~~25,9~~^{25,9} et Ismaël, ses fils, l'enterrèrent dans la caverne de Macpéla, dans le champ d'Éphron, fils de Tsochar, le Héthien, vis-à-vis de Mamré.

~~25,10~~^{25,10} Le champ qu'Abraham avait acquis des fils de Heth. Là furent enterrés Abraham et Sara, sa femme.

~~25,11~~^{25,11} À la mort d'Abraham, Dieu bénit Isaac, son fils. Il habitait près du puits de Lachaï roï.

~~25,12~~^{25,12} la postérité d'Ismaël, fils d'Abraham, qu'Agar, l'Égyptienne, servante de Sara, avait enfanté à Abraham.

~~25,13~~^{25,13} les noms des fils d'Ismaël, par leurs noms, selon leurs générations : Nebajoth, premier-né d'Ismaël, Kédar, Adbeel, Mibsam,

~~25,14~~^{25,14} Maïma, Duma, Massa,

~~25,15~~^{25,15} Théma, Jethur, Naphisch et Kedma.

~~25,16~~^{25,16} sont là les fils d'Ismaël ; ce sont là leurs noms, selon leurs parcs et leurs enclos. Ils furent les douze chefs de leurs peuples.

~~25,17~~^{25,17} Ici les années de la vie d'Ismaël : cent trente-sept ans. Il expira et mourut, et il fut recueilli auprès de son peuple.

~~25,18~~^{25,18} Ils habitèrent depuis Havila jusqu'à Schur, qui est en face de l'Égypte, en allant vers l'Assyrie. Il s'établit en présence de tous ses frères.

~~25,19~~^{25,19} la postérité d'Isaac, fils d'Abraham.

~~25,20~~^{25,20} Ham engendra Isaac. Isaac était âgé de quarante ans, quand il prit pour femme Rebecca, fille de Bethuel, l'Araméen, de Paddan Aram, et sœur de Laban, l'Araméen.

~~25,21~~^{25,21} implora l'Éternel pour sa femme, car elle était stérile, et l'Éternel l'exauça : Rebecca, sa femme, devint enceinte.

~~25,22~~^{25,22} Les enfants se heurtaient dans son sein ; et elle dit : S'il en est ainsi, pourquoi suis-je enceinte ? Elle alla consulter l'Éternel.

~~25,23~~^{25,23} L'Éternel lui dit : Deux nations sont dans ton ventre, et deux peuples se sépareront au sortir de tes entrailles ; un de ces peuples sera plus fort que l'autre, et le plus grand sera assujetti au plus petit.

~~25,24~~^{25,24} Les jours où elle devait accoucher s'accomplirent ; et voici, il y avait

deux jumeaux dans son ventre.

~~25,25~~ ^{25,25} Premier sortit entièrement roux, comme un manteau de poil ; et on lui donna le nom d'Ésaü.

~~25,26~~ ^{25,26} Il sortit son frère, dont la main tenait le talon d'Ésaü ; et on lui donna le nom de Jacob. Isaac était âgé de soixante ans, lorsqu'ils naquirent.

~~25,27~~ ^{25,27} Enfants grandirent. Ésaü devint un habile chasseur, un homme des champs ; mais Jacob fut un homme tranquille, qui restait sous les tentes.

~~25,28~~ ^{25,28} Aimait Ésaü, parce qu'il mangeait du gibier ; et Rebecca aimait Jacob.

~~25,29~~ ^{25,29} Une fois que Jacob faisait cuire un potage, Ésaü revint des champs, accablé de fatigue.

~~25,30~~ ^{25,30} Ésaü dit à Jacob : Laisse-moi, je te prie, manger de ce roux, de ce roux-là, car je suis fatigué. C'est pour cela qu'on a donné à Ésaü le nom d'Édom.

~~25,31~~ ^{25,31} Il dit : Vends-moi aujourd'hui ton droit d'aînesse.

~~25,32~~ ^{25,32} Répondit : Voici, je m'en vais mourir ; à quoi me sert ce droit d'aînesse ?

~~25,33~~ ^{25,33} Jacob dit : Jure-le-moi d'abord. Il le lui jura, et il vendit son droit d'aînesse à Jacob.

~~25,34~~ ^{25,34} Jacob donna à Ésaü du pain et du potage de lentilles. Il mangea et but, puis se leva et s'en alla. C'est ainsi qu'Ésaü méprisa le droit d'aînesse.



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

© Éditions Gallimard, 2020.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LE SERMENT DES BARBARES, roman, 1999. Prix du premier roman 1999. Prix Tropiques, Agence française de développement, 1999 (« Folio » n° 3507).
- L'ENFANT FOU DE L'ARBRE CREUX, roman, 2000. Prix Michel Dard 2001 (« Folio » n° 3641).
- DIS-MOI LE PARADIS, roman, 2003.
- HARRAGA, roman, 2005 (« Folio » n° 4498).
- POSTE RESTANTE : ALGER, Lettre de colère et d'espoir à mes compatriotes, 2006 (« Folio » n° 4702).
- PETIT ÉLOGE DE LA MÉMOIRE, quatre mille et une années de nostalgies, 2007 (« Folio 2 € » n° 4486).
- LE VILLAGE DE L'ALLEMAND ou le journal des frères Schiller, roman, 2008. Grand Prix RTL-Lire 2008. Grand Prix SGDL du roman 2008 (« Folio » n° 4950).
- RUE DARWIN, roman, 2011 (« Folio » n° 5555), Prix du roman arabe 2012.
- GOUVERNER AU NOM D'ALLAH. Islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe, 2013 (« Folio » n° 6061).
2084. LA FIN DU MONDE, roman, 2015 (« Folio » n° 6281). Grand Prix du roman de l'Académie française 2015.
- ROMANS. 1999-2011, collection « Quarto », 2015.
- LE TRAIN D'ERLINGEN OU LA MÉTAMORPHOSE DE DIEU, roman, 2018 (« Folio » n° 6792).

BOUALEM SANSAL

Abraham

ou

La cinquième Alliance

« La parole de Dieu est une, elle tourne inlassablement dans l'univers, d'un infini à l'autre, créant vie et mouvement, mais l'homme, cette glaise imparfaite, entend mal, il faut tout lui répéter, encore et encore. C'est la mission des prophètes et leur liste ne sera jamais close. C'est ce que je comprenais de mes précepteurs. »

En 1916, alors que le premier conflit mondial s'étend au Moyen-Orient, Terah, un vieux patriarche chaldéen, ayant compris que son fils Abram est la réincarnation d'Abraham, le charge de conduire la tribu vers la Terre promise, comme jadis son ancêtre de la Genèse. Au terme de ce long périple, Abram parviendra-t-il à fonder la cinquième Alliance, susceptible de guider les hommes et d'apaiser leurs maux ?

En ces temps de retour angoissé aux questionnements religieux, Boualem Sansal est de ces écrivains qui accompagnent les élans spirituels et illustrent leurs dérives. En actualisant l'histoire ancienne de la Genèse dans le but d'éclairer nos temps obscurs, il nous offre ici une parabole sur la puissance et les faiblesses de la pensée religieuse.

Né en 1949, Boualem Sansal vit à Boumerdès, près d'Alger. Son œuvre a été récompensée par de nombreux prix littéraires, en France et à l'étranger. Il a notamment reçu en 2011 le prestigieux prix de la Paix des Libraires allemands. Son roman 2084 : La fin du monde a obtenu le Grand Prix du roman de l'Académie française en 2015.

Cette édition électronique du livre

Abraham de Boualem Sansal

a été réalisée le 27 août 2020

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072906480 – Numéro d'édition : 370128).

Code Sodis : U33762 – ISBN : 9782072906510.

Numéro d'édition : 370131.

Composition et réalisation de l'epub : IGS-CP.

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Exergue

Avertissement

Livre I

J'ai emboîté le pas...

Père avait averti Eliezer...

Nous avons mis nos...

Nous nous sommes mis...

La geste d'Abraham s'est...

Voilà un mois ou...

J'ai scrupule à en...

Il a fallu remonter...

Deux années passèrent. De...

En peu de temps,...

Livre II

C'était merveilleux et tellement...

Tout le long du...

Le monde change à...

Ce qui est écrit...

Nous nous sommes installés...

Nous avons quitté l'Égypte...

Loth avait raison, la...

Livre III

Plusieurs décennies se sont...

La geste d'Abraham

Copyright

DU MÊME AUTEUR

Présentation

Achevé de numériser